This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

[illegible]

[illegible]

Boursault
NKO
994

CHEF-D'ŒUVRES
DRAMATIQUES
DE
BOURSAULT.

TOME SECOND.

CHEF-D'ŒUVRES
DRAMATIQUES
DE
BOURSAULT.

TOME SECOND.

ASTOR LIBRARY
NEW-YORK.

A PARIS.

1791.

TABLE

Des Pièces contenues dans ce volume.

Le Mercure Galant, ou la Comédie sans titre, précédée de l'Epître dédicatoire, de l'Avis au Lecteur, du Sujet, des Jugemens et Anecdotes qui y sont relatifs.

Esope à la Cour, Comédie héroïque, précédée de l'Epître dédicatoire, de l'Avis au Lecteur, du Sujet, des Jugemens et Anecdotes qui y sont relatifs.

LE MERCURE GALANT,

OU

LA COMÉDIE SANS TITRE,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES, EN VERS,

PAR BOURSAULT;

Représentée au Théatre François, le 5 Mars 1679.

PERSONNAGES.

ORONTE, Gentilhomme, cousin de l'Auteur du Mercure Galant, et amant de Cécile.
M. DE BOISLUISANT, pere de Cécile.
CECILE, maîtresse d'Oronte.
MERLIN, valet d'Oronte.
LISETTE, suivante de Cécile.
M. MICHAUT.
Madame GUILLEMOT.
LONGUEMAIN, Receveur des Gabelles.
BONIFACE, Imprimeur.
M. DE LAMOTTE, amant de Claire.
CLAIRE, maîtresse de M. de Lamotte.
DU MESNIL, Professeur de Langues
M. BRIGANDEAU, Procureur du Châtelet.
M. SANGSUE, Procureur de la Cour.
DU PONT, Empyrique.
Madame DE CALVILLÉ, veuve.
LE MARQUIS.
ORIANTE, ÉLISE, } Sœurs, qui ont appris l'art de se taire.
BEAUGENIE, Poëte.
LA RISSOLE, Soldat.
DEUX LAQUAIS.

La Scene est dans la maison de l'Auteur du Mercure Galant.

A MONSEIGNEUR, MONSEIGNEUR LE DUC DE SAINT-AIGNAN,

PAIR DE FRANCE, CHEVALIER DES ORDRES DU ROI, PREMIER GENTILHOMME DE LA CHAMBRE DE SA MAJESTÉ, &c.

MONSEIGNEUR,

JE vous ai des obligations de tant de manieres, que je ne puis m'empêcher de vous en rendre graces en toutes sortes de genres. J'avoue que la Comédie sans titre *es une offrande bien indigne de l'illustre nom qui fait le titre de cette Lettre; mais,* MONSEIGNEUR, *quand je me gendarmerai contre la*

nature de ce qu'elle ne m'a pas donné d'assez beaux talens pour faire quelque chose de proportionné à ce que vous êtes, il n'en sera désormais ni plus, ni moins. Vous êtes naturellement si grand, et moi naturellement si petit, que vous ne pouvez assez vous abaisser pour moi, ni moi assez me hausser pour vous. Je le sais, je me le suis dit; mais, Monseigneur, *mon zele l'a emporté sur tout ce que je sais et sur tout ce que j'ai pu me dire, et j'ai cru ne vous en pouvoir donner de plus grandes marques qu'en vous dédiant ce que j'ai fait de moins mauvais. Comme la Piece que je vous consacre à peu de ressemblance avec toutes celles qui jusqu'ici ont été représentées, je voudrois que l'Épître que je prends la liberté de vous faire ne ressemblât à aucune de toutes celles qu'on vous a faites, et je ne sais qu'un moyen pour y réussir; c'est,* Monseigneur, *de ne vous point donner de louanges, quoique ce soit l'ornement des Lettres dédicatoires, et qu'il y ait peu d'hommes dans le monde à qui l'on en*

puisse donner plus légitimement qu'à vous. Eh ! que vous dirois-je que ne vous aient dit des plumes plus délicates que la mienne, et par conséquent plus délicatement que je ne vous le dirois ? Puis-je parler de l'illustre sang dont vous sortez plus avantageusement que toutes les Histoires que l'on a faites ? et n'est-ce pas là que les fréquentes défaites des ennemis de l'État sont autant d'éloges pour vos ayeux ? Quelques grands Hommes qu'ils ayent été, seroit-ce apprendre quelque chose au siecle où nous vivons de dire que vous êtes encore plus grand Homme qu'eux ? et pourrois-je en parlant de votre valeur lui donner autant d'éclat que lui en ont donné vos actions ? Ne seroit-ce pas des répétitions usées de parler de la fidélité inviolable que vous avez toujours eue pour le Roi ? et, quand j'oserois me le promettre, qu'en pourrois-je dire qui ne fût au-dessous, non-seulement des preuves que vous en avez données, mais encore de ce que le Roi en croit lui-même ? Enfin, Monseigneur, quand je

dirois que tout le cours de votre vie est un exemple continuel de générosité, qu'on ne vous est pas moins redevable de la maniere obligeante dont vous accordez une grace que de la grace que vous accordez, et qu'à l'imitation du plus honnête homme de l'antiquité, personne n'est jamais sorti mécontent d'auprès de vous, à qui le dirois-je qui n'en soit convaincu par expérience, ou qui n'en soit instruit par la voix publique ? Non, Monseigneur, non, je ne puis me résoudre à vous louer, puisque vos louanges sont dans la bouche de tout le monde, et que tous ceux à qui l'on vante vos vertus enchérissent sur ce qu'ils entendent dire. Je souhaiterois même qu'on n'eût jamais fini de Lettre comme je vais finir celle-ci, pour avoir l'honneur de vous assurer le premier qu'on ne peut être avec un respect plus grand que celui que j'ai pour vous,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

BOURSAULT.

AU LECTEUR.

MON dessein, en faisant cette Piece de Théatre, n'a pas été de donner aucune atteinte à un livre que son débit justifie assez; mais seulement de satyriser un nombre de gens de différens caracteres, qui prétendent être en droit d'occuper dans le *Mercure Galant* la place qu'y pourroient légitimement tenir des personnes d'un véritable mérite. Je croirois avoir rendu un service important à son Auteur, et même à ceux dont je veux parler, si j'avois fait des portraits assez ressemblans pour épargner à l'un la peine d'écouter tant de sottises, et aux autres la honte de les dire. Des personnes, qui ont autant de probité que d'esprit, pourroient rendre témoignage que je les ai consultées, moins pour les prier de me donner des lumieres sur mon Ouvrage que pour savoir s'il y avoit apparence que je pusse faire tort à quelqu'un; et s'il m'étoit resté quelque scrupule sur ce sujet, peut-être n'y auroit-il eu aucun espoir de succès qui m'eût obligé à mettre cette Comédie au jour.

Je ne prendrai pas tant de soin à justifier ma Piece que ma conduite. Je dirai seulement qu'il y a long-tems qu'on n'en a représenté dont on soit sorti avec plus de satisfaction que de celle-ci ; et qu'on n'a point eu de peine à faire grace aux défauts qui y sont, en faveur des beautés qu'on y a trouvées. M. Poisson, que je priai de la mettre sous son nom, pour quelques raisons que j'avois, et qui ont cessé, eut assez de scrupule pour ne vouloir être que l'économe d'un bien dont je lui avois abandonné la propriété. Quand il eut assuré le succès de cet Ouvrage, il cessa d'en vouloir être l'Auteur ; et le refus qu'il fit d'accepter une réputation qui ne lui appartenoit pas, mérite que ma reconnoissance ajoute ce témoignage à celle qu'il s'est acquise.

J'oubliois à dire que l'Énigme qui est à la fin du cinquieme acte n'est point de ma façon ; mais dans le dessein que j'avois de critiquer les Énigmes, qui d'ordinaire cachent des sottises, sous de pompeuses paroles, je crus ne pouvoir faire un meilleur choix, pour en montrer tout le ridicule, qu'en jettant les yeux sur celle-là.

SUJET
DU MERCURE GALANT.

M. de Boisluisant, qui a conçu beaucoup d'estime pour Licidas, Auteur du *Mercure Galant*, sans l'avoir jamais vu, prétend lui faire épouser sa fille Cécile ; mais elle est aimée d'Oronte, cousin-germain de l'Auteur du Mercure, et elle répond à son amour. Afin de donner le change à son pere, Cécile engage Oronte à se faire passer pour son cousin, qui est absent, et qui l'a prié de se charger de son emploi pendant quelques jours. Oronte se présente donc à M. de Boisluisant, chez Licidas, comme le véritable Auteur du Mercure, et ne détruit point les dispositions où il est de faire Licidas son gendre ; tout concourt, au contraire, à confirmer M. de Boisluisant dans la bonne opinion qu'il a de l'Auteur du Mercure, et à accélérer le mariage de Cécile avec Oronte. Celui-ci a

aussi une cousine, nommée Claire, prête à être mariée à un M. de la Motte, qui, au moment de conclure, se dédit sur de pusillanimes craintes des suites du mariage. Le prétendu Auteur du Mercure donne audience à un grand nombre d'originaux, de toute espece, qui desirent obtenir de la célébrité par des articles en leur faveur, publiés dans ce Journal.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LE MERCURE GALANT.

« Une Piece qui fit grand bruit et qui eut un succès surprenant, ce fut la *Comédie sans titre*, autrement *Le Mercure Galant*, que son Auteur jugea à propos de donner sous le nom de Raimond Poisson, dit le Théatin Boursault, dans l'Avertissement des Œuvres Dramatiques de son pere. M. de Visé, Auteur du Mercure, en porta ses plaintes à la Cour, qui le renvoya à M. de la Reinie, Lieutenant-Général de Police. Ce Magistrat s'étant fait apporter cette Comédie, la trouva trop belle pour la supprimer, et se contenta d'ordonner, pour apaiser de Visé, qu'on ne l'intituleroit plus *Le Mercure Galant*, mais *La Comédie sans titre*. C'est la satyre la plus agréable et la plus ingénieuse qui ait

paru depuis Moliere, sur le Théatre François, où, sans attaquer directement le Mercure, ni son Auteur, on se contente de produire quantité de sots et de ridicules qui viennent y demander place, ou apporter leurs Ouvrages. C'est d'un bout à l'autre un badinage si vif et si divertissant, qu'on ne pouvoit se lasser de la voir. »

Cette Piece eut dix-huit représentations de suite, dans sa nouveauté, mais ne fut reprise que soixante-six ans après; c'est-à-dire, en 1753, lors du début du célebre Préville. On la réduisit alors à quatre actes, en supprimant plusieurs scenes épisodiques, que nous avons rétablies ici, et marquées de guillemets.

Cet excellent Acteur, dont la retraite afflige en ce moment-ci toutes les classes de Spectateurs, mais sur-tout les gens d'un goût sûr, les amateurs du vrai bon Comique, après avoir débuté, avec un brillant succès, par le rôle de Crispin du *Légataire universel*, en Septembre 1753, fit remettre *Le Mercure Galant*, dans lequel il joua les six principaux rôles épisodiques de M. Boniface Chrétien, M. de la Motte, M. Brigandeau, la Rissole, le Marquis et l'Abbé

l'Abbé Beaugénie. Il fit tant de plaisir à la Cour et à la Ville qu'il fut reçu dès le mois d'Octobre suivant; et, pendant trente-trois ans de suite, c'est-à-dire jusqu'à la clôture de 1786, qu'il vient de se retirer, il a fait les délices de cette Capitale, et particuliérement des connoisseurs, dans une infinité de rôles de différens genres, même dans ceux qui ne sont pas de l'emploi qu'on appelle des *Comiques*.

Les Auteurs du nouveau Journal, intitulé, *Costumes des grands Théatres de Paris*, qui ont fait graver cet Acteur dans le rôle de *Crispin*, et ont mis ces vers au bas du portrait :

« Instruisant la raison, par des vérités folles,
» Sage et gai, tour-à-tour, j'ai rempli tous les rôles,
» Et fait tant de métiers, d'après le naturel
» Que je puis m'appeler un homme universel,

disent dans leur notice : « c'étoient une maniere naïve et spirituelle, une action naturelle et animée, une juste mesure dans tous les mouvemens, une physionomie sur laquelle toutes les impressions agréables ou frappantes se reproduisoient, tour-à-tour, avec une mobilité sans égale, qui lui facilitoient tant de moyens de plaire à tous

les esprits et dans toutes les situations. Il ajoutoit aux richesses du genre qu'il avoit adopté une étonnante variété d'images et de caracteres. Ses talens, en cette partie, ne peuvent être appréciés que par ceux qui ont suivi toutes les représentations où il a joué ; car chaque jour c'étoit, pour ainsi dire, un nouveau Comédien, qui surpassoit celui de la veille. »

Fatouville avoit donné en 1682, à l'ancien Théatre Italien, une Comédie, intitulée, *Arlequin Mercure Galant*, en trois actes en prose, mêlée de François et d'Italien, et qui se trouve dans le premier volume du Théatre de Ghérardi ; mais avec laquelle celle de Boursault n'a rien de commun, si ce n'est que le Journal portant le titre de *Mercure Galant* a fourni l'idée de toutes les deux. Fatouville l'a pris comme messager des nouvelles des différentes nations, et Boursault comme le dépôt des annonces d'objets souvent futiles.

LE MERCURE GALANT,

OU

LA COMÉDIE SANS TITRE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, MERLIN.

ORONTE.

CÉCILE est arrivée?

MERLIN.

Oui, la chose est certaine.

ORONTE.

Et tu dis qu'elle loge? ....

MERLIN.

A l'hôtel de Touraine.
Je vous l'ai déja dit cinq ou six fois.

ORONTE.

Hélas !
« Redis-le moi sans cesse, et ne t'en lasse pas.
» Quoi que tu puisses faire il seroit impossible
» De me rien annoncer qui me soit plus sensible.
T'a-t-elle vu ?

MERLIN.

Vraiment, tout comme je vous voi.

ORONTE.

T'a-t-elle parlé ?

MERLIN.

Non.

ORONTE.

Tout de bon ?

MERLIN.

Non, ma foi !
Car depuis le Pont-Neuf, où je l'ai rencontrée,
Jusqu'à ce que chez elle elle ait été rentrée,
Son pere, encor galant, la tenant par la main,
Un mot qu'elle m'eût dit trahissoit son dessein.
Sa langue s'est contrainte, et je n'ai rien su d'elle ;
Mais ses yeux plus hardis jouoient de la prunelle.
Et, si de leur jargon je suis bon truchement,

Ils s'expliquoient pour vous intelligiblement. (*)
» Elle est grosse....

ORONTE.

Elle est grosse! Une vertu si pure,
» Recevoir d'un coquin cette mortelle injure!
» Cécile grosse! Ah! traître! un mensonge si noir....

MERLIN.

» Tout doux! Monsieur; j'entends grosse de vous revoir.
» Cécile est toute jeune, et je la crois fidelle;
» Mais mon expression est aussi pure qu'elle.
» On dit gros de vous voir, gros de boire avec vous.

ORONTE.

» Que ne me parlois-tu, sans me mettre en courroux?
» Grosse m'assassinoit, la suite me console.

MERLIN.

» Vous m'avez dans la bouche arrêté la parole.
» Dire, Cécile est grosse, et ne pas achever,
» Je sais bien que d'abord cela donne à rêver,
» Que sur cette matiere une équivoque blesse,
» Et qu'enfin la plus sage est sujette à foiblesse.

ORONTE.

Elle ne t'a rien dit pour me redire?

ORONTE.

(*) « Quand de ce que l'on aime on a l'ame occupée,
» Merlin, une parole est bientôt échappée.
» Elle ne t'a rien dit... &c.

MERLIN.

Non.

ORONTE.

Que son indifférence a de cruauté !

MERLIN.

Bon !

Si vous n'étiez aimé comme vous devez l'être,
M'auroit-elle jetté ceci de sa fenêtre ?

ORONTE.

Qu'est-ce ?

MERLIN.

Un quadruple.

ORONTE.

A toi !

MERLIN.

C'est la premiere fois.
Encor suis-je trompé, car il n'est pas de poids.
Je serai bien heureux si j'en ai trois pistoles.

ORONTE.

Tiens, ne perds point de tems en de vaines paroles :
Prends ces quatre louis, et me fais ce présent.

MERLIN, *après avoir pris les quatre louis.*

Pour vous le refuser je suis trop complaisant :
Je vous l'offre.

ORONTE.

Il suffit qu'il soit de ce que j'aime ;

(*Prenant le quadruple.*)

Il m'est cher.... Juste ciel ! ma surprise est extrême !
Un louis pese plus que ce quadruple-là.
Cécile avoit sa vue en te jettant cela,
« Avec autant d'esprit que j'en trouve à Cécile,

» Un objet si charmant ne fait rien d'inutile;
» Et puisque son desir est de me rendre heureux....
(*Pesant le quadruple dans sa main.*)
» Ah, Merlin ! je me trompe ou ce quadruple est creux.
Je ne me trompe point, il est creux; oui, sans doute,
(*Faisant sonner le quadruple à l'oreille de Merlin.*)
Et je crois qu'il enferme un billet.... Tiens, écoute.

MERLIN.

Oui, j'entends remuer quelque chose.

ORONTE.

Ah ! Merlin,
Qu'elle a d'esprit!

MERLIN.

D'accord; mais il est bien malin.
« C'est en savoir beaucoup, à son âge.

ORONTE.

Elle charme.
» Son esprit me ravit, sa beauté me désarme;
» Le ciel en la formant épuisa ses trésors;
» Elle a l'ame, Merlin, belle comme le corps:
Plus on la considere, et plus on y découvre....

MERLIN.

Voyez, sans perdre tems, comment sa piece s'ouvre;
La chose est curieuse à savoir.

ORONTE, *y regardant.*

C'est par-là.
Justement, j'aperçois son billet; le voilà.
(*Il lit.*)
« J'arrivai hier au soir à Paris, avec mon pere, qui est
» plus entêté que jamais de l'Auteur du Mercure Galant.
» Il ne trouve point de mérite égal au sien. Si vous avez

» fait ce que je vous ai mandé par ma derniere Lettre,
» nos affaires sont dans le meilleur état du monde. »

(*Après avoir lu.*)

Jusqu'ici pour mes feux tout est de bon augure.
Je suis cousin-germain de l'Auteur du Mercure;
« Et, pour contribuer au succès de mes vœux,
» Il en use sans doute en parent généreux.
» Quel zele plus ardent peut-on faire paroître?
» De son logis entier il me laisse le maître.
Déjà depuis trois jours, sans avoir son talent,
Je passe pour l'Auteur du Mercure Galant;
Et selon l'apparence, il me sera facile
De plaire, sous ce nom, au pere de Cécile.
Jamais rien, à mon sens, ne fut mieux inventé.

MERLIN.

Oui, pour vous; mais pour moi, j'en suis fort dégoûté.

ORONTE.

La raison?

MERLIN.

Croyez-vous ma cervelle assez bonne
Pour résister long-tems à l'emploi qu'on me donne?
Tant que dure le jour, j'ai la plume à la main;
Je sers de secrétaire à tout le genre humain.
Fable, histoire, aventure, énigme, idyle, églogue,
Epigramme, sonnet, madrigal, dialogue,
Nôces, concerts, cadeaux, fêtes, bals, enjoûmens,
Soupirs, larmes, clameurs, trépas, enterremens;
Enfin, quoi que ce soit que l'on nomme nouvelle,
Vous m'en faites garder un registre fidele.
Je me tue, en un mot, puisque vous le voulez.

ORONTE.

Crois-moi, cinq ou six jours sont bientôt écoulés.
Tu sais que Licidas, pour me rendre service,
Me fait de sa fortune un entier sacrifice :
A son propre intérêt il préfere le mien ;
Et je serois ingrat de négliger le sien.
Je te l'ai déjà dit, une de mes surprises,
C'est de voir tant de gens dire tant de sottises.
Lidicas est le seul, délicat comme il est,
Qui puisse, avec tant d'art, démêler ce qui plaît.
« Depuis deux ou trois jours que je le représente,
» Je ne vois que des foux d'espece différente :
» L'un qui veut qu'on l'imprime, et n'a point d'autre but,
» Croit que hors du Mercure il n'est point de salut.
» L'autre dans la musique ayant quelque science,
» Croit de celle du Roi mériter l'intendance :
» Celui-ci, d'une énigme ayant trouvé le mot,
» Se croit un grand génie, et souvent n'est qu'un sot;
» Cet autre, d'un sonnet ayant donné les rimes,
» Croit tenir un haut rang chez les esprits sublimes ;
» Enfin, pour être fou, j'entends fou confirmé,
» A l'envi l'un de l'autre on veut être imprimé.
As-tu chez le Libraire appris quelques nouvelles ?

MERLIN.

Oui, Monsieur.

ORONTE.

Et de qui ?

MERLIN.

D'un commis des Gabelles,

Qui, n'ayant pas trouvé ses profits assez grands,
A fait un petit vol de deux cents mille francs.
Qui pourroit de sa route avoir un sûr Mémoire,
Auroit, pour droit d'avis, mille louis pour boire.
(Il donne un papier à Oronte.)
Voyez.

ORONTE.

Mille louis ? c'est un homme perdu !

MERLIN.

Plût à Dieu les avoir, et qu'il fût bien pendu !

ORONTE, *appercevant encore quelque chose dans la main de Merlin.*

Cela, qu'est-ce ?

MERLIN.

Un portrait d'une jeune Duchesse,
Qui se fait distinguer par sa délicatesse.
Un pli qui, par hasard, est resté dans ses draps,
Lui semble un guet-à-pens pour lui meurtrir les bras.
Il n'est point de repas qui pour elle ait des charmes,
Si l'on met de travers l'écusson de ses armes :
Qui lui porte un bouillon trop doux ou trop salé,
D'auprès de sa personne est sûr d'être exilé ;
Et même elle refuse, étant fort enrhumée,
De prendre un lavement lorsqu'il sent la fumée....
Mais, chut ! un gentilhomme entre ici.

SCENE II.

M. MICHAUT, ORONTE, MERLIN.

M. MICHAUT.

Serviteur.
N'êtes-vous pas l'Auteur du Mercure ?

ORONTE.

Oui Monsieur....
(*A Merlin.*)
Laisse-nous.

(*Merlin sort.*)

SCENE III.

ORONTE, M. MICHAUT.

M. MICHAUT.

Le Mercure est une bonne chose !
On y trouve de tout, fable, histoire, vers, prose,
Sieges, combats, procès, mort, mariage, amour,
Nouvelles de Province, et nouvelles de Cour....
Jamais livre à mon gré ne fut plus nécessaire.

ORONTE.

Je suis ravi, Monsieur, qu'il ait l'heur de vous plaire.
Je ne le cele point, j'ai toujours souhaité

Les applaudissemens des gens de qualité.
Je ne puis exprimer le plaisir que je goûte....

M. MICHAUT.

Vous trouvez donc, Monsieur, que j'ai l'air grand ?

ORONTE.

Sans doute.
Vous êtes fort bien fait, on ne peut l'être mieux.

M. MICHAUT.

Pourriez-vous, en payant, me faire des ayeux ?

ORONTE.

Des ayeux ?

M. MICHAUT.

Ecoutez : je parle avec franchise.
J'aime depuis six mois une jeune marquise,
Belle, bien faite, noble, et, graces à mes soins,
Si j'ai beaucoup d'amour, elle n'en a pas moins.
Ses parens, dont le moindre est Baron, ou Vicomte,
Délicats sur l'honneur, sensibles à la honte,
Consultés tous ensemble, ont approuvé mes feux,
Pourvu que mes parens soient aussi nobles qu'eux ;
Et je viens vous trouver pour ennoblir ma race.

ORONTE.

Moi, Monsieur ? et comment voulez-vous que je fasse ?
A moins d'avoir un titre et solide et constant,
Puis-je....

M. MICHAUT.

Bon ! tous les jours vous en faites autant.
Tout vous devient possible, étant ce que vous êtes.
Vos Mercures sont pleins de nobles que vous faites,
De noms si biscornus, s'il faut dire cela,

Qu'on

Qu'on ne peut être noble & porter ces noms-là.
Ne me refusez pas ce que je vous demande ;
De toutes les rigueurs ce seroit la plus grande,
Et mon hymen rompu me feroit enrager.

ORONTE.

Je voudrois fort, Monsieur, vous pouvoir obliger.
Je puis à la noblesse ajouter quelque lustre,
Et rappeler de loin une famille illustre ;
Mais dans tous mes écrits, jamais aucun appas
Ne m'a fait ennoblir ce qui ne l'étoit pas.
N'entrevoyez-vous point dans toute votre race
De gloire ou de valeur quelque légere trace ?
Aucun de vos ayeux ne s'est-il signalé ?

M. MICHAUT.

Ma foi ! mon pere est mort sans m'en avoir parlé ;
Et de tous mes ayeux, puisqu'il ne faut rien taire,
Je n'en ai point connu par-delà mon grand-pere.

ORONTE.

Qu'étoit-il ? avoit-il quelque grade ?

M. MICHAUT.

Entre nous,
Feu mon grand-pere étoit Mousquetaire à genoux.

ORONTE.

Quelle charge est cela ?

M. MICHAUT.

C'est ce que le vulgaire,
En langage commun, appelle Apothicaire.

ORONTE.

Fi !

M. MICHAUT.

Dépend-il de nous d'être de qualité ?

Quand on m'a voulu faire, ai-je été consulté ?
Sans savoir ce qu'il fait, le hasard nous fait naître ;
Et ne demande point ce que nous voulons être.
Mon pere fut d'un cran plus noble que le sien ;
Il se fit Médecin, gagna beaucoup de bien,
N'eut que moi seul d'enfans, et, passant mon attente,
Me laissa par sa mort cinq mille écus de rente.
Comme Paris est grand, j'ai changé de quartier :
Je me fais par mes gens appeler Chevalier ;
La maison que j'occupe a beaucoup d'apparence,
Et personne à présent ne sait plus ma naissance.
Faites-moi Gentilhomme, il n'est rien plus aisé.

ORONTE.

Je voudrois le pouvoir, j'y serois disposé ;
Mais le Roi, qui peut tout, auroit peine à le faire.
Le pere Médecin, l'ayeul Apothicaire,
Le bisayeul peut-être encor moins que cela :
Qui diable seroit noble à descendre de là ?
Pour remplir vos desirs, il faut faire un prodige ;
Je ne puis.

M. MICHAUT.

Greffez-moi sur quelque vieille tige :
Cherchez quelque Maison dont le nom soit péri ;
Ajoutez une branche à quelque arbre pourri ;
Enfin, pour m'obliger, inventez quelque fable,
Et ce qui n'est pas vrai, rendez-le vraisemblable.
Un homme comme vous doit-il être en défaut ?

ORONTE.

Et comment, s'il vous plaît, vous nommez-vous ?

M. MICHAUT.

Michaut.

ORONTE.

Ce nom-là n'est point noble assurément.

M. MICHAUT.

Qu'importe ?

ORONTE.

Michaut ! un gentilhomme avoir nom de la sorte !
Cela ne se peut pas, vous dis-je.

M. MICHAUT.

Pourquoi non ?
Croyez-vous qu'à la Cour chacun ait son vrai nom ?
De tant de grands Seigneurs dont le mérite brille,
Combien ont abjuré le nom de leur famille !
Si les morts revenoient, ou d'en haut ou d'en bas,
Les peres et les fils ne se connoîtroient pas.
Le Seigneur d'une Terre un peu considérable,
En préfere le nom à son nom véritable ;
Ce nom, de pere en fils, se perpétue à tort,
Et cinquante ans après on ne sait d'où l'on sort.
Je n'excroquerai point vos soins, ni vos paroles ;
J'ai certain diamant de quatre-vingt pistoles....

ORONTE.

Je vous l'ai déja dit, Monsieur, aucun appas
Ne me fera jamais dire ce qui n'est pas.

M. MICHAUT.

Parbleu ! tant pis pour vous d'être si formaliste ;
Adieu. Je vais chercher un généalogiste,
Qui pour quelques louis que je lui donnerai,
Me fera sur le champ venir d'où je voudrai.

(*Il sort.*)

» J'avois un lit fort ample et d'un beau taffetas :
» A force d'être large, il étoit incommode,
» Et le tapissier Bon le remit à la mode.
» Par les soins que je pris, j'eus de reste un rideau ;
» Le cramoisi régnant, j'en fis faire un manteau :
» Voilà la vérité comme elle est dans sa source ;
» Et non que mon mari m'ait réfusé sa bourse.
» Pour le mot de bourgeoise, un peut trop répété,
» Les bourgeois de ma sorte ont de la qualité.
» Quand vous voudrez écrire ajustez mieux vos contes ;
» Et sachez que je suis Auditrice des Comptes.

ORONTE.

» Quand je fis cet article, il le faut avouer,
» Mon unique dessein étoit de me jouer :
» Je ne présumois pas, en contant cette fable,
» Quelle dût par vos soins devenir véritable.
» Loin de vous en blâmer, j'admire votre esprit,
» De trouver un manteau dans un rideau de lit ;
» Et j'ai quelque chagrin de voir que cela vienne
» De votre invention plutôt que de la mienne.
» Jamais dans ses desseins on n'a mieux réussi :
» Vous êtes à la mode, et votre lit aussi.
» C'est un avantage....

Madame GUILLEMOT.

Oui ; mais ce qui me courrouce,
» On sait que mon habit est d'une vieille housse :
» Que ce soit par hasard, ou par malignité,
» Votre indiscret Mercure a dit la vérité.
» J'entends à chaque pas la basse bourgeoisie
» Qui me nomme, en raillant, la housse cramoisie ;

» Et par tout mon quartier la canaille se plaint
» Que je prends des couleurs qui font sortir le teint.
» Il est vrai, le gros rouge est une couleur sombre
» Qui détache le clair par le secours de l'ombre.
» Qu'on en ait un manteau, sans ornemens dessus,
» Pour peu que l'on soit blanche, on le paroît bien plus ?
» C'est un fard innocent, sans pommade, ni drogue ;
» Et voilà la raison qui l'a tant mis en vogue.

ORONTE.

» Redites-moi, de grace, un certain mot choisi,
» Qui vous est échappé, pour dire cramoisi ?

Madame GUILLEMOT.

» Du gros rouge.

ORONTE.

A mon sens, il a beaucoup de graces
» Jamais le mot de gros ne fut mieux à sa place ;
» Il charme.

Madame GUILLEMOT.

Il m'est venu sans affectation.

ORONTE.

» Votre esprit est fertile en belle invention.
» J'ai de votre mérite une idée assez haute
» Pour me faire un plaisir de réparer ma faute.
(*A Jasmin.*)
» Le nom de Madame est ?

Madame GUILLEMOT, *à Jasmin.*

Parlez donc, petit sot !

JASMIN.

» Monsieur, Madame a nom, Madame Guillemot.

ORONTE.

» C'est assez : vous verrez dans le premier Mercure
» Que j'aurai de la housse adouci l'aventure.
» Si le mot de bourgeoise aigrit votre courroux,
» Je mettrai tout au long, par estime pour vous,
» En bon Historien, qui ne fait point de contes,
» Madame Guillemot, Auditrice des Comptes.

Madame GUILLEMOT.

» Y ferez-vous entrer mon éloge?

ORONTE.

Oui, vraiment.

Madame GUILLEMOT.

» Louez-moi, je vous prie, imperceptiblement.
» J'ai pour la flatterie une haine invincible :
» Si louer sans flatter vous paroît impossible,
» J'aime mieux vous donner, si vous le souhaitez,
» Un mémoire où seront mes bonnes qualités.
» J'ai de la modestie, et me rendrai justice.

(*Voyant qu'Oronte la veut reconduire.*)

» Adieu.... Ne bougez.

ORONTE, *insistant.*

Moi, Madame l'Auditrice!

Madame GUILLEMOT.

» De grace !...

ORONTE.

Je prétends, pour finir tous débats,
» Jusqu'à votre carosse accompagner vos pas.

Madame GUILLEMOT, *à Jasmin.*

» Voyez si mon carosse est venu me reprendre.

(*A Oronte.*)

» J'avois quelques parens qu'il est allé descendre.

(*A Jasmin.*)

» Voyez donc promptement si Lafleur est là-bas,
» Mon cocher.

JASMIN.

Je suis sûr de ne le trouver pas,
» Madame.

Madame GUILLEMOT.

Le fripon craint d'aller dans la rue.
» Si je vous !....

JASMIN.

C'est à pied que vous êtes venue.

Madame GUILLEMOT.

(*A Oronte, l'engageant à rester.*)

» Ah, coquin !.... Ne bougez, pour raison.

ORONTE.

J'obéis.

Madame GUILLEMOT, *à Jasmin, en s'en allant.*

» Oh ! vous aurez le fouet en entrant au logis,
» Petit gueux !

JASMIN.

Qu'ai-je fait ?

Madame GUILLEMOT.

Comment ! petite rosse !
» Sans vous, on auroit cru que j'avois un carosse.
» Je vous ferai sentir ce que pesent mes coups !

JASMIN.

» Dame ! je ne sais pas si bien mentir que vous.

(*Madame Guillemot et Jasmin sortent.*)

SCENE. VI.

ORONTE, *seul.*

» MADAME l'Auditrice est enfin apaisée.
» La louange à propos rend toute chose aisée...
» Allons fermer la porte; et jusqu'après dîné,
» Passons quelques momens sans être importuné.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, MERLIN.

MERLIN.

(*On heurte rudement à la porte.*)

» QUI diable est l'animal qui heurte de la sorte

ORONTE.

» Ouvre, sans hésiter, et l'une et l'autre porte.

MERLIN.

(*On redouble.*)

» Je voudrois qu'en heurtant il se rompît les bras.

SCENE II.

LISETTE, MERLIN, ORONTE.

LISETTE.

» EST-CE ici le logis de Monsieur Licidas ?

MERLIN, *à Oronte.*

» Ah ! Monsieur, c'est Lisette, ou bien j'ai la berlue.

ORONTE, *à Lisette.*

» Lisette, quel bonheur ? viens que je te salue.

(*Il l'embrasse.*)

» Comment te portes-tu, ma pauvre enfant ?

LISETTE.

Fort bien,

» Monsieur ?

MERLIN, *voulant l'embrasser aussi, et en étant repoussé.*

Je suis ravi.... Comment ! je n'aurai rien ?

» Tu reviendras des champs sans me baiser ?

LISETTE.

Ta bouche

» Doit avoir du respect pour ce que Monsieur touche.

MERLIN.

» Pâtience ! à ton tour tu verras ma fierté !

ORONTE, *à Lisette.*

» Cécile est revenue en parfaite santé ?

» Pour elle mon ardeur va jusques à l'extrême.

LISETTE.

» Et la sienne pour vous est presque tout de même.

» Monsieur de Boisluisant, qui brûle de vous voir,

» L'a déja disposée à faire son devoir.

» On ne voit rien d'égal, c'est moi qui vous le jure,

» A son entêtement pour l'Auteur du Mercure :

» S'il peut l'avoir pour gendre, il sera trop content ;

» Le fils d'un Duc et Pair ne lui plairoit pas tant.

» Il ne voit qu'en lui seul un mérite qui brille,

» Et tout autre lui semble indigne de sa fille.

» Il va dans un moment vous l'amener ici.

» Cécile de frayeur en a le cœur transi :

» Elle craint, et sa crainte est assez raisonnable,

» Qu'elle

» Qu'elle ne soit offerte à l'Auteur véritable ?
» Et de Monsieur son pere ayant loué le choix,
» Pour oser se dédire elle eût manqué de voix.
» Pour détourner un coup à ses vœux si contraire,
» J'ai cherché ce logis de Libraire en Libraire.
» Enfin, Monsieur Blageard, qu'on a fait à dessein
» Trop petit pour un homme et trop grand pour un nain,
» Avec civilité m'en a donné l'adresse ;
» Et par de zele ardent que j'ai pour ma maîtresse,
» A vous trouver chez vous n'ayant pas réussi,
» Je me suis hasardée à venir jusqu'ici.
» Avant qu'à vous y voir elle-même s'expose,
» Apprenez-moi, Monsieur, comment va toute chose ?

ORONTE.

» Tout va comme Cécile à peu-près l'a voulu :
» De ce logis entier je suis maître absolu.
» La plus tendre amitié qu'inspire la nature,
» M'unit étroitement à l'Auteur du Mercure :
» Nous portons même nom, avons mêmes ayeux,
» Et son pere et le mien étoient freres.

LISETTE.

Tant mieux.

» Pour faire le contrat qui vous est nécessaire,
» A point nommé, Monsieur, il falloit un faussaire,
» Un Notaire fripon, prêt à prévariquer.
» Je sais bien qu'à Paris vous n'en pouviez manquer :
» En payant largement, sans autre inquiétude,
» On rencontre son fait en bien plus d'une Étude ;
» Mais du gendre qu'on cherche ayant le même nom,
» De votre tricherie on n'aura nul soupçon.

C

» Ce qui peut mettre obstacle au bien qu'on vous destine,
» C'est que pour un Auteur, vous avez bonne mine :
» Cette grande perruque, et ce linge et ce point,
» Avec le nom d'Auteur ne sympatisent point.
» J'en vois par ci, par-là ; mais ils ont tous l'air mince ;
» Et sous cet équipage on vous croiroit un Prince.
» Par là votre dessein peut-être divulgué.
» Songez....

ORONTE.

Je représente un Auteur distingué :
» A qui, de compte fait, le débit de ses Livres
» Rapporte tous les ans plus de dix mille livres.

LISETTE.

» Vous ne me dites pas que je m'arrête trop.
» Pour regagner le tems je m'en vais au galop.
» Encore une parole, et puis adieu. Cécile,
» Comme je vous ai dit, n'a pas l'esprit tranquille ;
» Et, pour chagrin nouveau, ce matin d'un billet,
» Ayant incognito chargé votre valet,
» Elle a craint qu'en chemin il ne prêtât l'oreille
» A qui le convîroit d'aller boire bouteille,
» Et qu'après le repas il ne fût assez sot
» Pour offrir un quadruple à payer son écot.
» Celui qu'il croit avoir, et dont l'appât le touche,
» Quoique marqué de même, est une boîte à mouche :
» Elle enferme un billet, à l'aide du ressort.

MERLIN.

» Monsieur qui l'a reçu, m'en a payé le port.
» Tu peux lui demander si je ments?

ORONTE.

Non, sans doute;
» Mais je l'ai mal payé, quelque prix qu'il me coûte.
» De la part de Cécile un billet m'est si doux....

LISETTE.

» Il suffit que le sien soit venu jusqu'à vous.
» Dans le cœur inquiet de ma jeune maîtresse
» Je vais diligemment reporter l'alégresse,
» En dissiper la crainte, y remettre l'espoir
» Et flatter son amour du plaisir de vous voir.
» Du feu dont vous brûlez rendez-vous bien le maître;
„ Gardez qu'il ne paroisse en la voyant paroître.
„ Monsieur de Boisluisant, le beau-pere futur,
„ A toujours l'œil au guet, et n'a pas l'esprit dur.
„ Profitez de l'avis que mon zele vous donne.

(*A Merlin.*)

„ Adieu Monsieur.... Adieu Monsieur Merlin.

MERLIN.

Friponne!
„ Tu m'as fait un affront dont il te souviendra!

LISETTE.

„ A la premiere vue on le réparera:
„ Prends courage.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

ORONTE, MERLIN.

ORONTE.

Tu vois, comme elle agit de tête.
» Ne la trouves-tu pas jolie, aimable, honnête ?

MERLIN.

» Assurément,

ORONTE.

Veux-tu l'épouser ?

MERLIN.

Non, Monsieur.
» Vous prétendriez sur elle avoir droit de Seigneur,
» Droit de dîme.

ORONTE.

Es-tu fou ?

MERLIN.

Cela n'est point folie.
» Un valet marié dont la femme est jolie,
» Et de qui le patron est bâti comme vous,
» A de justes raisons de paroître jaloux.
» Je connois plus d'un sot, que je ne veux point suivre.

SCENE IV.

LONGUEMAIN, ORONTE, MERLIN.

LONGUEMAIN.

» N'EST-ce pas vous, Monsieur, qui faites ce beau Livre,
» Qui n'est pas plutôt vieux qu'il redevient nouveau,
» Le Mercure?

ORONTE.

Je n'ose avouer qu'il soit beau ;
» Mais tel qu'il est, Monsieur, oui, c'est moi.

LONGUEMAIN.

Je vous jure
» Que par toute la France on chérit le Mercure.
» A Tours, il faut savoir quelle estime on en fait.

ORONTE.

» Passons. Que vous plait-il ?

LONGUEMAIN.

Vous parler en secret.
» J'ai mes raisons.

ORONTE, *à Merlin.*

Va-t-en.

(*Merlin sort.*)

SCENE V.

ORONTE, LONGUEMAIN.

LONGUEMAIN.

AVANT que je me nommé,
» Je crois en vous, Monsieur, trouver un honnête-homme ?

ORONTE.

» Si vous m'estimez tel, quoi que vous me disiez,
» Vous ne trouverez point que vous vous abusiez.
» Croyez-en ma parole, et n'ayez aucun doute.

LONGUEMAIN.

» Etes-vous assuré que personne n'écoute ?

ORONTE.

» Parlez sans vous contraindre, et n'appréhendez rien.

LONGUEMAIN.

» Pour vivre en honnête homme il faut avoir du bien.
» La vertu toute nue autrefois étoit belle,
» Mais le vice à son aise est aujourd'hui plus qu'elle.
» Et de quelques talens dont on soit revêtu,
» On ne fait point fortune avec trop de vertu.
» Cela posé, j'ai cru pouvoir tout me permettre,
» Dans les divers états où l'on m'a voulu mettre.
» Dès mes plus jeunes ans, dans mes plus bas emplois,
» J'ai toujours eu le soin d'étendre un peu mes doigts.
» Cette inclination augmentant avec l'âge,

» Dans des postes meilleurs je prenois davantage ;
» Mais tous ces petits gains, par leurs foibles appas,
» En flattant mes desirs ne les remplissoient pas.
» Si bien que tout d'un coup, l'occurrence étant belle,
» De deux cents mille francs j'ai fraudé la gabelle,
» Et vous m'obligeriez, après ce beau coup là,
» De donner dans le monde un bon tour à cela.
» Quand on a comme vous une plume si bonne....

ORONTE.

» Et quel diable de tour voulez-vous que j'y donne ?
» Après un vol si grand....

LONGUEMAIN.

Comment ! vol ? parlez mieux
» Et ne vous servez point de ce terme odieux.
» Tant pour vous que pour moi mettez-vous dans la tête
» Que frauder la gabelle est un mot plus honnête.
» C'est me déshonorer qu'employer de tels mots.

ORONTE.

» Vous vous piquez d'honneur un peu mal à propos.
» Si ce mot vous fait honte et vous semble un outrage,
» L'action qui le cause en fait bien davantage.
» Un homme tel que vous en est assez instruit.

LONGUEMAIN.

» Quel grand mal ai-je fait pour tant faire de bruit ?

ORONTE.

» Quel grand mal ? Trouvez-vous qu'il soit petit ?

LONGUEMAIN.

Sans doute.

» Ce n'est au pis aller que faire banqueroute.
» Combien d'autres l'ont faite, et qui n'ont pas péri?

ORONTE.

» Et comptez-vous pour rien l'affront du Pilori?

LONGUEMAIN.

» L'affront du Pilori me paroît quelque chose:
» Je plains ceux qu'en spectacle en ce lieu l'on expose;
» Mais combien en voit-on, banqueroutiers parfaits,
» Vivre du revenu des crimes qu'ils ont faits!
» Pour un à qui l'on fait ces injures atroces,
» Plus de dix à Paris, ont deux ou trois carosses.
» Qu'un homme ait de bien clair jusqu'à cent mille écus,
» On lui prête sans peine un million et plus:
» Chacun, ouvrant sa bourse, à sa moindre requête,
» Lui jette avec plaisir son argent à la tête;
» Et quand ses créanciers redemandent leur bien,
» L'emprunteur infidele abandonnant le sien,
» A la face des loix fait un vol manifeste,
» Et pour cent mille écus un million lui reste.

ORONTE.

» Les gens que vous citez, dont vous suivez le train,
» Sont l'exécration de tout le genre humain.
» Les affronts qu'on leur fait ont de si justes causes....

LONGUEMAIN.

» Trois carosses roulans rajustent bien des choses.
» Et sept cents mille francs pour trahir son devoir,
» C'est vendre son honneur tout ce qu'il peut valoir.
» Avec ce que j'ai pris comparez cette somme,
» Vous verrez que j'en use en bien plus galant homme.

» Pour Messieurs les Fermiers, qui font des gains si grands,
» Qu'est-ce, de bonne foi! que deux cents mille francs?
» Gros Seigneurs comme ils sont ont-ils lieu de se plaindre?
» A rien de plus modique, ai-je pu me restraindre?
» Et de vuider ma caisse ayant fait un serment,
» Pouvois-je en conscience en user autrement?
» Mettez-vous en ma place, et pesez bien....

ORONTE.

De grace!
» Ne me proposez point cette odieuse place.
» Quel secours de ce crime osez vous espérer?
» Vous vous êtes fait riche, et n'osez vous montrer.
» De vos meilleurs amis vous craignez la présence:
» Vous étiez plus heureux avec plus d'indigence;
» Vous marchiez librement, sans peur d'être arrêté,
» Et vous avez perdu jusqu'à la liberté.

LONGUEMAIN.

» Je sais un sûr moyen de me la faire rendre.

ORONTE.

» Quel moyen?

LONGUEMAIN.

Ecoutez, et vous l'allez apprendre:
» C'est l'unique sujet qui m'amene en ce lieu.
» De deux extrémités j'ai choisi le milieu:
» De l'argent qu'on a pris fait de la peine à rendre;
» Mais on souffre encor plus quand on se laisse pendre!
» Ainsi, soit par foiblesse, ou par bonne amitié,
» Des deux cents mille francs je rendrai la moitié.

» Ce sont cent mille francs que je perds; mais qu'y
faire ?
» J'aime, quand je le puis, à conclure une affaire.
» Les Fermiers généraux, voyant ma bonne foi,
» Me pourront confier quelque meilleur emploi.
» C'est ce qu'avec grand art, comme par bonté pure,
» Il faut insinuer dans le premier Mercure.
» Si je suis par vos soins à l'abri de la hart,
» Du butin que j'ai fait vous aurez votre part,
» Et cent louis....

ORONTE.

Monsieur, en m'offrant cette somme,
» Vous oubliez, je crois, que je suis honnête-homme?
» Et si je l'étois moins que je ne le prétends,
» Vous passeriez peut-être assez mal votre tems.
» Vous offrez cent louis pour vous faire un asyle,
» Et qui vous feroit prendre est sûr d'en gagner mille:
» On les donne, on vous cherche; il n'est rien plus
certain,
» Et vous vous appellez Monsieur de Longuemain.
» C'est un sensible appât qu'une somme si forte;
» Je n'ai pour la gagner qu'à fermer cette porte....
» Mais allez, sauvez-vous, et ne m'apprenez pas
» En quel lieu le destin va conduire vos pas.
» Que sais-je si demain j'aurois encor la force
» De pouvoir résister à cette douce amorce.
» Rien ne peut vous sauver, si l'on vous pousse à bout.
» Pour vous mettre en repos restituez le tout.
» Mais il faut vous hâter. Si vous vous laissiez prendre,

» Il ne seroit plus tems de s'offrir à tout rendre :
» On vous y forceroit, et vous seriez pendu.

LONGUEMAIN.

» Ne me pendrois-je pas si j'avois tout rendu ?
» Un bien de ses ayeux qu'un héritage amene,
» Comme il vient sans travail, peut se perdre sans peine ;
» Mais un bien étranger, que le plus grand bonheur
» Ne peut faire acquérir qu'aux dépens de l'honneur,
» Un bien qui m'a coûté plus de soins et d'alarmes
» Qu'à mes yeux éblouis il n'étaloit de charmes ;
» Enfin, pour expliquer la chose comme elle est,
» Un bien que j'ai volé, puisque ce mot vous plaît,
» Quand tout est essuyé me parler de tout rendre,
» C'est un pire destin que de se laisser pendre.
» Je renonce au secours d'un tel médiateur,
» Et suis de vos conseils très-humble serviteur.
» S'il faut être pendu ce n'est pas une affaire.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

ORONTE, *seul.*

» CE Monsieur le Commis a l'air patibulaire ;
» Si je ne suis trompé sa mort fera du bruit.

SCENE VII.

MERLIN, ORONTE.

MERLIN.

Monsieur, voici Cécile, et tout ce qui s'ensuit;
Pere, fille, soubrette et laquais vont paroître.

ORONTE.

Suis-je bien ?.... Ma perruque....

MERLIN.

On ne sauroit mieux être.

Ils entrent.

SCENE VIII.

M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, ORONTE, MERLIN.

M. DE BOISLUISANT.

Mon abord sans doute vous surprend?
De vos admirateurs vous voyez le plus grand.
« Le bonheur de vous voir, dont j'ai l'ame ravie,
» Est pour moi le plus doux que j'aie eu de ma vie;
» Avant que de mourir je bornois mon espoir
» Au sensible plaisir que je trouve à vous voir.
Souffrez que je vous aime et que je vous embrasse!

ORONTE.

ORONTE.

Monsieur, avec respect je reçois cette grace.
De cet excès d'honneur tout mon cœur pénétré....

M. DE BOISLUISANT.

Quel mérite plus grand s'est jamais rencontré?
« Avant que vous fussiez, quelles rapides plumes
» Enfantoient tous les ans jusqu'à seize volumes?
» Au moindre événement qui fait un peu de bruit,
» Votre fécondité va jusques à dix-huit....
(*A Cécile.*)
Ah! ma fille....

ORONTE.

Est-ce là Madame votre fille,
En qui tant de beauté, tant de sagesse brille?

M. DE BOISLUISANT.

Oui, Monsieur.

ORONTE.

Accordez à mon empressement
L'honneur de saluer un objet si charmant.
(*Il salue Cécile et l'embrasse; et dans le même tems Merlin embrasse aussi Lisette.*)
« Madame, pardonnez si j'ai l'ame interdite.
» C'est un charme pour moi qu'une telle visite;
» Et du langage humain les termes impuissans,
» Ne peuvent exprimer les transports que je sens.
Que je suis redevable à Monsieur votre pere!

CÉCILE.

Votre joie à nous voir me paroît si sincere
Que je répondrois mal à cet accueil si doux,
Si je vous témoignois en avoir moins que vous.

Quelque estime pour vous que mon pere ait conçue,
Je vois avec plaisir qu'elle vous est bien due ;
Et, comme son exemple a sur moi tout pouvoir,
Plus j'en montre à mon tour, mieux je fais mon devoir.

SCENE IX.

BONIFACE, ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

BONIFACE.

Qui de vous, s'il vous plaît, est l'Auteur du Mercure

ORONTE, *à part.*

Qui diable amene ici cette sotte figure ?

(*Haut, à Boniface.*)

Que voulez-vous ?

M. DE BOISLUISANT, *à Oronte.*

Adieu; tantôt nous reviendrons.

ORONTE, *à M. de Boisluisant.*

Non, Monsieur.

BONIFACE.

Pardonnez, si je vous interromps.

ORONTE, *à Boniface.*

Voulez-vous quelque chose ?

BONIFACE.

Oui, Monsieur.

ORONTE.

Parlez vîte,

De grace !

BONIFACE.

J'aime mieux différer ma visite
Que d'avoir le malheur de vous être importun,
Et de ne choisir pas un moment opportun.

ORONTE, *à M. de Boisluisant.*

Monsieur, vous voulez bien me donner la licence....

M. DE BOISLUISANT.

Vous m'obligerez.

ORONTE, *à Boniface.*

Qu'est-ce?

BONIFACE.

Un avis d'importance,
Qui doit enjoliver votre Mercure.

ORONTE.

Eh! bien,
Dites-moi ce que c'est?

BONIFACE

Ce que c'est? c'est un bien,
Mais d'une utilité si grande, si féconde
Qu'on vous en saura gré jusques dans l'autre monde.
C'est un bien, grace au Ciel, et grace à mes efforts,
Honorable aux vivans, et plus encore aux morts.

ORONTE.

Ne perdons point de tems, Monsieur; que faut-il faire?
Parlez.

BONIFACE.

Monsieur Blageard, dont je suis le confrere,
M'avoit promis, Monsieur, de vous faire un récit
Du dessein qui m'amene.

ORONTE.

Il ne m'en a rien dit.

BONIFACE.

Qu'il doit être content d'avoir votre pratique!
On ne déserte point son heureuse boutique :
Du matin jusqu'au soir il ne voit qu'acheteurs.
Vous n'êtes point maudit, comme certains Auteurs,
Qui feroient beaucoup mieux de ne jamais rien faire
Que de mettre à l'aumône un malheureux Libraire.
Un Livre *in-folio* m'a mis à l'hôpital.

ORONTE.

Pour vous dédommager d'un Livre qui va mal,
Que puis-je ?

BONIFACE.

Vous savez qu'il faut que chacun meure?
On le voit tous les jours, on l'éprouve à toute heure;
Et jusques à ce jour on n'a pu découvrir
D'infaillible moyen pour ne jamais mourir.

ORONTE.

Et ce qu'on n'a point fait prétendez-vous le faire?

M. DE BOISLUISANT.

Le secret seroit beau!

BONIFACE.

Non, Monsieur; au contraire,
Je serois bien fâché que l'on ne mourût pas:
Je ne puis être heureux qu'à force de trépas.
Mais, Monsieur, jusqu'ici les billets nécessaires
Pour inviter le monde aux convois mortuaires
Ont été si mal faits qu'on souffroit à les voir;
Et, pour le bien public, j'ai tâché d'y pourvoir.

J'ai fait graver exprès, avec des soins extrêmes,
De petits ornemens, de devises, d'emblêmes,
Pour égayer la vue et servir d'agrémens
Aux billets destinés pour les enterremens.
Vous jugez bien, Monsieur, qu'embellis de la sorte
Ils feront plus d'honneur à la personne morte,
Et que les curieux, amateurs des beaux arts,
Au convoi de son corps viendront de toutes parts.
A l'égard des vivans, dont l'orgueil est si vaste
Qu'en escortant la mort ils demandent du faste,
Tout le long d'une rue il seront trop heureux
De traîner à leur suite un cortége nombreux.

CÉCILE.

Cet avis est fort beau !

ORONTE.

Mais sur-tout fort utile.

BONIFACE.

Je vendrai ces billets trois louis d'or le mille;
Et si l'année est bonne, et fertile en trépas,
Je crois gagner assez pour ne me plaindre pas.
La grace que j'espere, et qui m'est importante,
C'est un peu de secours d'une plume savante;
Et la vôtre aujourd'hui, par son invention,
Met ce que bon lui semble en réputation.
Pour être dans le monde illustre à juste titre,
Il faut dans le Mercure occuper un chapitre.
Vous dispensez la gloire; et si votre bonté
Vouloit de mes billets montrer l'utilité,
Il vaudroit mieux, Monsieur, dans le premier Mercure
Retrancher quelque fable, ou bien quelque aventure,

Et dans un long article avertir les défunts
De ne plus se servir de billets si communs;
Leur bien représenter qu'il y va de leur gloire,
Qu'on revit dans les miens mieux que dans une histoire,
Le prouver par raisons, et leur faire espérer
Qu'ils auront du plaisir à se faire enterrer.
Vous voyez bien, Monsieur, que rien n'est plus facile?

ORONTE.

Je vous l'ai déja dit, cet avis est utile.
Pour le faire valoir je n'épargnerai rien.
Dites-moi votre nom.

BONIFACE.

Boniface Chrétien,
Depuis plus de vingt ans Imprimeur et Libraire,
Et je tiens ma boutique auprès de Saint-Hilaire.
Vous en souviendrez-vous, Monsieur?

ORONTE.

Assurément!

BONIFACE.

Votre tems vous est cher jusqu'au moindre moment;
Le public est lésé quand on vous importune.
Adieu. Ménagez-moi ma petite fortune:
Je ne vous parle point de mon remercîment;
Je ferai mon devoir, n'en doutez nullement.

(*En montrant M. de Boisluisant.*)

Si Monsieur vous est joint de sang ou d'alliance,
Il peut hâter l'effet de ma reconnoissance.

ORONTE.

Comment?

BONIFACE.

Vous voyez bien qu'il ne peut aller loin :
Il va de mes billets avoir bientôt besoin ;
Et j'aurois un plaisir, que je puis dire extrême,
De pouvoir pour Monsieur les imprimer moi-même.
A tel prix qu'il voudroit, il auroit les meilleurs,
Et s'il perdoit la vie il gagneroit d'ailleurs.
Je m'oblige, de plus, lorsque vous rendrez l'ame,
De les fournir gratis pour vous et pour Madame.
Mourez quand vous voudrez, et comptez là-dessus.

(*Il sort.*)

SCENE X.

ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

ORONTE, *à M. de Boisluisant.*

Des sottises d'un fat vous me voyez confus !
Victime du public, le Mercure m'expose
A la nécessité d'écouter toute chose.
Mais, pour nous derober aux surprises des sots,
Dans mon appartement nous serions en repos.
Entrons. D'être debout à la fin on se lasse.

M. DE BOISLUISANT.

C'est vous incommoder.

ORONTE.

Non, c'est me faire grace.

(*A Cécile.*)

Ne la différez point.... Entrez, Madame.

M. DE BOISLUISANT.

Entrons.

D'un dessein que j'ai fait nous nous entretiendrons.

ORONTE, *bas, à Merlin.*

» Merlin, voilà ma bourse, et je connois ton zele.
» Donne-m'en, je te prie, une preuve nouvelle.
» Deux ou trois confiseurs sont mes proches voisins,
» De ce qu'ils ont de bon fais emplir deux bassins.

(*M. de Boisluisant, Oronte, Cécile et Lisette sortent.*)

SCENE XI.

MERLIN, *seul.*

» A MONTRER mes talens l'occasion est belle;
» Savoir ferrer la mule est un art où j'excelle.
» Secrétaire bannal, je m'en vais essayer,
» Puisqu'il me met en œuvre, à m'en faire payer.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

M. DE BOISLUISANT, ORONTE.

M. DE BOISLUISANT.

Oui, Monsieur, c'est sans fard qu'avec vous je m'explique,
Il n'est rien de plus propre et de plus magnifique :
Je connois quatre Ducs et plus de vingt Marquis,
Qui n'ont pas à mon gré des meubles plus exquis.
» Je n'ai vu que miroirs, que pendules, que lustres,
» Que tableaux, mis au jour par des peintres illustres;
» Et ce qui m'a surpris, une collation,
» Où la délicatesse et la profusion....

ORONTE.

» Eh! de grace, Monsieur, un peu plus d'indulgence
» J'ai sans doute abusé de votre complaisance :
» Je vous en fais excuse, et vous conjure....

M. DE BOISLUISANT.

Eh! bien,
» Puisque vous le voulez, je n'en dirai plus rien.
Disons un mot ou deux sur un autre matiere.
Je vous ai là dedans ouvert mon ame entiere.

Vous savez le penchant qui m'entraîne vers vous?
Et ma fille, en un mot, n'est plus si près de nous.
» Peut-être que contraint par l'aspect de Cécile,
» Un refus à ses yeux vous sembloit difficile :
» Pendant que votre aveu peut être rétracté,
» Ne vous contraignez point, parlez en liberté;
Dites-moi franchement si votre cœur chancelle?

ORONTE.

Tout ce qu'on peut sentir mon cœur le sent pour elle.
Charmé de vos bontés, comme de ses attraits,
A vous plaire, à l'aimer je borne mes souhaits;
Et quoique mon amour ne fasse que de naître,
Il est dans un état à ne pouvoir plus croître,
Puisqu'à me rendre heureux vous vous intéressez,
Je vous donne ma foi que jamais....

M. DE BOISLUISANT.

C'est assez.
Vous pouvez librement entretenir Cécile,
Pendant une heure ou deux que je vais par la ville.
» J'aime mieux la laisser à vos soins obligeans
» Qu'en un hôtel garni, rempli de mille gens.
» Pénétrez si pour vous elle aura le cœur tendre;
» Quand j'aurai fait mon tour je viendrai la reprendre.
Adieu. Si vous m'aimez, traitez-moi sans façon.

(*Il sort.*)

SCENE II.

LISETTE, CÉCILE, ORONTE.

LISETTE, *à Oronte, en entr'ouvrant la porte.*

Monsieur de Boisluisant est-il dehors ?

ORONTE.

Oui.

LISETTE.

Bon !

(*A Cécile.*)

Il est sorti, Madame, avancez.

ORONTE.

Ah ! Madame,
Je puis donc à la fin vous parler de ma flamme;
Je puis, dans les transports dont je suis animé,
M'expliquer, sans contrainte, aux yeux qui m'ont charmé.
Mon aimable Cécile !

CÉCILE.

Eh ! bien, mon cher Oronte !

ORONTE.

M'aimez-vous toujours ?

CÉCILE.

Oui, j'en fais l'aveu, sans honte.
Si j'ai quelque chagrin dans cet heureux instant,
C'est d'abuser mon pere, et de lui devoir tant.

Prévenu, comme il est, pour l'Auteur du Mercure,
Nous pardonnera-t-il cette douce imposture ?
Je crains. . . .

LISETTE.

A cela près, hâtez le *conjungo*.
Tous deux jeunes, bien faits, vous vivrez à gogo.
Qu'est-ce que votre pere, après tout, pourra dire?
N'êtes-vous pas soumise à tout ce qu'il desire ?
» C'est lui qui dans ce lieu vient de vous amener;
» A Monsieur, qu'il y trouve, il prétend vous donner:
» Loin de blâmer son choix, vous en êtes contente,
» Et vous topez à tout, en fille obéissante.
Etes-vous obligée à savoir si Monsieur
Est Auteur véritable, ou bien façon d'Auteur ?
Vous soupçonnera-t-il d'être d'intelligence ?

CÉCILE.

Oronte là-dessus ne dit point ce qu'il pense ?

ORONTE.

Je pensois être aimé plus que je ne le suis,
Madame.

CÉCILE.

Je vous aime autant que je le puis:
Vous n'en pouvez douter, sans me faire un outrage;
Et comment feroit-on pour aimer davantage ?

ORONTE.

Eh ! bien si vous m'aimez, n'appréhendez plus rien :
Le reste me regarde, et j'en sortirai bien.
Qui n'eût pas accepté, comme je viens de faire,
L'inestimable bien que m'offre votre pere ?
Falloit-il renoncer à vos divins appas,

Parce

Parce qu'il me croyoit ce que je ne suis pas ?
Et lorsqu'il sera tems que je le désabuse,
N'êtes-vous pas, Madame, une assez belle excuse ?
Reposez-vous sur moi de tout l'événement.

LISETTE.

J'entends monter quelqu'un : parlez plus doucement.

CÉCILE.

Une Dame paroît, dont j'admire la mine :
Elle a grand air !

SCENE III.

CLAIRE, ORONTE, CÉCILE, LISETTE.

ORONTE.

C'EST vous, ma charmante cousine ?
A quand la nôce ?

CLAIRE.

A quand ? Tout est rompu.

ORONTE.

Comment ?

CLAIRE.

Peut-on se marier quand on n'a plus d'amant ?

ORONTE.

Parlez-moi sans énigme ; êtes-vous mariée ?
Répondez.

CLAIRE.

Non, vous dis-je, on m'a répudiée.
Je viens en avertir mon cousin Licidas.

ORONTE.

Vous aurez le chagrin de ne le trouver pas.
Il est à Saint-Germain, pour quelques jours, peut-être,
Et de tout son logis il m'a laissé le maître.
Voyez, en son absence, à quoi je vous suis bon :
J'aurai le même zele, ayant le même nom;
(*Lui montrant Cécile.*)
Et cette Dame enfin, que j'estime et respecte,
Ne doit ni vous gêner, ni vous être suspecte :
Elle entre comme moi dans tous vos intérêts.
J'en suis sûr.

CLAIRE.

Mon cousin, je n'ai point de secrets.
On m'avoit accordée à Monsieur de Lamotte :
Il en est de moins fous que je crois qu'on garrote.
» Dénué de cervelle, il fait l'esprit profond,
» Ne s'habille jamais comme les autres font;
» Et, pour tout dire enfin, il semble qu'il se pique
» D'être dans son espece un animal unique.
Mais comme il est fort riche, et que j'ai peu de bien,
On lui promit ma foi sans que j'en susse rien.
La semaine passée, avec une compagne,
Je fus voir au Plessis sa maison de Campagne :
Je fis pour l'obliger cette débauche-là,
Et ce fut de son mieux qu'il nous y régala.
Comme jeudi dernier j'étois un peu malade,
Seul mon bourru d'amant fut à la promenade :
Je ne sais si c'est là qu'on m'a volé son cœur ;
Mais quand il en revint, je le trouvai rêveur.
Le soir, en confidence, il me dit que son âge

N'étoit plus gueres propre au joug du mariage,
Qu'il avoit cinquante ans, et qu'avec un vieillard
L'hymen de ses plaisirs me feroit peu de part.
Le lendemain matin, sans garder de mesure,
Il revint brusquement me parler de rupture;
Moi, pour le mépriser comme il me méprisoit,
J'acceptai sur le champ ce qu'il me proposoit:
Voilà ce que je sais, sans en savoir la cause.

CÉCILE.

Perdre un pareil amant, c'est perdre peu de chose.

LISETTE.

Belle, bien faite, jeune, et sans aucun défaut,
Un homme à cinquante ans n'est pas ce qu'il vous faut.
Qu'en feriez-vous? A vingt la ressource est plus grande.

CLAIRE.

Il m'a fait un présent, qu'il faut que je lui rende.

ORONTE.

Puisqu'il rompt sans sujet, je n'en suis pas d'avis.
Et de combien est-il?

CLAIRE.

De deux mille louis.

ORONTE.

Il vous les a donnés?

CLAIRE.

A moi-même en personne.

ORONTE.

Le bien le mieux acquis est celui que l'on donne.
Ils sont à vous.

LISETTE.

Pour moi, je ne les rendrois pas.

CLAIRE.

Il va, je crois monter, je l'ai laissé là-bas....
(*Après avoir écouté.*)
Je l'entends.

ORONTE.

Croyez-vous qu'il en aime quelqu'autre?

CLAIRE.

Je ne sais.

SCENE IV.

M. DE LAMOTTE, ORONTE, CÉCILE, CLAIRE, LISETTE.

ORONTE.

SERVITEUR, Monsieur.

M. DE LAMOTTE.

Et moi le vôtre.

ORONTE.

Le bonheur de vous voir m'est un plaisir bien doux.

M. DE LAMOTTE.

D'où vient?

ORONTE.

Mademoiselle est ma cousine.

M. DE LAMOTTE.

A vous;
Tout de bon?

ORONTE.

Oui, Monsieur.

M. DE LAMOTTE.

J'en suis vraiment bien aise!

ORONTE.

Et moi je suis ravi, Monsieur, qu'elle vous plaise.
Quel jour avez-vous pris pour un hymen si beau?

M. DE LAMOTTE.

Bon! la paille est rompue, et tout est à vau-l'eau.
Vous le savez fort bien, fin matois que vous êtes!

ORONTE.

Vous, Monsieur, savez-vous quelle faute vous faites?

M. DE LAMOTTE.

Eh! oui. Par cet hymen je m'étois figuré
Que j'aurois des enfans qui m'en sauroient bon gré.
J'entends, par des raisons que moi-même je forge,
Que ma postérité se plaint que je l'égorge;
Et, frappé quelquefois par de tristes accens,
Je pense massacrer de petits innocens.
Mais, tout dût-il crever, que tout creve, n'importe,
La raison opposée est toujours la plus forte.

ORONTE.

Et quelle est la raison qui vous fait hésiter,
Monsieur?

CÉCILE.

Mademoiselle est-elle à rebuter?

CLAIRE.

Ai-je par ma conduite attiré votre haine?

M. DE LAMOTTE.

Je n'ai rien à répondre, et c'est ce qui me gêne.

ORONTE.

Croyez-vous que son sang soit indigne de vous?

CÉCILE.

A-t-elle quelque amant dont vous soyiez jaloux ?

CLAIRE.

À vos yeux détrompés ne parois-je plus belle ?

M. DE LAMOTTE.

Ce n'est point tout cela, ma chere Demoiselle.

ORONTE.

Vous a-t-elle engagé par d'indignes moyens ?

CÉCILE.

Vous a-t-on déguisé sa naissance et ses biens ?

CLAIRE.

Ai-je trahi la foi que je vous ai donnée ?

M. DE LAMOTTE.

Non, vous êtes en tout bien conditionnée,
Belle, sage, fidelle; et, malgré tout cela,
Il plaît à mon destin que je vous plante-là.
Laissez-moi, pour raison, m'excuser sur mon âge,
Et ne me forcez pas d'en dire davantage.

CLAIRE.

Non, Monsieur, dites tout, ne soyez point contraint:
Vous laissez des soupçons dont ma vertu se plaint.

ORONTE.

Elle a raison : parlez, que voulez-vous qu'on pense ?

M. DE LAMOTTE.

Mais je vais l'offenser, si je romps le silence.
Pour n'en pas venir-là je fais ce que je puis :
Rendez-moi seulement mes deux mille louis,
Et bon jour.

CLAIRE.

Pour cela, c'est un autre chapitre.

Je les prétends à moi par un assez bon titre;
En m'en faisant un don, vous en fites mon bien.
Mais vuidons l'autre affaire, et ne confondons rien.
Dussiez-vous m'offenser, expliquez-vous.

ORONTE.

Sans doute.
Je saurai de Monsieur quel affront il redoute:
Il ne sortira point qu'il ne m'ait convaincu....

M. DE LAMOTTE.

Puisqu'il faut m'expliquer, je crains d'être cocu.

CLAIRE.

Impudent!

ORONTE.

Supprimez ces discours téméraires.

M. DE LAMOTTE.

Mon prétendu cousin, chacun sait ses affaires.
Pouvez-vous m'empêcher d'avoir peur?

CÉCILE.

C'est à tort.
Mademoiselle est sage, a de l'honneur.

M. DE LAMOTTE.

D'accord.

ORONTE.

Ses manieres, son air, sa pudeur naturelle,
Ce sont des cautions qui vous répondent d'elle.

M. DE LAMOTTE.

Elle a plus de vertus encore que d'appas;
C'est, je crois, dire assez qu'elle n'en manque pas.
De quelque autre que moi qu'elle soit la conquête,
Des dangers de l'hymen je garantis sa tête;

Mais tout ce que j'entends, et tout ce que je vois,
Pour m'appeller cocu semble prendre une voix.
Ecoutez quatre mots, sans aucune incartade,
Et traitez-moi de fou si j'ai l'esprit malade.

(*A Claire.*)

Ce fut jeudi dernier que l'enfer, en courroux
Du plaisir que j'aurois si j'étois votre époux,
Déchaîna contre moi tout ce qu'il crut capable
De pouvoir me contraindre à me donner au diable.
Ce jour-là, que depuis j'ai maudit mille fois,
Ayant beaucoup marché sans dessein et sans choix,
Je fus me reposer vers les bornes de pierre
Qui d'un jaloux voisin ont séparé ma Terre,
Pour rêver à mon aise au moment bienheureux
Où l'amour dans vos bras rempliroit tous mes vœux.
A peine étois-je assis sur une de ces bornes,
Que deux gros limaçons me présentent les cornes:
Plus je donnai de coups pour les faire rentrer,
Plus ils prirent de peine à me les mieux montrer;
Et de leur insolence ayant pris quelque ombrage,
Je me levai sur l'heure et les tuai de rage,
Etant persuadé qu'à moins d'un prompt trépas,
Les affronts à l'honneur ne se réparent pas.
Je venois en héros de venger mon injure,
Quand par méchanceté, pour confirmer l'augure,
Un misérable oiseau pensa me rendre fou,
A force de crier : *coucou, coucou, coucou !*
Enragé contre lui, mon fusil sur l'épaule,
J'entre dans la forêt, et je cherche le drôle,
Fortement résolu, pour venger mes soupçons,

De lui faire éprouver le sort des limaçons.
Mais, zeste! le coquin de branchage en branchage,
De son maudit *coucou* redoubla le ramage,
Et quatre coups en l'air, loin de l'épouvanter,
Lui servirent d'appât pour le faire chanter.
Limaçons et coucou, mon âge et votre sexe,
Tout rendoit à l'envi ma pauvre ame perplexe,
Lorsque dans mon chemin, et presque sous mes pas,
Je trouve un bois de cerf fraîchement mis à bas;
Et vois un peu plus loin cette maligne bête,
Qui sembloit m'annoncer que c'étoit pour ma tête:
« Vous en aurez menti, malheureux animaux!
» Je rendrai malgré vous tous vos présages faux, »
M'écriai-je; et soudain je gagnai ma chaumiere,
Sans vouloir regarder ni devant, ni derriere.
Ainsi, vous avez beau menacer ou prier,
Qui diable après cela voudroit se marier?

ORONTE.

Eh! Monsieur, donnez-nous des raisons plus honnêtes:
Ma cousine est croyable un peu plus que vos bêtes;
Et c'est de sa vertu faire trop peu de cas
Que de les vouloir croire, et ne la croire pas.
Je suis las de souffrir un si cruel outrage.

M. DE LAMOTTE.

Je vous ai déja dit que je la crois fort sage;
Mais si l'astre s'en mêle et veut me voir cocu,
Pensez-vous que par elle il puisse être vaincu?
Ce qu'avec un autre homme elle auroit d'innocence,
Deviendra contre moi fidele à l'influence;
Et moins par son penchant que pour remplir mon sort,

Je me verrai cocu, sans qu'elle ait aucun tort.
Je veux de ce malheur sauver Mademoiselle;
Elle me touche assez pour ne vouloir point d'elle:
S'il faut être cocu, c'est par un autre choix
Que je veux ressembler à tous ceux que je vois.

(*A Claire.*)

Pour l'honneur de mon front et de votre mérite,
Rendez-moi mon argent, et sortons quitte à quitte.

ORONTE.

Puisque par ces raisons Monsieur est convaincu
Qu'on lui rendra justice en le faisant cocu,
La rupture qu'il cherche est une preuve insigne
Que de remplir son sort il ne vous croit pas digne.
Vous n'auriez pas l'esprit de lui manquer de foi.
Finissez. Quel argent lui devez-vous?

CLAIRE.

Qui, moi?
Rien du tout.

M. DE LAMOTTE.

En trois mots, c'est me payer ma somme.

CLAIRE.

Que me demandez-vous? parlez en honnête-homme.
Que vous dois-je?

M. DE LAMOTTE.

L'argent que vous me retenez,
Les deux mille louis que je vous ai donnés.

CLAIRE.

A moi, Monsieur?

M. DE LAMOTTE.

A vous. Pourquoi tant de grimaces?

CLAIRE.

Lorsque je les reçus, je vous en rendis graces;
Me les ayant donnés, ils ne sont plus à vous.

M. DE LAMOTTE.

Je me flatois alors de me voir votre époux.
Jamais félicité ne me parut plus haute.

CLAIRE.

Si vous ne l'êtes pas, Monsieur, est-ce ma faute?
Tous les dons qu'en m'aimant vous pouvez m'avoir faits,
Me sont trop précieux pour les rendre jamais.

CECILE.

Ce refus obligeant que fait Mademoiselle,
Marque, pour un volage une bonté nouvelle.
Retenir vos présens, c'est vous aimer encor.

M. DE LAMOTTE.

Je renonce à l'amour qu'on vend au poids de l'or.
Quand je fis ce présent elle m'étoit acquise;
Je n'ai fait avec elle aucune autre sottise.
Demandez-lui plutôt si jamais....

ORONTE.

Ecoutez,
(Aussi-bien suis-je sûr que vous vous en doutez)
C'est par mon ordre exprès qu'on n'a rien à vous rendre,
Et, si vous l'ignorez, je veux bien vous l'apprendre;
Epousez ma cousine, ou ne prétendez pas....

M. DE LAMOTTE.

Quand je serai cocu qu'il sera bien plus gras!
Sachez, petit cousin, qui, par votre menace,
Prétendez m'ajouter aux cocus de ma race,
Que malgré mon étoile et malgré vos leçons,

Je veux faire mentir cerf, coucou, limaçons,
Et fuir le mariage un peu plus que la peste.
Licidas à l'instant va décider du reste :
Nos communs intérêts sont remis en sa main ;
N'est-il pas ici?

ORONTE.

Non, il est à Saint-Germain.

M. DE LAMOTTE.

Pour long-tems ?

ORONTE.

On ne sait.

M. DE LAMOTTE.

Attendons qu'il revienne;
Il entendra plaider votre cause et la mienne.
De mes prétentions quel que soit le succès,
Ne me pas marier c'est gagner mon procès.
Combien devant nos yeux en voyons-nous paroître,
Qui pour bien plus d'argent voudroient ne le pas être,
Tant ils sont assurés de trouver au logis,
Ou leur femme qui gronde, ou quelquefois bien pis !
Serviteur.

(*Il sort.*)

SCENE V.

SCENE V.

CÉCILE, ORONTE, CLAIRE, LISETTE.

CÉCILE.

QUEL amant, pour une belle amante !

LISETTE.

Je n'en voudrois point, moi, qui ne suis que suivante ;
Ou si j'étois réduite à cette extrémité,
Je crois que son coucou diroit la vérité.

ORONTE.

Consolez-vous, Cousine, il en viendra quelqu'autre.
Apprenez mon destin, puisque je sais le vôtre.
Je vous prie, à mon tour, de ma nôce.

CLAIRE.

Comment ?

ORONTE.

Nous sommes mieux unis que vous et votre amant.
Ma maîtresse, ni moi, nous ne voulons pas rompre....
Mais j'aperçois quelqu'un qui nous vient interrompre. (*)
« Passez dans l'autre chambre où bientôt je vous sui.

(*Cécile, Claire et Lisette sortent.*)

(*) » Passons dans l'autre chambre où plus tranquillement
» Nous pourrons, à loisir, nous parler librement.

SCENE VI.

DU MESNIL, ORONTE.

DU MESNIL, *avec l'accent Normand.*

» MONSIEUR, je suis perdu si je n'ai votre appui.

ORONTE.

» Qu'est-ce, Monsieur ? parlez, quel sujet vous oblige...

DU MESNIL.

» Si je n'ai votre appui, je suis perdu, vous dis-je.

ORONTE.

» Vous est-il arrivé quelque accident fâcheux ?

DU MESNIL.

» Il n'est point sous le Ciel d'homme plus malheureux.

ORONTE.

» Avez-vous sur les bras quelque méchante affaire ?
» Etes-vous assassin, empoisonneur, faussaire ?
» Etes-vous poursuivi des archers ?

DU MESNIL.

Moi, Monsieur,
» Ai-je l'air d'un faussaire, ou d'un empoisonneur ?

Acte IV, Scene premiere.

CLAIRE, ORONTE.

CLAIRE.

» Demeurez, mon cousin, &c.

ORONTE.

» Vous a-t-on dérobé quelque somme un peu forte ?

DU MESNIL.

» Non, Monsieur.

ORONTE.

N'est-ce point que votre femme est morte ?

DU MESNIL.

» Et si c'étoit cela, serois-je malheureux ?

ORONTE.

» Dites donc quel obstacle est contraire à vos vœux ?
» J'écoute ; mais sur-tout point de longues harangues.

DU MESNIL.

» Force gens à Paris enseignent quelques langues.
» Celui-là l'Espagnol, celui-ci le Latin ;
» Et sans autre secours, ils subsistent enfin.
» J'en connois deux ou trois tellement à leur aise
» Que depuis quelque tems ils ne vont plus qu'en chaise ;
» Et cherchant un emploi que l'on ne pût m'ôter,
» Je crus pour m'enrichir les devoir imiter :
» Je pris dans un fauxbourg une maison fort grande,
» Et mis un écriteau pour la langue Normande,
» M'offrant de l'enseigner avec affection,
» Avec les tons, l'accent dans sa perfection.
» Pendant le premier mois il ne me vint personne.

ORONTE.

» Quoi ! pas un écolier ?

DU MESNIL.

Pas un.

ORONTE.

Je m'en étonne !

„ Un succès plus heureux devoit suivre vos soins.
„ Le second mois, sans doute, alla bien ?

DU MESNIL.

Encor moins.

„ Pour me manifester, tant aux pauvres qu'aux riches,
„ Ces deux mois écoulés j'eus recours aux affiches;
„ Et par tous les endroits où j'étois affiché
„ Je voyois, en passant, force monde attaché.
„ J'en conçus de la joie; et la chose étant sue,
„ Je me tins assuré d'en avoir bonne issue,
„ Et crus que ma maison créveroit d'écoliers;
„ Mais le troisieme mois eut le sort des premiers,
„ Pas une ame ne vint. Je disois en moi-même,
„ En songeant quelquefois à mon malheur extrême:
„ Tous les gens de Commerce ont affaire à Rouen,
„ A Bayeux, à Falaise, à Dieppe, au Havre, à Caen;
„ Peu de gens ont affaire à Florence, à Venise,
„ Et c'est par conséquent une grande sottise
„ D'ignorer le Normand et de savoir si bien
„ L'extravagant jargon qu'on nomme Italien.
„ L'un est infructueux et l'autre fort utile.
„ Comme on a vers l'espoir une pente facile,
„ Je me flatois alors, et même avec excès,
„ Qu'à la fin mon dessein auroit un grand succès.
„ Je faisois afficher de nouveau; mais ma peine
„ Pendant quatorze mois a toujours été vaine,
„ Et quoi que cette langue ait de particulier,
„ Je n'ai pas eu l'honneur d'avoir un écolier.
„ Le croiriez-vous ?

ORONTE.

Moi, non ; cela n'est pas croyable.

DU MESNIL.

„ Rien n'est plus vrai pourtant, ou je me donne au diable !
„ Pas un seul n'a paru pendant quatorze mois :
„ Tant il est vrai qu'en France on fait peu de bons choix !

ORONTE.

„ Et que puis-je pour vous en semblable occurrence,
„ Monsieur ?

DU MESNIL.

Réprimander la noblesse de France
„ Qui parle Italien, Espagnol, Allemand,
„ Et qui ne peut parler le langage Normand ;
„ Qui sait parfaitement deux ou trois langues mortes,
„ Et qui n'en sait pas une usitée à ses portes ;
„ Qui sans avoir dessein d'aller jamais fort loin,
„ Des pays étrangers apprend le baragouin ;
„ Et qui par une erreur, que le bon sens condamne,
„ Aime mieux *Signor si*, que *voire, ou Dieu me damne*.
„ Vous voyez cependant quelle comparaison ?

ORONTE.

„ Il est vrai, je vois bien que vous avez raison.
„ Mais comme à ce dessein la fortune s'oppose,
„ Je vous conseillerois de tenter autre chose ;
„ Quand on veut se tirer d'un fâcheux embarras,
„ Il est bon qu'avec elle on ne s'obstine pas.
„ Croyez-moi, faites choix de quelqu'autre exercice.

DU MESNIL.

„ Non, Monsieur, tôt ou tard on me rendra justice.

„ De quoi que l'on se mêle, en un même quartier,
„ Quarante quelquefois sont d'un pareil métier,
„ Et par cette raison, que je crois pertinente,
„ Ce qu'un seul gagneroit se partage à quarante;
„ Mais par l'heureux effet de mon invention,
„ Je suis seul à Paris de ma profession.
„ Publiez mes talens dans le premier Mercure.
„ Si le Roi, par hasard, en faisoit la lecture,
„ Bienfaisant comme il est, par inclination,
„ Doutez-vous que bientôt je n'eusse pension?
„ Comme de mes pareils la nature est avare,
„ On a quelques égards pour un homme si rare.

ORONTE.

„ Pour rare, il est certain; on ne peut l'être plus.

DU MESNIL.

„ Me louer devant moi c'est me rendre confus:
„ Je suis déconcerté d'une louange en face,
„ Et votre honnêteté me fait quitter la place.
„ Adieu; le mois prochain parlez si bien de moi
„ Que de voir mon visage il prenne envie au Roi.
„ C'est la grace qu'espere et que vous recommande
„ Du Mesnil, Professeur de la langue Normande.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

ORONTE, *seul.*

„ Juste Ciel ! que ces foux, qui fatiguent mes yeux,
„ Volent à mon amour des momens précieux !

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CLAIRE, ORONTE.

CLAIRE.

DEMEUREZ, mon cousin, vous avez compagnie :
Je vous quitte aujourd'hui de la cérémonie.

ORONTE.

Et moi, qui suis ravi d'accompagner vos pas,
De votre sentiment je ne vous quitte pas.
Vous avez à loisir parcouru ma maîtresse,
Et vous jugez de tout avec délicatesse :
Comment la trouvez-vous ? ai-je fait un bon choix ?

CLAIRE.

Elle est belle, à mes yeux, jusques au bout des doigts.
Son teint, son air, sa taille, en un mot tout m'enchante,
Et, de la tête aux pieds, elle est toute charmante.
Jamais d'un pareil choix on ne peut vous blâmer.
Eh ! comment feriez-vous pour ne la pas aimer ? (*)

(*) ,, Une affaire à présent m'empêche de poursuivre :
,, Adieu. Je vous défends de songer à me suivre ;

„ Un homme qui paroît m'empêche de poursuivre :
Adieu. Je vous défends de songer à me suivre,
Un pas que vous feriez me mettroit en courroux.
(*Elle sort.*)

SCENE II.

ORONTE, DU PONT.

DU PONT.

„ Que n'ai-je le bonheur d'être connu de vous,
„ Monsieur ! vous n'auriez pas attendu ma prière
„ Pour célébrer mon nom et le mettre en lumiere.

ORONTE.

„ Le mérite me charme, et pour le publier
„ Je n'entends point, Monsieur, qu'on m'en vienne prier.
„ C'est de tous les plaisirs le plus grand que je goûte.

DU PONT.

„ Publiez donc le mien. Je guéris de la goutte.

„ Un pas que vous feriez me mettroit en courroux,
„ Et ce seroit bannir tout commerce entre nous.

Scene V.

ORONTE, *seul.*

„ Que l'Auteur du Mercure, &c.

ORONTE.

„ De la goutte ! ah ! Monsieur, l'admirable secret !
„ Est-il sûr ?

DU PONT.

En six mois j'en ai guéri dix-sept.

ORONTE.

„ Que vous allez jouir d'une haute fortune !
„ Ce ne sont pas des gueux que ce mal importune.
„ Je sais un Prince, un Duc, un Comte et deux Marquis,
„ Qui donneroient beaucoup pour en être guéris.
„ A quoi, mon cher Monsieur, puis-je vous être utile ?

DU PONT.

„ A répandre mon nom à la Cour, à la Ville.
„ Faute d'être connu, je perds des millions.
„ Publiez qui je suis ; publiez....

ORONTE.

Publions,
„ J'y consens. Mais, Monsieur, la moindre de vos cures
„ Doit faire plus de bruit que cinquante Mercures ;
„ Et tant d'hommes guéris parlent si haut pour vous...

DU PONT.

„ Si j'étois plus heureux ils en parleroient tous,
„ Il est vrai ; mais, Monsieur, quelque soin que je prenne,
„ Un destin envieux empoisonne ma peine.
„ Tous ceux que je guéris la mort les prend.

ORONTE.

Tant pis.

DU PONT.

„ Ce n'est pas, grace au Ciel, qu'ils ne soient bien guéris;
„ Mais lorsqu'en bon état j'ai mis une personne,
„ Je ne puis empêcher que le Ciel n'en ordonne.
„ Quand il lui plaît qu'on meure il faut que cela soit.
„ J'en ai vu de mes yeux la preuve sur dix-sept;
„ Ils se portoient fort bien quand ils sont morts.

ORONTE.

Je jure
„ Que j'aurai du plaisir à vous mettre au Mercure.
„ Un homme comme vous est assez singulier
„ Pour ne pas avoir peur qu'on le puisse oublier.
„ Votre gloire ira loin, je n'en fais aucun doute.

DU PONT.

„ Puissiez-vous quelque jour avoir gravelle ou goutte,
„ Vous seriez par mes soins, mon zele et mes travaux,
„ En quatre jours, au plus, guéri de tous vos maux.

ORONTE.

„ Je le crois.

DU PONT.

Trouvez bon, en faisant mon éloge,
„ Pour l'intérêt public d'enseigner où je loge:
„ Je vous laisse un billet qui vous en instruira,
„ Et le corps des goutteux vous en remercîra.

(*Il sort.*)

SCENE III.

ORONTE, *seul.*

„ JAMAIS profession ne fut plus fatigante ;
„ J'y renonce.

SCENE IV.

Madame DE CALVILLE, *en deuil ;* ORONTE.

Madame DE CALVILLE.

MONSIEUR, je suis votre servante.
„ Je vous suis inconnue, et redevable.

ORONTE.

A moi,
„ Madame ?

Madame DE CALVILLE.

Oui, Monsieur, à vous-même.

ORONTE.

Et de quoi ?
„ En quelle occasion la fortune propice
„ M'a-t-elle offert l'honneur de vous rendre service ?

Madame DE CALVILLE.

„ En trois occasions où vous avez appris,
„ Mais galamment, la mort de trois de mes maris.

„ En

„ En lisant ces endroits, j'eus un plaisir extrême;
„ Et comme je fis hier enterrer le quatrieme,
„ J'offre cette matiere à votre heureux talent,
„ Pour en faire un article au Mercure Galant.
„ Je lui dois de mes feux cette marque fidelle.

ORONTE.

„ Pour un mari défunt c'est montrer bien du zele!
„ Je ne m'étonne pas, après cette action,
„ Qu'on brigue avec chaleur votre possession.
„ A votre âge, Madame, être quatre fois veuve,
„ C'est de votre mérite une assez grande preuve.
„ Sur un si bel exemple on se doit écrier.

Madame DE CALVILLE.

„ On me parle déja de me remarier;
„ Mais je tiens au défunt par de si fortes chaînes
„ Que je n'y veux penser de plus de trois semaines.
„ Il verra si pour lui mes feux étoient constans!

ORONTE.

„ Quoi! vous vous résoudrez à pâtir si long-tems,
„ Madame? Je vous plains: cet effort est pénible!

Madame DE CALVILLE.

„ J'aimois feu mon mari: l'amour rend tout possible.

ORONTE.

„ Qui croiroit qu'une Dame aussi jeune que vous,
„ Eût eu le déplaisir de perdre quatre époux?
„ Comment ont fait vos yeux pour conserver leurs
charmes,
„ Après s'être occupés à verser tant de larmes?
„ Voir mourir ce qu'on aime est un sort si fatal!

Madame DE CALVILLE.

„ De tous les maux du monde il n'en est point d'égal.
„ Il faut pour en parler en avoir fait l'épreuve :
„ J'avoûrai, cependant, moi qui suis souvent veuve,
„ Qu'au lieu de quatre fois j'aime mieux l'être neuf
„ Que d'avoir le chagrin de faire un mari veuf.
„ Je sais bien, au surplus, ce qu'il faut que je fasse:
„ J'ai pleuré le défunt avec assez de grace.
„ Pendant qu'il se mouroit, fidelle à mon devoir,
„ J'apprenois à pleurer devant un grand miroir.
„ Pour pleurer un mari d'une maniere honnête,
„ Il faut négligemment savoir pencher la tête,
„ Avoir la gorge nue, et laisser à dessein
„ Couler par-ci, par-là, des larmes sur son sein,
„ Éviter les hauts cris que la canaille jette,
„ Avoir un air stupide, une douleur muette,
„ Regarder son malheur avec tranquillité :
„ Voilà comme l'on pleure en gens de qualité ;
„ Mais si quelque bourgeoise, ou simple Demoiselle,
„ Osoit pleurer de même, on se mocqueroit d'elle.

ORONTE.

„ Pour avoir le plaisir d'être pleuré de vous,
„ On va briguer l'honneur de mourir votre époux.
„ Comment le nommoit-on ?

Madame DE CALVILLE.

Le Comte de Calville.

ORONTE.

„ Je vais marquer sa mort du plus sublime style ;
„ Vous serez au Mercure avec distinction.

Madame DE CALVILLE.

» Marquez-y bien l'excès de mon affliction.
» Comme une tourterelle à tout moment je pleure.
» Si je me remarie, et que mon mari meure,
» Je viendrai vous l'apprendre et n'y manquerai pas.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

ORONTE, *seul.*

Que L'Auteur du Mercure a de foux sur les bras....
Mais pendant qu'en ce lieu je me trouve tranquille,
Mon cœur impatient de rejoindre Cécile....
(*Voyant entrer deux Dames.*)
Ciel ! on vient mettre obstacle à mon empressement.

SCENE VI.

ORIANE, ELISE, ORONTE.

ORIANE.

Monsieur, vous allez faire un mauvais jugement,
Sans doute.

ORONTE.

Moi, Madame ? en tout ce que vous faites,

Vous n'avez point de peine à montrer qui vous êtes.
On découvre d'abord un mérite si grand....

ÉLISE.

Nous savons bien, Monsieur, que vous êtes galant.
On ne voit point d'écrits comparables aux vôtres.
Que d'éloges charmans, cousus les uns aux autres!
Vous louez avec grace, il le faut avouer.

ORONTE.

D'agréables objets sont aisés à louer:
Vos manieres, votre air....

ORIANE.

Brisons-là, je vous prie.
La louange affectée est une raillerie.
Tirez-nous seulement d'une grossiere erreur,
Qui me fait tous les jours brouiller avec ma sœur.
Si-tôt qu'un mois commence on m'apporte un Mercure;
C'est mon plaisir d'élite et ma chere lecture;
Et, depuis qu'il paroît, ce qui m'en a déplu,
C'est qu'il est trop petit et qu'on l'a trop tôt lu.
Mais un des plus charmans que l'on vous ait vu faire,
C'en est un où j'ai vu le grand art de se taire;
Art qui pour notre sexe est plein d'utilité,
Et dont ma sœur et moi nous avons profité.
Nous avons toutes deux purifié nos ames
D'un défaut qui par-tout déshonore les femmes;
Et nous faisons un vœu, qui sans doute tiendra,
De ne parler jamais que lorsqu'il le faudra.
N'est-il pas juste aussi que des femmes se taisent?
Leurs discours éternels fatiguent et déplaisent:
Tout ce qui leur échappe est de si peu de poids

Qu'un silence modeste est plus beau mille fois.
S'il n'étoit des rubans, des jupes, des dentelles,
Tant que dure le jour, de quoi parleroient-elles ?
Je seche de chagrin lorsque j'entends cela !

ÉLISE.

Eh ! qui pourroit tenir à ces sottises-là ?
Est-ce un si grand effort qu'être femme et se taire,
Qu'aucune autre que nous n'ait encor pu le faire ?
(*A Oriane.*)
(Car ma sœur, franchement, nous pourrions avouer,
N'étoit qu'il est honteux de vouloir se louer,
Que l'on ne voit que nous se faire violence,
Et trouver du plaisir à garder le silence.)
Mais je ne comprends point par quelle injuste loi
Vous prétendez, ma sœur, vous mieux taire que moi.
Depuis six mois entiers que j'apprends à me taire,
J'ai fait pour réussir tout ce que j'ai pu faire;
Et dans ce grand dessein, je vous suis d'assez près
Pour devoir me flatter d'un semblable progrès.
Je consens comme vous, que Monsieur en décide.

ORONTE.

Moi, Mesdames ?

ORIANE.

Monsieur, soyez juge rigide.
(*A Elise.*)
Ma sœur, me voilà prête à vous faire un aveu
Que vous ne parlez point, ou que vous parlez peu,
Que vous avez sur vous un merveilleux empire,
Que vous ne dites rien que vous ne deviez dire,
Que le don de vous taire est l'effet de vos soins;

Mais avouez aussi que je parle encor moins :
Si ce n'est par devoir, que ce soit par tendresse.

ÉLISE.

Sur tout autre sujet vous seriez la maîtresse,
Ma sœur; mais sur cela ne me demandez rien.
Je donnerois pour vous tout mon sang, tout mon bien;
Mais je ne puis céler que la gloire m'est chere :
Eh! quelle gloire encore? être fille et se taire!
Souffrez-moi votre égale, et par cette équité....

ORIANE.

Non, ma sœur, je ne puis souffrir d'égalité.
Je parle moins que vous; j'en suis sûre.

ÉLISE.

Au contraire,
Si vous en jugez bien, vous savez moins vous taire.

ORIANE.

Je vous appris cet art; sans moi vous l'ignoriez.

ÉLISE.

Vous m'en avez appris plus que vous n'en saviez.

ORIANE.

Monsieur est sur ce point plus éclairé que d'autres;
Prions-le d'écouter mes raisons et les vôtres.
Nous verrons, sur le champ, notre doute éclairci.

ÉLISE.

J'en conjure Monsieur.

ORIANE.

Je l'en conjure aussi.

ORONTE.

Je me fais un bonheur du desir de vous plaire;
Mais comment en parlant montrer qu'on sait se taire?

ORIANE.

Ecoutez mes raisons, et j'espere....

ÉLISE, *l'interrompant.*

Ma sœur,

Qui parle la premiere a le plus de faveur.
Que dirai-je après vous sur la même matiere ?

ORIANE.

L'une de nous, ma sœur, doit parler la premiere ?
Et, par mon droit d'aînesse, il me semble devoir....

ÉLISE, *l'interrompant encore.*

La qualité d'aînée est ici sans pouvoir.

(*Elles parlent toutes deux le plus vîte qu'il leur est possible.*)

ORIANE.

Quittez l'opinion où cette erreur vous jette :
Une aînée en tous lieux parle avant sa cadette.

ÉLISE.

Je sais bien qu'en tous lieux et qu'en toute saison
C'est un droit de l'aînée, alors qu'elle a raison ;
Mais si j'ai raison, moi, qu'ai-je à faire de l'âge ?

ORIANE.

Apprenez que sur vous j'ai ce double avantage,
Que l'âge et la raison sont pour moi contre vous
Et que votre sottise excite mon courroux.
Vous croyez que par-tout votre mérite brille ?

ÉLISE.

Ah ! que par le babil vous êtes encor fille,
Ma sœur ! et que cet art que vous citez toujours,
A votre pétulance offre un foible secours.
Vous me traitez de sotte, et, par ce que vous faites ;
Je vois qu'au lieu de moi c'est vous même qui l'êtes ;

Et cependant, ma sœur, quoique vous le soyiez,
Je ne vous en dis rien, comme vous le voyez.
Je sais dans quel respect la cadette doit être.

ORIANE.

L'aînée entre nous deux est aisée à connoître.
Vous avez quelque esprit, quelque rayon de feu ;
Mais pour du jugement vous en avez si peu
Qu'en voulant faire voir que vous savez vous taire,
Vous parlez aujourd'hui plus qu'à votre ordinaire.

ÉLISE.

Monsieur en est le juge, il n'a qu'à prononcer.

ORIANE.

J'ai la bonté pour vous de ne l'en pas presser.

ÉLISE.

Pour comble de bonté, faites-moi grace entiere ;
Permettez qu'à Monsieur je parle la premiere.

ORIANE.

Vous ! me faire l'affront de parler avant moi ?
Vous ne le ferez point, et j'en jure ma foi !

ÉLISE.

Ni vous aussi, ma sœur, et j'en jure la mienne !
Je vous interromprai, sans que rien me retienne.

ORONTE, *à Oriane.*

Madame....

ORIANE.

Non, Monsieur, je veux le premier pas.

ORONTE, *à Elise.*

Madame...

ÉLISE.

Non, Monsieur, je n'en démordrai pas.

ORONTE, *à Oriane.*

Si vous...

ORIANE.

Je céderois à cette audacieuse !

ORONTE, *à Elise.*

Croyez...

ÉLISE.

J'obéirois à cette impérieuse !

ORONTE, *à Oriane.*

Montrez-vous son aînée, et considérez bien...

ORIANE.

Pour la faire enrager je n'épargnerai rien.

ORONTE, *à Elise.*

Montrez-vous sa cadette, et cherchez une voie...

ÉLISE.

A la contrequarrer je mets toute ma joie.

ORONTE.

En vain de vous juger vous m'imposez la loi;
Que sais-je qui des deux parle le moins ?

TOUTES DEUX, *ensemble.*

C'est moi.

ORIANE.

Et, par bonnes raisons, je m'en vais vous l'apprendre.

(*A peine l'une donne-t-elle le tems à l'autre de parler.*)

ÉLISE.

Et, pour en être instruit, vous n'avez qu'à m'entendre.

ORIANE.

C'est moi qui la première ai formé le dessein...

ÉLISE.

J'ai pour les grands parleurs conçu tant de dédain....

ORIANE.

De captiver ma langue et d'être distinguée.

ÉLISE.

Que du moindre discours j'ai l'ame fatiguée.

(*Elles parlent toutes deux ensemble.*)

ORIANE.

Pour peu qu'on me { fréquente on admire } cela.

ÉLISE.

{ regarde on devine. }

ORONTE, *à toutes les deux.*

Vous taisez-vous souvent de cette force-là ?
Tout franc, je ne vois goute en toutes vos manieres.

ORIANE.

Je ne vous croyois pas de si courtes } lumieres.

ÉLISE.

C'est pour un grand génie avoir peu de }

ORIANE.

Pour juger qui de nous étoit digne du } prix.

ÉLISE.

Vous ne deviez pas craindre en me donnant le }

ORIANE.

Je ne sais que vous seul qui pût s' } être mépris.

ÉLISE.

Que l'on vous soupçonnât de vous }

TOUTES DEUX, *ensemble.*

Adieu, Monsieur !

(*Elles sortent.*)

SCENE VII.

ORONTE, *seul.*

MA foi ! voilà deux sœurs bien folles !
Quel rapide torrent d'inutiles paroles,
Pour me persuader qu'elles ne parlent point !
Jamais extravagance alla-t-elle à ce point ?
Et peut-on faire voir par un trait plus sensible
Qu'être fille et se taire est chose incompatible ?
A force de babil, elles m'ont enivré !
Mais enfin par bonheur m'en voilà délivré....
(*Appellant.*)
Hola ! Merlin !

SCENE VIII.

MERLIN, ORONTE.

MERLIN.

MONSIEUR ?

ORONTE.

Mon cher Merlin, de grace !
Pendant quelques momens, occupe ici ma place.
Ma Cécile m'appele auprès de ses appas.
Si l'on me vient chercher, dis que je n'y suis pas.
(*Il sort.*)

SCENE IX.

MERLIN, *seul.*

Je me passerois bien d'une pareille aubade....
Mais que veut ce Soldat ?

SCENE X.

LA RISSOLE, MERLIN.

LA RISSOLE.

Bon jour, mon camarade!
J'entre, sans dire gare, et cherche à m'informer
Où demeure un Monsieur, que je ne puis nommer.
Est-ce ici ?

MERLIN.

Quel homme est-ce ?

LA RISSOLE.

Un bon vivant, alégre,
Qui n'est grand, ni petit, noir, ni blanc, gras, ni maigre.
J'ai su de son Libraire, où souvent je le vois,
Qu'il fait jeter en moule un Livre tous les mois,
C'est un vrai Juif errant, qui jamais ne repose.

MERLIN.

MERLIN.

Dites-moi, s'il vous plaît, voulez-vous quelque chose?
L'homme que vous cherchez est mon maître.

LA RISSOLE.

Est-il là?

MERLIN.

Non.

LA RISSOLE.

Tant pis. Je voulois lui parler.

MERLIN.

Me voilà,
L'un vaut l'autre. Je tiens un registre fidele,
Où chaque heure du jour j'écris quelque nouvelle:
Fable, Histoire, Aventure, enfin quoi que ce soit,
Par ordre alphabétique, est mis en son endroit.
Parlez.

LA RISSOLE.

Je voudrois bien être dans le Mercure;
J'y ferois, que je crois, une bonne figure.
Tout à l'heure, en buvant, j'ai fait réflexion
Que je fis autrefois une belle action;
Si le Roi le savoit j'en aurois de quoi vivre.
La guerre est un métier que je suis las de suivre,
Mon Capitaine, instruit du courage que j'ai,
Ne sauroit se résoudre à me donner congé.
J'en enrage!

MERLIN.

Il fait bien : donnez-vous patience....

LA RISSOLE.

Mordié! je ne saurois avoir ma subsistance.

MERLIN, *à part.*

Il est vrai, le pauvre homme ! il fait compassion.

LA RISSOLE.

Or donc, pour en venir à ma belle action,
Vous saurez que toujours je fus homme de guerre,
Et brave sur la mer autant que sur la terre :
J'étois sur un vaisseau quand Ruyter fut tué,
Et j'ai même à sa mort le plus contribué ;
Je fus chercher le feu que l'on mit à l'amorce
Du canon qui lui fit rendre l'ame par force.
Lui mort, les Hollandois souffrirent bien des mals !
On fit couler à fond les deux Vice-Amirals.

MERLIN.

Il faut dire des maux, Vice-Amiraux ; c'est l'ordre.

LA RISSOLE.

Les Vice-Amiraux donc ne pouvant plus nous mordre,
Nos coups aux ennemis furent des coups fataux :
Nous gagnâmes sur eux quatre combats navaux.

MERLIN.

Il faut dire fatals et navals ; c'est la regle.

LA RISSOLE.

Les Hollandois réduits à du biscuit de seigle,
Ayant connu qu'en nombre ils étoient inégals,
Firent prendre la fuite aux vaisseaux principals.

MERLIN.

Il faut dire inégaux, principaux ; c'est le terme.

LA RISSOLE.

Enfin, après cela, nous fûmes à Palerme.
Les bourgeois à l'envi nous firent des régaux :
Les huit jours qu'on y fut, furent huit carnavaux,

MERLIN.

Il faut dire régals et carnavals.

LA RISSOLE.

Oh ! dame,
M'interrompre à tous coups, c'est me chiffonner l'ame,
Franchement.

MERLIN.

Parlez bien. On ne dit point navaux,
Ni fataux, ni régaux, non plus que carnavaux;
Vouloir parler ainsi, c'est faire une sottise.

LA RISSOLE.

Eh ! mordié ! comment donc voulez-vous que je dise ?
Si vous me reprenez lorsque je dis des mals,
Inégals, principals et des Vice-Amirals;
Lorsqu'un moment après, pour mieux me faire entendre,
Je dis fataux, navaux, devez-vous me reprendre ?
J'enrage de bon cœur quand je trouve un trigaut
Qui soufle tout ensemble et le froid et le chaud.

MERLIN.

J'ai la raison pour moi qui me fait vous reprendre,
Et je vais clairement vous le faire comprendre.
Al est un singulier dont le pluriel fait *aux* :
On dit c'est mon *égal*, et ce sont mes *égaux*.
» C'est l'usage.

LA RISSOLE.

L'usage ? Eh ! bien soit; je l'accepte.

MERLIN.

» Fatal, naval, régal, sont des mots qu'on excepte.
» Pour peu qu'on ait de sens, ou d'érudition,

» On sait que chaque regle a son exception.
Par conséquent on voit par cette regle seule....

LA RISSOLE.

J'ai des démangeaisons de te casser la gueule.

MERLIN.

Vous?

LA RISSOLE.

Oui, palsandié! moi : je n'aime point du tout
Qu'on me berce d'un conte à dormir tout de bout.
Lorsqu'on veut me railler je donne sur la face.

MERLIN.

Et tu crois au Mercure occuper une place?
Toi? Tu n'y seras point, je t'en donne ma foi!

LA RISSOLE.

Mordié! je me bats l'œil du Mercure et de toi.
Pour vous faire dépit tant à toi qu'à ton maître,
Je déclare à tous deux que je n'y veux pas être.
Plus de mille Soldats en auroient acheté,
Pour voir en quel endroit la Rissole eût été;
C'étoit argent comptant, j'en avois leur parole....
Adieu pays. C'est moi qu'on nomme la Rissole:
Ces bras te deviendront ou fatals, ou fataux.

MERLIN.

Adieu, guerrier fameux, par tes combats navaux.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, MERLIN.

ORONTE.

JE viens te relayer; Cécile me l'ordonne.
N'as-tu rien à m'apprendre? est-il venu personne?

MERLIN.

Un Soldat, dont j'ai su les exploits éclatans,
Un brave homme.

SCENE II.

M. DE BOISLUISANT, ORONTE, MERLIN.

M. DE BOISLUISANT.

PARDON, si j'ai mis si long-tems,
Mon cher Monsieur. Eh! bien, vous sera-t-il facile
De faire des progrès sur le cœur de Cécile?

ORONTE.

Je ne puis en juger que suivant vos bontés :
Ce sont vos seuls desirs qui font ses volontés.

M. DE BOISLUISANT, *à Merlin.*

Si c'est moi qu'elle en croit, qu'on appelle ma fille.

(*Merlin sort.*)

SCENE III.

ORONTE, M. DE BOISLUISANT.

M. DE BOISLUISANT.

J'AI l'esprit éclairci touchant votre famille :
« Mon devoir le vouloit, je m'en suis acquitté ;
» Vous avez du mérite et de la qualité.
» On m'a dit de quel sang vous avez reçu l'être ;
» Enfin je suis content, tout ce qu'on le peut être.
Si douze mille francs d'un revenu certain
Qui doivent de ma fille accompagner la main
Peuvent contribuer à vous la rendre chere,
Je serai trop heureux d'être votre beau-pere.

ORONTE.

Ah ! Monsieur, quels devoirs m'acquitteront jamais....

SCENE IV.

CÉCILE, LISETTE, MERLIN, ORONTE, M. DE BOISLUISANT.

M. DE BOISLUISANT, *à Cécile.*

MA fille, vos desirs seront-ils satisfaits,
Si demain de Monsieur vous devenez la femme?
Avez-vous du penchant à l'aimer?

ORONTE, *à Cécile.*

Quoi! Madame,
Vous ne repondez rien? Que dois-je croire, hélas!

CÉCILE.

Si je vous haïssois, je ne me tairois pas.

M. DE BOISLUISANT.

C'est dire, en peu de mots, tout ce que je souhaite.

LISETTE, *à Cécile.*

Dites-moi, s'il vous plaît, que deviendra Lisette,
« Madame? Il me souvient qu'autrefois vous disiez,
» Quand on vous marîroit que vous me marîriez:
» Vous allez devenir Madame la Mercure,
» Pendant que je serai Lisette toute pure.
» Tâter un peu de tout ne me déplairoit pas.

CÉCILE.

» Eh! quoi, te lasses-tu d'accompagner mes pas?

LISETTE.

» Non, je suis tout à vous, et mon sort tient au vôtre;

» Mais je voudrois, Madame, être encore à quelqu'autre.
» Tant qu'on demeure fille on n'est point en repos;
» Et, quoiqu'on soit suivante, on est de chair et d'os.
» Un tronc semble maudit s'il n'en sort quelque branche;
» Et si Merlin penchoit du côté que je penche...

MERLIN.

» Tu me parois jolie, à parler tout de bon;
» Mais....

LISETTE.

Quoi! mais?

MERLIN.

Je te trouve un certain air fripon...

LISETTE.

» Je ne sais si mon air est fripon ou modeste;
» Mais, jusqu'à ce moment, je te réponds du reste.

M. DE BOISLUISANT.

» Pour leur tendre la main dans un pas si glissant,
» Je donne cent louis.

CÉCILE.

Et moi cent.

ORONTE.

Et moi cent.

MERLIN.

» Trois cents louis! Messieurs, je l'épouse au plus vîte...
(*A Lisette.*)
» Tu m'aimes?

LISETTE.

Oui.

MERLIN.

Demain nous nous verrons au gîte.

SCENE V.

LE MARQUIS, ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

LE MARQUIS.

» SERVITEUR. Vous voyez un Marquis distingué,
» Que les plus grands emplois n'ont jamais fatigué;
» Du Mercure Galant adorateur fidele,
» J'ai fait un air nouveau sur la saison nouvelle.....
» Ah! je croyois parler à Monsieur Licidas.
» Est-il là ?

ORONTE.

Non, Monsieur; mais il n'importe pas:
» Je tiens ici sa place, et sais la tablature.

LE MARQUIS.

» Tous les mois de mes airs j'embellis le Mercure.
» S'il a ce grand débit dont chacun s'aperçoit,
» A parler entre nous, c'est à moi qu'il le doit:
» L'éclat que je lui donne en est la seule cause.

ORONTE.

» Je crois vos airs fort beaux; mais il faut autre chose:
» Qui ne veut que des airs achete un Opéra.

LE MARQUIS.

» Parbleu! je vais gager, tout ce que l'on voudra,
» Que dans tout Phaëton, quelque bruit qu'on en fasse,
» On ne verra point d'air que celui-ci n'efface.
» Vous vous y connoissez, et cela me suffit.

» D'ailleurs ce que je dis ne s'est point encor dit.
» La route que je tiens est fraîchement tracée :
» Tout y sera nouveau jusques à la pensée ;
» Et comme c'est un air à demi goguenard,
» Je l'ai pris sur un ton entre doux et hagard.
(*A Cécile.*)
» Je voudrois qu'en cet art Madame fût congrue,
» Il seroit mal-aisé qu'elle n'eût l'ame émue.

CÉCILE.

» Pour tous les airs nouveaux j'ai de la passion,
» Et je vais écouter avec attention.

LE MARQUIS.

» Je vous demande à tous une équitable oreille.
(*Il prélude.*)
» Les paroles et l'air n'ont coûté qu'une veille.
(*Il chante.*)
» Tant que l'hiver a duré
» Margot m'a fait la grimace :
» Mon cœur n'a point murmuré
» De voir le sien tout de glace ;
» Mais le printems de retour,
» Elle doit changer de note,
» Ou bientôt avec la sotte
» J'enverrai paître l'Amour.

» Comment le trouvez-vous ?

ORONTE.

Fort nouveau.

LE MARQUIS.

Je me pique
» D'avoir dans l'univers peu d'égaux en musique.

» Outre qu'avec plaisir les tons sont variés,
» Les paroles et l'air sont si bien mariés
» Qu'il semble qu'on ait fait, sans préceptes frivoles,
» Les paroles pour l'air et l'air pour les paroles....
» Vous faites tous des vœux pour un second couplet;
» J'en suis sûr?

CÉCILE.

Le plaisir en seroit plus complet.

LE MARQUIS.

» Pour vous refuser rien, je vous trouve trop belle;
» Prêtez-moi, je vous prie, attention nouvelle.

(*Il chante.*)

» Avant le tems des frimats,
» Dans une grotte champêtre,
» De ses plus charmans appas
» Elle me faisoit le maître;
» Et je prétends, dès ce jour,
» La ramener dans la grotte,
» Ou bientôt avec la sotte
» J'enverrai paître l'Amour.

» Eh! bien, que vous en semble?

ORONTE.

Il est beau, je vous jure.

LE MARQUIS.

» Il faut le faire entrer dans le premier Mercure.
» Le tems presse.

ORONTE.

Il est vrai. L'avez-vous tout noté,
» Monsieur?

LE MARQUIS.

Assurément, et de plus cacheté.

(*Il montre le paquet, et lit le dessus.*)

» A Monsieur Licidas, à son accoutumée,

Substitut de la Renommée....

» Mon air aura pour lui des appas éclatans...

» Adieu, mon cher.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

M. DE BOISLUISANT, *à Oronte.*

Monsieur, ménageons ces instans.

» Nous chanterions ici sur de meilleures notes,

» Avec des Conseillers surnommés Gardes-notes.

ORONTE, *à Merlin.*

Va chercher un Notaire et reviens promptement....

SCENE VII.

SCENE VII.

M. BRIGANDEAU, ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

MERLIN, *apercevant M. Brigandeau.*

J'EN crois voir un, qui vient de quelque enterrement.

ORONTE.

En robe?

MERLIN.

C'est ainsi qu'ils sont mis d'ordinaire
Quand ils vont d'un défunt mendier l'Inventaire.

ORONTE, *à M. Brigandeau.*

Nous vous croyons Notaire? il en faut un ici.

M. BRIGANDEAU.

Dieu m'en garde! Je suis Procureur, Dieu merci!
Et ma communauté près de vous me députe.
La vertu d'ordinaire est ce qu'on persécute;
Et telle est aujourd'hui la licence des mœurs
Que des hommes de bien, comme des Procureurs,
Qui de tant d'opprimés embrassent la défense,
Ne sont pas à couvert contre la médisance,
Depuis que dans le monde *Arlequin-Procureur*,
Pour un corps si célebre a donné tant d'horreur.
Mais ce n'est point, Monsieur, comme on se le figure,
De ceux du Châtelet dont on fait la peinture:

Nous savons de l'Auteur qui mit la piece au jour
Qu'il ne prétend parler que de ceux de la Cour ;
Et ma communauté, par ma voix, vous conjure
D'en instruire Paris, dans le premier Mercure....

SCENE VIII.

M. SANGSUE, ORONTE, M. BRIGANDEAU, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

M. BRIGANDEAU, *apercevant M. Sangsue, à Oronte.*

Mais, Monsieur, est-ce ici votre Procureur ?

ORONTE.

Non.
Je ne le connois pas seulement.

M. BRIGANDEAU.

Tout de bon ?

ORONTE.

Je n'impose jamais de la moindre syllabe.

M. BRIGANDEAU.

De tout le Parlement c'est le plus grand arabe :
Pour piller le plaideur lui seul en vaut un cent.

M. SANGSUE, *à Oronte.*

Monsieur, votre très-humble et très-obéissant.
Ma personne, je crois, ne vous est pas connue ?

ORONTE.

Non, Monsieur, par malheur.

M. SANGSUE.

Je me nomme Sangsue,
Procureur de la Cour, pour vous servir.

ORONTE.

Monsieur,
Je vous rends, sur ce point, grace, de tout mon cœur.

M. SANGSUE.

Savez-vous quel dessein en ce lieu me fait rendre?

ORONTE.

Non, Monsieur.

M. SANGSUE.

En trois mots, je m'en vais vous l'apprendre;
Voici le fait. En l'an six cent quatre-vingt deux,
Pour divertissement d'un Théâtre fameux,
Contre les Procureurs on fit une Satyre,
Où presque tout Paris pensa pâmer de rire;
Mais l'Auteur qui l'a faite a dit publiquement
Qu'il n'entend point toucher à ceux du Parlement,
Et je viens tout exprès, pour braver l'imposture,
Vous en demander acte en un coin du Mercure.
En s'attaquant à nous quel opprobre eût-ce été?
C'étoit jouer la foi, l'honneur, la probité;
Mais ceux qu'on a choisis méritent qu'on les berne:
Ce sont des Procureurs d'un ordre subalterne,
Comme ceux des Consuls, du Châtelet. . . .

M. BRIGANDEAU, *l'interrompant.*

Tout beau!
Maître Sangsue, ou bien. . .

M. SANGSUE.

Quoi ! maître Brigandeau,
Prétendez-vous nier ce que je dis ?

M. BRIGANDEAU.

Sans doute.

M. SANGSUE.

Et moi, devant Monsieur, qui tous deux nous écoute,
Je m'offre à le prouver en cas de déni.

M. BRIGANDEAU.

Vous ?

M. SANGSUE.

Moi.

M. BRIGANDEAU.

Sauf correction, vous imposez.

ORONTE, *à tous les deux.*

Tout doux !
Si vous voulez parler, point d'aigreur, je vous prie.

M. SANGSUE.

Entrons dans le détail de la friponnerie.
Souvent au Châtelet un même Procureur
Est pour le Demandeur et pour le Défendeur :
Si quelqu'autre partie a part à la querelle,
A la sourdine encore il occupe pour elle.

M. BRIGANDEAU.

Combien au Parlement, et des plus renommés,
Sont pour les appellans et pour les intimés ?
Et savent les forcer, par divers stratagêmes,
A se manger les os, pour les ronger eux-mêmes ?

M. SANGSUE.

Et quand dans cette Piece on voit un Procureur

Qui trouve le secret de voler un voleur,
Dis-moi qui de nous deux on prétend contrefaire ?
C'étoit au Châtelet que pendoit cette affaire.

M. BRIGANDEAU.

Et quand un scélérat, qui l'est avec excès,
Moyennant pension, éternise un procès,
De qui veut-on parler ? Dis-le moi, si tu l'oses :
Ce n'est qu'au Parlement où sont ces grandes causes.

M. SANGSUE.

Lorsque d'un chapelier on attrappe un chapeau,
Et que d'un pâtissier on excroque un gâteau,
Ne m'avoueras-tu pas, comme chacun l'avoue,
Que c'est un Procureur du Châtelet qu'on joue ?

M. BRIGANDEAU.

C'est à toi le premier à me faire un aveu
Que ceux du Parlement ne prennent point si peu;
Et que leur main crochue, à voler toujours prête,
Aime mieux écorcher que de tondre la bête.
Je vais devant Monsieur dire ce que j'en croi:
On grapille chez nous, et l'on pille chez toi.

M. SANGSUE.

Ce que tu fais bâtir au fauxbourg Saint-Antoine,
Est-ce de grapiller, ou de ton patrimoine ?
Ton pere étoit aveugle, et jouoit du hautbois.

M. BRIGANDEAU.

Et tes quatre maisons du quartier Quinquempoix,
A-ce été tes ayeux qui les ont là plantées ?
Du sang de tes Cliens elles sont cimentées.
Il n'entre aucune pierre en leur construction
Qui ne te coûte au moins une vexation ;

Et quand tu seras mort ces honteux édifices
Publieront après toi toutes tes injustices.

M. SANGSUE.

Au mois de Juin dernier un mémoire de frais
Pensa dans un cachot te faire mettre au frais.
Tu l'avois fait monter à sept cents trente livres ;
Et ton papier volant, tel que tu le délivres,
Étant vu de Messieurs, trois des plus apparens
Réduisirent le tout à trente-quatre francs :
Encore dirent-ils que dans cette occurrence
Ils te passoient cent sous, contre leur conscience.

M. BRIGANDEAU.

Et l'hiver précédent, toi qui fais l'entendu,
Sans un peu de faveur, n'étois-tu pas pendu ?
Tu pris quinze cents francs, dont on a tes quittances,
Pour avoir obtenu deux arrêts de défenses.

ORONTE.

Eh ! Messieurs, il sied mal, lorsque vous disputez,
De dire l'un de l'autre ainsi les vérités.
Pour rompre un entretien qui me fait de la peine,
Adieu. Je sais, Messieurs, quel dessein vous amene :
Votre voyage ici n'aura pas été vain ;
Vous aurez tous deux place au Mercure prochain.

M. SANGSUE.

Procureur de la Cour, j'entends qu'on me discerne
D'un méchant Procureur du Châtelet moderne.

ORONTE.

Je ferai mon devoir, je vous le promets.

M. SANGSUE.

Bon.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

ORONTE, M. BRIGANDEAU, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

M. BRIGANDEAU, *à Oronte.*

Ne me confondez pas avec un tel fripon.
Tout Paris sait, Monsieur, de quel air je m'acquitte...

ORONTE.

Je prétends vous traiter selon votre mérite;
Laissez-moi faire.

(M. Brigandeau sort.)

SCENE X.

ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

ORONTE, *à M. de Boisluisant.*

Eh! bien, vous avez tout ouï?

M. DE BOISLUISANT.

On se plaint de leurs tours; mais ils m'ont réjoui.
J'avois à les entendre une joie infinie.

SCENE XI.

BEAUGÉNIE, ORONTE, M. DE BOISLUISANT CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

BEAUGÉNIE.

Serviteur à l'illustre et belle compagnie.
Je vois, au sombre accueil que je reçois de tous,
Que je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous?

ORONTE.

Puis-je vous être utile, et vous rendre service,
Monsieur?

BEAUGÉNIE.

Non; je viens, moi, vous rendre un bon office;
Je viens vous faire voir que j'ai quelque talent,
Je viens vous réciter un ouvrage excellent.

ORONTE.

Qu'est-ce, Monsieur? voyons.

BEAUGÉNIE.

Une Énigme si belle
Qu'elle fera du bruit dans plus d'une ruelle:
C'est un effort d'esprit; mais si rempli d'attraits
Qu'il n'a point eu d'égal, et n'en aura jamais.

CÉCILE.

Écoutons, je vous prie. Une Énigme me charme.

BEAUGÉNIE.

L'Énigme qui jadis causa tant de vacarme,
Fit verser tant de sang, ouvrit tant de tombeaux,
Des Monarques Thébains mit le trône en lambeaux
Et fut cause qu'Œdipe eut la douleur amere
De faire des enfans à Madame sa mere;
Cette Énigme, en un mot, qui fit tant de fracas
A celle que j'ai fait auroit cédé le pas.
Vous en allez juger; mais je veux par avance
Que vous me promettiez d'être sans complaisance.
Écoutez.

(*Il lit.*)

Je suis un invisible corps,
Qui de bas lieu tire mon être,
Et je n'ose faire connoître
Ni qui je suis, ni d'où je sors.
Quand on m'ôte la liberté,
Pour m'échapper j'use d'adresse,
Et devient femelle traîtresse,
De mâle que j'aurois été.

ORONTE.

Ces vers-là me semblent bien tournés.

CÉCILE.

Je brûle de savoir ce que c'est.

BEAUGÉNIE.

Devinez.

CÉCILE.

Soit manque de lumiere ou de bonne fortune,
Je n'ai pu de ma vie en deviner aucune.

BEAUGÉNIE, *à M. de Boisluisant.*

Et Monsieur ?

M. DE BOISLUISANT.

Sur ce point je demande quartier.
J'y rêverois *gratis* au moins un siecle entier.

BEAUGÉNIE, *à Oronte.*

Et vous, Monsieur ?

ORONTE.

Ma foi ! je ne la puis comprendre.

BEAUGÉNIE, *à Lisette.*

Et vous ?

LISETTE.

Je ne l'entends, ni je ne veux l'entendre ;
C'est du grimoire.

BEAUGÉNIE, *à tous.*

Enfin, vous ne l'entendez pas ?

CÉCILE.

Non. Qu'est-ce ?

BEAUGÉNIE.

C'est un vent, échappé par en bas.....
Vous vous regardez tous, et j'en sais bien la cause.
Tous ceux qui l'ont ouie ont fait la même chose.
Sur un sujet si foible un ouvrage si beau,
Paroît à tout le monde un prodige nouveau.

Mais, pour voir si les vers quadrent à la matiere,
Faisons-en, vous et moi, l'anatomie entiere.

(*Il lit.*)

Je suis un invisible corps,
Qui de bas lieu tire mon être,
Et je n'ose faire connoître
Ni qui je suis, ni d'où je sors.

Est-il rien de plus juste et de mieux rencontré?
Jamais dans son sujet homme est-il mieux entré?
Il semble que ce vent ait de la connoissance,
Et qu'il n'ose avouer son nom, ni sa naissance.
Rien n'est plus singulier que cette Énigme-là.

LISETTE.

Il faut avoir bon nez pour deviner cela.

ORONTE.

Il n'est rien plus galant que votre Énigme.

BEAUGÉNIE.

Peste!

Je le sais bien. Passons à l'examen du reste.

(*Il lit.*)

Quand on m'ôte la liberté,
Pour m'échapper j'use d'adresse,
Et deviens fémelle traîtresse,
De mâle que j'aurois été.

Jamais dans une Énigme a-t on rien vu de tel?
Qu'est il de plus coulant et de plus naturel?
Loin que ce que je dis blesse la vraisemblance,
On en fait tous les jours la rude expérience;
Et quelqu'un en ce lieu, qui ne s'en vante pas,

Peut-être à quelque mâle a fait passer le pas.
Des injures du tems mon nom n'a rien à craindre :
J'ai peint ce qu'un pinceau ne pourra jamais peindre;
Et je suis étonné, quand je songe à cela,
Comment l'esprit humain peut aller jusques-là !...
Je vais recommencer ?

ORONTE.

Non, je vous en supplie;
Nous avons de vos vers la mémoire remplie.
Votre nom à l'Énigme ajouteroit du poids.

BEAUGÉNIE.

La nature prudente eut soin d'en faire choix,
Et de mes vers nombreux prévoyant l'harmonie,
Me doua tout exprès du nom de Beaugénie.
Je vous laisse l'Énigme, avec mon nom au bas.
Ornez-la d'un prélude et vantez ses appas.
Les vers en sont si beaux, la matiere si belle,
Que vous n'en direz rien qui soit au-dessus d'elle.

ORONTE.

C'est assez; vos desirs seront tous satisfaits.

BEAUGÉNIE.

Adieu; je me retire, et je vous laisse en paix.

(*Il sort.*)

SCENE XII

SCENE XII.

ORONTE, CÉCILE, M. DE BOISLUISANT, LISETTE, MERLIN.

ORONTE, *à M. de Boisluisant.*

PUISQU'IL nous laisse en paix, nous ne pouvons mieux faire
Que d'envoyer Merlin nous chercher un Notaire.

LISETTE, *à Merlin.*

Montre-moi ton amour par ton empressement;
Cours, vole.

(*Merlin sort.*)

SCENE XIII et derniere.

ORONTE, CÉCILE, M. DE BOISLUISANT, LISETTE.

M. DE BOISLUISANT, *à Oronte.*

ALLONS l'attendre en votre appartement.
Et conduisons si bien cette heureuse aventure
Qu'elle fasse du bruit dans le premier Mercure.

FIN.

ÉSOPE A LA COUR,

COMÉDIE HÈROÏQUE,

EN CINQ ACTES, EN VERS,

PAR BOURSAULT;

Représentée, au Théatre François, le 16 Décembre 1701.

A MADAME
MADAME
DE VILLEQUIER.

MADAME,

Voici les derniers hommages d'un Auteur que vous avez honoré de votre estime pendant sa vie, et de vos regrets à sa mort; et je ne saurois rien faire de plus glorieux pour sa mémoire que de remplir ses souhaits

en exécutant le dessein qu'il avoit formé de mettre sous l'honneur de votre protection, MADAME, celui de tous ses Ouvrages qu'il en eût cru le moins indigne, s'il avoit eu le tems d'y donner toute sa perfection. C'est donc Esope qui cherche à paroître sous un aussi beau nom que le vôtre, pour faire, s'il est possible, un peu oublier sa laideur. A qui pouvoit-il mieux consacrer ses maximes de vertu qu'à une femme si vertueuse? quelle plus juste preuve de toute sa morale que toute votre conduite? et qui peut mieux enfin autoriser ses Fables à la Cour, que vous, MADAME, qui en êtes et l'ornement et l'exemple? Ne m'allez vous point déja imposer silence, vous, MADAME, qui n'avez, à la fin, accepté qu'à de si rigoureuses loix l'hommage que feu M. Boursault avoit pris la liberté de vous destiner? Je vous avoue que je ne pus alors m'empêcher de murmurer un peu de cette modestie, que j'avois admirée tant de fois, et que je vous trouvai bien injuste d'être si

ennemie des louanges et de les mériter si bien. Sans vous, MADAME, sans vos défenses, que n'aurois je pas dit de ce mérite encore supérieur à votre rang ; de cette grandeur d'ame qui vous éleve si fort au-dessus de votre sexe ; de cette beauté si éclatante, et en même-tems si modeste, qui ne veut inspirer que du respect ; de cette majesté répandue sur toute votre personne, sur toutes vos actions ; de cette aimable égalité qui vous gagne tous les cœurs ; de cette bonté naturelle qui laisse un si libre accès à tous ceux qui y ont recours ; de cette pénétration d'esprit ; de cette élévation de sentimens ; de ce discernement si juste ; de cette solidité si rare ?.... Mais pourquoi faut-il retenir mon zele ? Est-ce ma faute, MADAME, s'il me trahit malgré moi ? Est-il si facile de ne pas s'oublier auprès de vous ? et, en faveur de tant de respect, ne me passerez-vous point un peu de désobéissance ? Que vous ai-je dit, au prix de tout ce que j'aurois à vous dire, au prix de tout ce que je ressens ? L'effort que je me fais

pour me taire est encore assez grand pour mériter que vous m'en teniez un peu compte, et que vous daigniez accepter les témoignages respectueux et sinceres de la profonde vénération avec laquelle je suis,

MADAME,

Votre très-humble et très-obéissante servante,
M. MILLEY BOURSAULT.

AVIS AU LECTEUR.

On n'a pas donné cet Ouvrage au Public comme une Piece fort exacte dans toutes le regles du Théatre ; mais comme d'excellens traits de morale, et de parfaitement beaux vers qu'avoit composés feu M. Boursault, en attendant qu'il y donnât lui-même tout le jeu et toute la liaison qui y étoient nécessaires. La mort l'a empêché d'y mettre la derniere main ; et c'est ce qui y a laissé quantité d'endroits, auxquels il n'eût pas manqué de donner toute une autre forme. On sait assez quel étoit son heureux génie et sa facilité à mettre ses Ouvrages dans le point qu'il faut pour plaire ; et cela suffit pour le justifier, et pour faire passer les bons esprits sur tout ce qui a arrêté les esprits critiques et difficiles. On ne dit rien ici de plus ni sur l'Ouvrage, ni sur l'Auteur, dont le Public connoît tout le mérite. On avertit seulement que la troisieme scene du troisieme acte n'est imprimée avec des guillemets que parce

qu'on ne la joue pas sur le Théatre, n'y étant pas tout-à-fait convenable. Il faut pourtant avouer que cette scene est très-bonne en soi; et que le motif sur lequel Esope presse son athée de croire, s'il n'est pas bien convainquant, est, du moins, très-raisonnable. Il ne s'agissoit pas ici de convaincre un Philosophe sur l'existence des Dieux; mais de combattre dans un Courtisan un défaut commun à la Cour, de n'y pas croire grand' chose. Or il est constant que la plupart des gens de ce caractere ne doutent pas avec fondement, mais seulement par libertinage, et parce qu'ils veulent douter, et qu'ils n'envisagent la mort que comme fort éloignée. L'expérience fait assez voir que rien au monde n'est plus foible dans le péril et à la vue d'une mort prochaine que la plupart de ces esprits forts. C'en est assez pour autoriser Ésope à leur faire des reproches de ce qu'ils ne veulent pas croire dans leur vie ces mêmes Dieux, qu'ils invoquent à la mort.

SUJET
D'ÉSOPE A LA COUR.

Ésope, favori et premier Ministre de Crésus, Roi de Lydie, après avoir fait le tour de ce Royaume pour établir le bon ordre dans toutes ses Provinces, est de retour à la Cour de Sardis, au moment où le Roi, cédant aux vœux de son peuple, va faire choix d'une épouse. Cotis, Roi de Phrygie, avec lequel il est en guerre, lui propose sa fille Argie, qui doit hériter de son Royaume, et lui demande la paix, à ce prix. Mais Crésus aime la Princesse Arsinoé, sa parente, et en est aimé. Il assemble son Conseil pour en prendre l'avis sur cette affaire. Les deux Courtisans, Tirrene et Trasibule prétendent qu'il doit épouser Argie. Ésope croit que cet hymen politique n'est pas nécessaire, et que le Roi sera plus heureux en suivant son penchant. Crésus s'arrête à ce sentiment. Il vient de disgracier

Iphis, l'un de ses Ministres, dont il n'étoit pas content, et il veut donner sa place à Ésope. Tirrene et Trasibule, jaloux du mérite et de la faveur d'Ésope, le haïssent à la mort; mais le complimentent et lui font les plus grandes protestations de dévouement, qu'ils faisoient un instant auparavant à Iphis, auquel ils tournent le dos, dès le premier bruit de sa disgrace. Cependant Ésope parvient à justifier Iphis auprès du Roi, et à lui faire conserver sa place. Tirrene et Trasibule, voulant perdre Ésope, et ne trouvant aucun sujet de plainte apparent contre lui, essayent à persuader au Roi que ce Ministre abuse de sa confiance et s'enrichit aussi criminellement que clandestinement. Ils l'accusent d'avoir un trésor considérable, fruit de ses rapines, et qu'il va souvent contempler avec délices, dans un lieu retiré où il l'a caché. Crésus, fatigué de ces propos, offre à Ésope le moyen de les détruire, en lui montrant, devant les deux Courtisans, le coffre indiqué par eux, comme recélant son trésor frauduleux; et si Ésope est coupable, il leur en promet la dépouille, de même que s'il est innocent, il sera mis en posses-

sion de tous leurs biens. Ésope s'en défend longtems ; mais le Roi veut être obéi. Ésope donne ses clefs. On apporte et l'on ouvre le coffre. Le trésor qu'il recele, c'est l'habit d'esclave que portoit Ésope avant son élévation, et que depuis, toutes les fois qu'il se sentoit quelques mouvemens d'orgueil, il avoit soin de se remettre sous les yeux, pour se préserver des dangers de la grandeur. Les Courtisans sont confondus. Crésus les abandonne à la vengeance d'Ésope, qui renonce au bénéfice du traité consenti par eux, et qui leur fait obtenir grace du Roi, dont le mariage se conclut avec la Princesse Arsinoé. Ésope a aussi une maîtresse, nommée Rhodope, dont la légéreté et la coquetterie ne laissent pas de l'inquiéter. Elle est riche, et bien à la Cour; mais fille d'une pauvre esclave de Thrace, nommée Léonide, qui est venue exprès pour la voir, et qu'elle n'a pas voulu reconnoître pour sa mere. Ésope, à qui Léonide s'est adressée pour obtenir un meilleur traitement de la part de sa fille, a fait rentrer celle-ci dans son devoir, et se détermine à l'épouser. Pendant le cours de cette journée, Esope a donné audience à plusieurs per-

sonnes qui sont venues, ou pour lui faire leur cour, ou pour le prier de leur accorder quelque grace. Parmi les premiers sont Plexipe, fade Courtisan, et Iphicrate, vieil Officier Général, athée. Parmi les autres, Cléon, jeune Colonel, petit-maître, et M. Griffet, Financier, avide de gain. Ésope les a tous renvoyés en leur débitant à chacun une Fable, qui leur a fait sentir le ridicule de leur conduite, ou l'injustice de leurs prétentions. Il en a débité également au Roi, à la Princesse Arsinoé, à Rhodope, à Léonide, à Tirrene et à Trasibule, de relatives aux diverses situations où ils se trouvoient. Il les a tous persuadés de ce qu'il vouloit qu'ils crussent ; et surtout de la solidité de ses principes et de la pureté de ses intentions.

JUGEMENS

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR ÉSOPE A LA COUR.

« *ÉSOPE à la Cour* est la derniere Piece qui soit sortie de la plume de l'Auteur, dit le Théatin Boursault, dans l'Avertissement des Œuvres Dramatiques de son pere. Cette Comédie seroit un chef-d'œuvre, si une mort prématurée ne lui eût pas ôté le loisir de repasser lui-même sur son Ouvrage et d'y donner la derniere main. Telle qu'elle étoit sur le papier, elle fut encore altérée à la représentation, où l'on se crut obligé à retrancher quantité des plus beaux vers, parce qu'on les trouvoit trop forts, et qu'on en craignoit les applications. Par exemple, dans la belle scene du premier acte (la troisieme), où Crésus se plaint à Ésope du peu de sincérité des Courtisans, toujours prêts à encenser jusqu'aux défauts

de leurs Princes, on lui faisoit dire ces quatre beaux vers :

» . . Je m'aperçois, ou du moins je soupçonne
» Qu'on encense la place autant que la personne,
» Que c'est au diadême un tribut que l'on rend,
» Et que le Roi qui regne est toujours le plus grand...
&c. »

« On a changé ces deux derniers de cette maniere :

» Qu'on me rend des honneurs qui ne sont pas pour moi,
» Et que le trône, enfin, l'emporte sur le Roi.... »

« Dans la même scene Crésus disoit encore :

» Quoique jusques ici l'équité de mes armes
» A mes seuls ennemis ait causé des alarmes,
» Je renonce, avec joie, aux plus vastes projets
» Si les exploits du Prince épuisent les sujets.
» Guide mes pas, toi-même, au chemin de la gloire.

Ésope répondoit :

» D'ordinaire les Rois y vont par la victoire,
» Seigneur ; c'est le sentier le plus suivi par eux,
» Et qu'on trouve honorable à force d'être affreux.
» Quelle grande bataille a-t-on jamais gagnée,

» Que l'horreur n'ait suivie, ou n'ait accompagnée ?
» Eh ! qu'est-ce que l'on gagne ? un morceau de terrein
» Que le victorieux quitte le lendemain.
» Cependant, bien souvent pour de telles conquêtes
» Il en coûte au vainqueur quinze ou vingt mille têtes ?
» Et le sang que l'on perd dans ce gain malheureux
» Est toujours le plus noble et le plus généreux.... &c. »

« Il y avoit grand nombre de vers de la même force, répandus dans toute la Piece, qu'on a ou supprimés, ou gâtés ; et elle ne laisse pas encore d'avoir des beautés inimitables et qui ont fait regréter la perte d'un Auteur qui écrivoit avec tant de noblesse et de vérité. »

La troisieme scene du troisieme acte, entre Esope et Iphicrate, est supprimée aussi à la représentation, où l'on n'a pas cru devoir admettre une discution sur l'athéïsme, quelque bien combattu qu'il soit par la force des raisons que Boursault a mises dans la bouche d'Ésope.

« Quoique Boursault n'eût pas pu mettre la derniere main à cette Comédie, puisque la mort avoit prévenu son dessein de la retoucher, elle fut jugée en état de pouvoir paroître au Théatre, et même d'y réussir, telle qu'on la trouva. Son succès fut pourtant médiocre, à ne consulter que

le nombre des représentations (dix) qu'elle eut alors, observent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François ;* mais, depuis, on en sentit tout le mérite, et elle s'est conservée au nombre des Pieces que le Public revoit avec applaudissement. Le sujet en est très-mince, et dans le goût d'*Esope à la Ville*, où les épisodes emportent le fonds ; mais ces épisodes sont, la plupart, intéressans par la morale critique qui y regne. Le dénouement, si l'on peut appeler de ce nom ce qui termine ce Poëme Dramatique, est très-heureux ; mais Boursault n'en est pas l'inventeur. Il doit ce coup de Théatre à La Fontaine, qui le lui a fourni dans la dixieme Fable de son dixieme Livre, intitulée *Le Berger et le Roi.* »

Les freres Parfaict croient aussi que le Prologue composé par Boursault pour cette Piece, et dans lequel un petit Génie en fait l'éloge, n'a jamais été joué.

« L'excellent *Esope à la Cour* de Boursault, pensa mourir en naissant, rapporte l'Auteur du *Mercure*, Juin 1746, malgré les applications malignes qu'on fit de quelques scenes, que sûrement n'avoit pas prévue la candeur avérée de

l'Écrivain de cette Piece morale, digne de l'immortalité, et couronnée par un dénouement où la véritable vertu brille dans tout son éclat, sans le vernis de l'héroïsme fabuleux, toujours outré et quelquefois ridicule. »

« La réussite de cette Comédie, ainsi que de celle d'*Esope à la Ville*, aux représentations, dépend en grande partie du Comédien qui est chargé du rôle d'Ésope, dit l'Abbé de La Porte, dans ses *Anecdotes Dramatiques*. Il a besoin d'être joué avec beaucoup d'art, de légéreté, de naïveté, d'intelligence et de la chaleur dans le débit des Fables, pour en faire valoir l'esprit et la finesse des détails, et éviter la monotonie, en variant ses tons, à l'infini. L'on donnoit fréquemment ces Pieces du tems de Quinault l'aîné, qui excelloit dans le Comique noble, et qui rendoit supérieurement le rôle d'Ésope dans toutes les deux. »

Le nom de Quinault est célebre dans l'Histoire des Acteurs du Théatre François. Celui-ci étoit fils d'un Acteur qui avoit débuté le 6 Mars 1694, par le rôle d'Harpagon ; mais qui ne fut point reçu. Jean-Baptiste Maurice, connu sous

le nom de Quinault l'aîné, débuta, le 6 Mai 1712, par le rôle d'Hippolyte, dans la *Phedre* de Racine, et fut reçu le 27 Juin suivant. Il se retira le 22 Mars 1733, avec la pension ordinaire de mille livres, et « au grand regret des Amateurs de la bonne Comédie, dit l'Auteur du *Mercure*, du mois d'Avril suivant. Il étoit encore d'un âge assez peu avancé. Son principal emploi, dans ses dernieres années de Théatre, étoit de jouer les amoureux comiques, en quoi il excelloit. »

Les Comédiens François remettant la Comédie du *Complaisant* le 2 Mars de l'année suivante, Quinault l'aîné, qui avoit joué, au moment de sa retraite, « avec beaucoup de succès, le principal rôle de cette Comédie, celui dont le caractere lui donne son nom, » revint de la campagne où il s'étoit retiré, et reparut, dans ce rôle, à la grande satisfaction du Public, dont il fut reçu avec de grands applaudissemens, » dit encore le *Mercure*, Mars 1734. Quinault se retira tout-à-fait à Pâques de cette année. Il joignoit au talent de l'excellent Acteur, celui de fort bon Musicien-Compositeur. Outre un grand nombre de Divertissemens très-agréables qu'il a faits pour diffé-

rentes Pieces du Théatre François, et qui y ont été fort applaudis, il a composé la Musique du Ballet des *Amours des Déesses*, en trois entrées, avec Prologue, paroles de Fuzelier, et qui fut représenté avec succès, par l'Académie Royale de Musique, le 9 Août 1729.

Esope à la Cour fut repris le 19 Février 1755; et voici ce que l'Auteur du *Mercure* dit à cette occasion, dans ce même mois.

« Cette Piece estimable a reçu du Public l'accueil favorable qu'elle mérite. La Noue fut supérieur dans le rôle d'Esope : on ne peut pas le rendre avec plus d'esprit et de vérité. Cette Comédie est intéressante autant que peut l'être une Piece épisodique. La scene de Rhodope avec Léonide, sa mere, est une des plus touchantes qui soient au Théatre, et des mieux jouées par les Demoiselles Gaussin et Dumesnil. Après l'*Andrienne*, voilà le premier et le vrai modele du Comique larmoyant. Il est puisé dans la nature. Le dénouement est encore d'une grande beauté. Il laisse pour l'Auteur une forte impression d'estime »

Le 24 Octobre 1779, M. Monvel joua le rôle d'Esope, dans cette Piece, avec le plus grand suc-

cès, et le mieux mérité. Cette nouvelle reprise eut plusieurs représentations de suite. M. Monvel débitoit les Fables de cette Comédie comme s'il les eût faites. On sait que ce Comédien Auteur ne borne pas ses talens littéraires à composer des Comédies, des Opéra-Comiques et des Drames seulement : on connoît de lui des Poésies fugitives dans plusieurs genres, et il a fait des Fables, très-agréables, qui sont autant de petits Poëmes Dramatiques. Il devoit donc nécessairement faire valoir les Fables de Boursault tout ce qu'il est possible qu'elles valent, en les récitant bien : aussi y mit-il toute la finesse, toute la grace et toute la variété de tons dont elles sont susceptibles.

Esope a été mis à tous les Théatres de Paris, excepté à l'Opéra, et par divers Auteurs, comme placé dans diverses circonstances et diverses situations. Il a même été quelque tems de mode de ne plus faire et de ne plus représenter que des Pieces épisodiques, dont Esope étoit le principal personnage. On l'a fait parler et composer des Fables surs tou les sujets possibles et impossibles, car c'étoit, le plus souvent, sur des sujets étrangers, à tous égards, au siecle où il a vécu.

PROLOGUE.

UN PETIT GÉNIE.

Que direz-vous, Messieurs, à moins d'être indulgens,
De voir d'abord paroître un Marmot sur la Scene ?
Est-il à présumer que je vaille la peine
D'amuser tant d'honnêtes gens ?
Au bonheur d'être grand j'aurois tort de prétendre ;
C'est un bien qui m'est interdit :
L'Auteur pour son Génie ayant voulu me prendre,
Se faut-il étonner que je sois si petit ?

Je laisse aux grands esprits à choisir dans l'Histoire
Des évenemens de grands poids,
C'est un si vaste champ que le champ de la gloire
Qu'on y peut arriver par différens endroits.
Les Grecs et les Romains ont épuisé les veilles
Des Racines et des Corneilles :
Moliere a critiqué les habits et les mœurs ;
Et je souhaiterois, avec l'aide d'Esope,
Pouvoir déraciner des cœurs
Les vices qu'on y développe.

« Quel petit génie est-ce là ? »

Diront ceux qui sont las des Fables :
« Pour qui nous croit-il prendre, en débitant cela ? »
Pour qui ? Pour des gens raisonnables ;
Pour des gens de bon goût, qui, loin d'être l'appui
Des impertinences d'autrui,
Sont ravis de les voir pour s'empêcher d'en faire.
Les plus judicieux conseils
A nous porter au bien servent moins d'ordinaire
Que les fautes de nos pareils.

Ne vous attendez pas à des éclats de rire
Dans ce qu'on va représenter :
L'intention de la Satyre
Est d'instruire et non de flatter.
Quoique depuis Esope, il plaise aux destinées
Avoir fait écouler plus de deux mille années
(Ou la Chronologie a tort)
Tous les hommes étant des hommes ,
Ceux des siecles passés et du tems où nous sommes,
Ont toujours eu quelque rapport.

Si quelqu'un, par hazard , d'un mauvais caractere
S'y trouve si bien peint qu'il soit presque parlant ;
Il ne tient qu'à lui de bien faire,
Il ne sera plus ressemblant.

Je ne vous dis rien de l'Ouvrage ;
S'il mérite votre suffrage,

Sans vous le demander, il est sûr de l'avoir.
Mon but, en le faisant, fut l'honneur de vous plaire :
C'est le plus digne salaire
Que j'en puisse recevoir.

Fin du Prologue.

Prenons l'occasion qui nous en est offerte.
Nous avons de sa fourbe un fidele témoin;
A détromper Crésus appliquons notre soin.
Qu'attendez-vous?

TRASIBULE.

J'attends que nous lui voyions faire
Ce qu'avant son voyage il faisoit d'ordinaire.
Ebloui d'un trésor qu'il ne pouvoit trop voir,
Il l'alloit visiter le matin et le soir.
Ne le détournons point de sa premiere route,
Et craignons qu'en ce lieu quelqu'un ne nous écoute.
Des Etats de Crésus ayant fait tout le tour,
Avec un bien immense il en est de retour;
Et son trésor grossi grossira la tempête
Qui demain, au plus tard, doit écraser sa tête.
Soyez dans votre haine aussi ferme que moi,
Et croyez....

TIRRENE.

Parlez bas; il vient avec le Roi.
Du retour de ce traître il a l'ame charmée.

SCENE II.

CRÉSUS, ESOPE, IPHIS, Suite, TIRRENE, TRASIBULE.

CRÉSUS, *à Tirrene et à Trasibule.*

TROUVEZ-VOUS au Conseil à l'heure accoutumée.
(A Esope.) *(A Iphis.)*
Allez.... Demeure, Esope.... Et vous, Iphis, sortez.

IPHIS.

Eh ! Seigneur, se peut-il qu'après tant de bontés ?....

CRÉSUS.

Mon ordre est une loi : c'est moi qui vous l'annonce ;
Sortez. Je ne veux point d'inutile réponse.

IPHIS.

Si mon zele....

CRÉSUS.

Je hais les discours superflus :
Iphis, sortez, vous dis-je, et ne me voyez plus.
(Tirrene, Trasibule, Iphis et la Suite sortent.)

SCENE III.

CRÉSUS, ÉSOPE.

CRESUS.

Pour toi, mon cher Esope, il faut que je t'avoue
Que de ton équité tout le monde se loue.
Il n'est grands, ni petits des endroits d'où tu viens
Qui ne fassent des vœux pour mes jours et les tiens.
Après avoir été, par l'ordre de ton Prince,
Réformer les abus de Province en Province,
Il ne te restoit plus qu'à hâter ton retour
Pour venir réformer les abus de ma Cour.
Rends les vices affreux à tout ce que nous sommes;
Tous les hommes en ont, et les Rois sont des hommes.
Le Ciel qui les choisit les éleve assez haut
Pour faire voir en eux jusqu'au moindre défaut.
Loin de flatter les miens dans ce dégré suprême,
A corriger ma Cour commence par moi-même:
Régle ce que je dois, suivant ce que je puis,
Et rends-moi digne, enfin, d'être ce que je suis.

ESOPE.

Seigneur, vous obéir est ma plus forte envie.
C'est à vous que mon zele a consacré ma vie;
Mais, dans l'heureux état où vos bontés m'ont mis,
Ne me commandez rien qui ne me soit permis.
Il est beau qu'un Monarque aussi grand que vous l'êtes,
Pour s'immortaliser, fasse ce que vous faites,

Qu'au gré de la justice il régle son pouvoir,
Et qu'exempt de défauts il ait peur d'en avoir;
Mais si vous en aviez, quel homme en votre Empire
Seroit assez hardi pour oser vous le dire?
Ce n'est point pour les Rois qu'est la sincérité:
Tout se farde à la Cour jusqu'à la vérité.
L'encens fait un plaisir dont l'ame extasiée
Jamais jusqu'à ce jour ne s'est rassasiée;
Et l'on étale aux Rois d'un plus tranquille front
Les vertus qu'ils n'ont pas que les défauts qu'ils ont.

CRÉSUS.

Et c'est, mon cher Esope, à quoi, s'il est possible,
Tu me dois empêcher d'avoir le cœur sensible.
Quel Monarque a-t-on vu, pendant qu'il a régné,
Qui de mille vertus ne fût accompagné?
Les Rois qui sur ma tête ont transmis la Couronne
Ont eu, quand ils régnoient, tous les noms qu'on me donne,
Et ceux, après ma mort, qui me succéderont
Les auront à leur tour pendant qu'ils régneront.
Par-là je m'aperçois, ou du moins je soupçonne,
Qu'on encense la place autant que la personne;
Qu'on me rend des honneurs qui ne sont pas pour moi,
Et que le trône enfin l'emporte sur le Roi.
Si tu veux que ta foi ne me soit point suspecte
Ne souffres dans ma Cour nul flatteur qui l'infecte.
L'équité, qui par-tout semble emprunter ta voix,
Est ce qu'on s'étudie à déguiser aux Rois;
Pour me la faire aimer, fais-la moi bien connoître:
Je t'en prie en ami; je te l'ordonne en maître.

Je suis jeune, et peut-être assez loin du tombeau.
Mais que sert un long regne, à moins qu'il ne soit beau?
De ton zele pour moi donne-moi tant de marques
Que je ressemble un jour à ces fameux Monarques
Qui pour veiller, défendre et régir leurs Etats
En sont également l'œil, l'esprit et le bras.
Guide mes pas toi-même au chemin de la gloire.

ESOPE.

Les Rois presque toujours y vont par la victoire:
Leurs plus nobles travaux sont les travaux guerriers.
Eh! quel Prince a-t-on vû plus couvert de lauriers?
Après avoir deux fois vû Samos dans vos chaînes,
Vaincu cinq Rois voisins et fait trembler Athênes,
Pour en vaincre encore un, qui les surpasse tous,
Vous n'avez plus, Seigneur, à surmonter que vous.
Sans être Conquérant un Roi peut être auguste.
Pour aller à la gloire il suffit d'être juste.
Dans le sein de la paix faire de toutes parts
Dispenser la justice et fleurir les beaux arts,
Protéger votre Peuple autant qu'il vous révere,
C'est en être, Seigneur, le véritable Pere;
Et Pere de son Peuple est un titre plus grand
Que ne le fut jamais celui de Conquérant....
Je vous parle, Seigneur, en serviteur fidele.

CRÉSUS.

Eh! qui sait mieux que moi la grandeur de ton zele?
Poursuis. N'interromps point des avis si prudens,
Et des soins du dehors passe à ceux du dedans,
Examine ma Cour, et n'y souffre aucun vice;

Bannis-en

Bannis-en les abus, chasses-en l'injustice :
Ta bonté pour le Peuple a pris des soins si grands !....

ESOPE.

Que le Peuple et la Cour, Seigneur, sont différens !
Quoiqu'on nomme le Peuple un Monstre à plusieurs têtes,
Si les uns sont grossiers, les autres sont honnêtes.
Dans les moins délicats j'ai trouvé tant de foi,
Qu'une seule parole est pour eux une loi.
La Cour en apparence a bien plus de justesse :
C'est le séjour de l'art et de la politesse ;
Mais combien de chagrins y faut-il essuyer,
Et sur quelle parole ose-t-on s'appuyer ?
Tout rares qu'ils y sont les amis s'embarrassent ;
Tels voudroient s'étouffer que l'on voit qui s'embrassent.
Pour un dont la vertu trouve un heureux destin,
Mille vont à leur but par un autre chemin :
L'un, qui pour s'élever n'a qu'un foible mérite,
Sous un dehors zélé cache un cœur hypocrite ;
L'autre met son étude à vous donner des soins,
Quand il sait que vos yeux en seront les témoins ;
Celui-ci fait du jeu sa capitale affaire,
Cet autre en plaisantant devient sexagénaire ;
Et l'on arrive ainsi, presqu'en toutes les Cours,
D'un pas inperceptible à la fin de son cours.
On est si dissipé qu'avant que de connoître
Ce que c'est que d'être homme, on y cesse de l'être ;
Et ceux qui de leur tems examinent l'emploi
Trouvent qu'ils ont vécu, sans qu'ils sachent pourquoi.

RÉSUS.

Je reconnois ma Cour, je ne puis te le taire,

Au fidele tableau que tu me viens de faire ;
Mais un trait important, que tes soins ont omis,
Un Roi ne sait jamais s'il a de vrais amis.
De tant de Courtisans, qui toujours sur mes traces
N'accompagnent mes pas que pour avoir des graces,
Je ne puis distinguer, au rang où je me voi,
Ceux qui m'aiment pour eux, ou qui m'aiment pour moi.
Je voudrois quelquefois, pour savoir si l'on m'aime,
Pendant un mois ou deux me voir sans Diadême ;
Et dans mon premier rang être ensuite remis,
Pour ne me plus méprendre aux choix de mes amis.
Que sais-je qui me flatte ou qui me rend justice ?
Je ne dis pas un mot que chacun n'applaudisse ;
Et si l'on prévoyoit ce que je dois penser,
On m'applaudiroit même avant de m'énoncer.
Je confonds le faux zele avec le véritable.

ESOPE.

Permettez-moi, Seigneur, de vous dire une Fable.
Jamais la vérité n'entre mieux chez les Rois
Que lorsque de la Fable elle emprunte la voix.

LE LION, L'OURS, LE TIGRE ET LA PANTHERE

FABLE.

Par cent fameux exploits un Lion renommé,
Ayant sû d'un vieux Cerf, qu'il connoissoit fidele,
Que souvent tels et tels, dont il étoit charmé,
Payoient ses bontés d'un faux zele,
En voulut par lui-même être mieux informé.
Il fait venir un Tigre, un Ours, une Panthere,

Apres à la curée, et qui, sans hésiter,
Quand de quelque désordre ils pouvoient profiter,
De la peine d'autrui ne s'inquiétoient guere.
» Mes amis, leur dit-il, à qui j'ai si souvent
» Confié le soin de ma gloire,
» Je crois, sans me flatter d'un espoir décevant,
» Avoir un sûr moyen de vivre dans l'Histoire »
Alors faisant semblant d'être encor dans l'erreur,
D'ignorer leur artifice,
Il leur propose une injustice,
Dont lui-même avoit de l'horreur.
» Pesez bien, leur dit-il, ce que je vous propose,
» Et sur tout que ma gloire aille avant toute chose:
» Je n'ai rien de plus important. »
» Ce que vous proposez est juste et nécessaire, »
Répond, tout d'une voix, la troupe mercenaire,
» Et rien ne le fut jamais tant.
» Pensez-y deux fois plutôt qu'une, »
Reprit doucement le Lion;
» Et, si je vous suis cher, ayez soin de mon nom:
» Les Rois ont moins besoin d'augmenter leur fortune
» Que de voir croître leur renom. »
» Seigneur, répond encor la bande insatiable,
» Quelque dessein que vous ayiez,
» Pour rendre une chose équitable
» Il suffit que vous la vouliez. »
» Dangereux conseillers, adulateurs infâmes! »
Dit le Lion terrible, en élevant sa voix,
» Je trouve de si basses ames
» Indignes d'approcher des Rois.

» Fuyez loin de moi , troupe avide ,
» Qui des foibles Agneaux et du Chevreuil timide
» Êtes si justement l'effroi :
» C'est vôtre intérêt qui vous guide ,
» Ce n'est point la gloire du Roi. »
D'un exil éternel ayant puni l'audace
De leurs conseils pernicieux ,
Il menaça de la même disgrace
Les Animaux qui briguerent leur place ,
S'ils ne la remplissoient pas mieux.
Une mémorable victoire ,
Que sur trois Léopards il eût le même jour ,
A l'éclat de sa vie ajoûta moins de gloire
Que de s'être défait de ces pestes de Cour.

Pour expliquer l'énigme et dévoiler l'emblême,
Croyez-vous qu'un Monarque , aussi grand que vous-même ,
Ne fit pas une belle et louable action
D'imiter quelquefois l'adresse du Lion ?
De ce trait d'équité plus que d'une victoire
Vos sujets dans leur cœur garderoient la mémoire ;
Et ceux qui sont admis dans le Conseil des Rois ,
En donnant leur avis y penseroient deux fois....
Peut-être m'expliqué-je avec trop de franchise :
C'est une liberté que vous m'avez permise.
Je ne sais ce que c'est que de rien déguiser.

CRÉSUS.

Qui ne m'offense point ne doit point s'excuser.
Charmé de tes avis , pénétré de ton zele ,

Et par tant de raisons sûr que tu m'es fidele,
Je confie à ta foi, comme deux grands dépôts,
Et les soins de ma gloire et ceux de mon repos.
D'Iphis, qui s'est lui-même attiré sa disgrace,
De l'orgueilleux Iphis je te donne la place.

ÉSOPE.

A moi, Seigneur ?

CRÉSUS.

Sur qui puis-je jeter les yeux
Qui me soit plus fidele, et qui me serve mieux ?
Qui peut plus sagement gouverner mes finances
Que toi, qui suis le bien, et qui hais les dépenses ?
En quelle occasion les peux-tu dissiper ?
Est-ce au superbe train que tu fais équiper ?
Pour contenter ton goût de diverses manieres
Te voit-on dépeupler les airs et les rivieres ?
Et, pour éterniser tes desseins fastueux,
Enchérir sur ton maître en Palais somptueux ?
Loin qu'un zele si pur ait rien que j'appréhende,
Sur quoi que ce puisse être où mon pouvoir s'étende,
Récompenses, honneurs, charges, bienfaits, emplois,
Tu peux de toute chose ordonner à ton choix.
A ta fidélité tout entier je me livre....
Arsinoé qui vient m'empêche de poursuivre.
J'ai depuis quelques jours quelques soupçons légers
D'où viennent ses froideurs pour deux Rois étrangers.
Peut-être je me trompe, et qui soupçonne doute.
Elle prend tes avis, te consulte, t'écoute ;
Sans trahir son secret, ni blesser ton devoir,
Si mon repos t'est cher, tâche de le savoir.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

ARSINOÉ, LAYS, ÉSOPE.

ARSINOÉ.

QUOI ! le Seigneur Esope en croit donc être quitte
Pour m'avoir en passant daigné rendre visite ?
Et son zele se borne à me voir une fois,
Après s'être éclipsé pendant cinq ou six mois !
Quoique pour lui parler tout le monde l'assiége,
Mon sexe et ma naissance ont quelque privilége.
Quand j'estime quelqu'un je le vois plus souvent.

ÉSOPE.

Vos bienfaits dans mon cœur sont gravés trop avant
Pour ne pas avouer si je suis quelque chose
Que vous seule aujourd'hui vous en êtes la cause.
Le poste où je me vois, n'est-il pas votre don ?
Et cependant, Madame, à quoi vous suis-je bon ?
Ne puis-je à votre gloire être d'aucun usage ?

ARSINOÉ.

A quoi m'étiez-vous bon avant votre voyage?
J'écoutois vos avis, estimés de chacun.

ÉSOPE.

Vous les écoutiez tous, et n'en suiviez aucun.

LAYS.

Il a raison, Madame, et je ne puis m'en taire.
Vous n'avez pas au monde un ami plus sincere,

Il ne donne jamais que d'utiles avis ;
Et vous auriez bien fait de les avoir suivis.

ARSINOÉ.

Il me prenoit, peut-être, en de méchantes heures,
Où mes raisons, Laïs, me s'embloient les meilleures.

LAÏS.

Je ne sais ; mais enfin vous avez des appas
Qu'on auroit mis en œuvre, au lieu qu'il n'y sont pas.
Vous seriez mariée, et contente.

ARSINOÉ.

Peut-être.
Lorsque je le voudrai, ne le puis-je pas être ?

LAÏS.

Oui, sans doute, et choisir dans le rang le plus haut,
Mais vous l'auriez été deux ou trois ans plutôt.
La jeunesse est, Madame, une saison bien chere ;
Et les momens qu'on perd ne se recouvrent guere.
Quelque beau petit Prince, au trône destiné,
Pour aller à la gloire, auroit l'heur d'être né ;
Et c'est pour un Etat un bien si nécessaire
Qu'on l'aimeroit mieux fait que d'être encore à faire.

ARSINOÉ.

Ces plausibles raisons pour le bien des Etats
Souvent avec le cœur ne s'accommodent pas.
J'aime mieux un époux qui m'aime et qui me plaise
Que le trône d'Argos et que celui d'Ephèse.
Sans en savoir la cause, un mouvement secret
Me fait de ma Patrie éloigner à regret :
Il me semble qu'ailleurs je serois transplantée.

ÉSOPE.

Vous, Madame ? par-tout vous serez respectée.
En quelque lieu du monde où l'on vous puisse voir,
Vous aurez sur les cœurs un absolu pouvoir.
Argos pour le mérite a de l'idolâtrie ;
Et de tous vos pareils le trône est la Patrie.
Vous seriez étrangere en un dégré plus bas.

LAÏS.

L'amour seul du pays ne vous arrête pas :
Pour monter sur un trône il n'est rien qu'on ne quitte.
Parlons juste, Crésus est d'un si haut mérite....

ARSINOÉ.

Laïs !....

LAÏS.

Seroit-ce un mal qu'un si grand Roi vous plût ?
C'est un Prince accompli, si jamais il en fut,
Que dans tous ses projets accompagne la Gloire,
Et qui semble à sa suite enchaîner la Victoire.
Le Roi d'Argos est laid ; celui d'Ephèse est vieux ;
Ne dissimulons point, Crésus vous siéroit mieux.
Comme il est jeune et beau, vous êtes jeune et belle,
Et vous seriez un couple à servir de modele.
Vous voyez que je songe à vous fixer ici.

ARSINOÉ.

Eh ! qui t'a commandé de t'expliquer ainsi ?

LAÏS.

Quand je puis obliger, ma joie est assez grande
Pour n'attendre jamais que l'on me le commande.
Lui, comblé de vertus, vous, brillante d'appas,

Cet hymen à tous deux ne vous déplairoit pas.
Qui pourrez-vous trouver, vous et lui qui vous vaille ?

ÉSOPE.

Je réponds du succès pour peu que j'y travaille,
Madame ; obligez-moi de me le commander.
Votre gloire est d'un prix à ne point hasarder ;
Et je vous dois assez pour oser vous promettre
Que me la confier ce n'est point la commettre.
Est-il un sort plus beau que d'asservir trois Rois ?
Croyez-moi, hâtez-vous de choisir un des trois.
L'ordinaire destin des Beautés difficiles
Est d'avoir des retours de chagrins inutiles :
Qui ne veut point d'un bien quand il le peut avoir,
Ne l'a pas quand il veut, comme vous allez voir.

LE HÉRON ET LES POISSONS.

FABLE.

Il me semble avoir lu dans beaucoup de Volumes
Que lorsqu'on veut trop prendre, on est soi-même pris.

Un Héron, glorieux de voir que de ses plumes
On faisoit pour les Rois des aigrettes de prix,
Ne trouvoit dans les eaux hors la Perche et la Truite
Aucun autre mets qui lui plût ;
Brochet, Carpe, Tanche, et la suite,
Etoient pour son gosier des Poissons de rebut.
Un jour d'été, dès les quatre heures
Que le Poisson rentre en ses trous,
Les plus jolis Brochets, les Carpes les meilleures,
A sa discrétion se livroient presque tous.

Mais ce n'est pas là ce qu'il cherche;
N'ayant pas si matin l'appetit bien ouvert,
Et ne voyant Truite, ni Perche,
Il ne fit pas semblant d'avoir rien découvert.
Sept heures sonnent, huit, et son appetit s'ouvre:
Alors dans la riviere il fait divers plongeons;
Et pour tout bien il ne découvre
Qu'une Écrivisse et deux Goujons.
Pour un oiseau si vain, une si mince proie,
Loin de le contenter, redoubla son dédain.
Cependant le tems passe et durant qu'il tournoie
L'exercice augmente sa faim.
Qui le croiroit? le Héron difficile,
Qui méprisa tant de si beau Poisson,
Sur le midi, fatigué, las, débile,
Fut bien heureux d'avoir un Limaçon.

Du Héron dédaigneux la peinture naïve
Ne nous expose rien qui tous les jours n'arrive.
Des amans les mieux faits et les plus vertueux
Une fille à seize ans souffre à peine les vœux;
Son orgueil en rebute autant qu'il s'en présente,
Et tout lui paroît bon quand elle en a quarante.
Sans faire des amans un si long examen,
Il faut aller au but, et le but est l'Hymen.
L'âge que vous avez est le tems ou l'on charme:
Pensez-y.

ARSINOÉ.

Franchement, votre Héron m'alarme;
Et mon cœur inquiet, depuis cette leçon,

A peur d'être réduit au sort du Limaçon.
Plus j'entens vos raisons, plus je les trouve bonnes.
Il est beau de donner des appuis aux Couronnes.
Je suivrai vos avis.

LAÏS.

Le plutôt vaut le mieux :
Une plante stérile est maudite des Dieux.
Qu'est-ce qu'une Princesse et vertueuse et belle
Peut faire de meilleur qu'une fille comme elle,
Qui suive son exemple et qui puisse, à son tour,
Pour un futur Monarque, en mettre une autre au jour ?
On ne peut du beau tems faire un trop bon usage.

ARSINOÉ.

Je ne l'écoute pas ; elle est folle.

ESOPE.

Elle est sage,
Et raisonne si bien sur ce que nous disons
Que j'entre avec plaisir dans toutes ses raisons.
Quand pour faire des Rois le Ciel veut que l'on vive,
C'est offenser les Dieux de demeurer oisive ;
Et chacun dans l'automne a des remords cuisans
D'avoir en bagatelle employé le printems.
Pardon ; j'ai le malheur d'être un peu trop sincere.

ARSINOÉ.

Est-il une vertu qui soit plus nécessaire ?
Plût au Ciel qu'à la Cour chacun vous ressemblât,
Et que ce fût ainsi que le monde y parlât !
Je vous trouve si juste en tout ce que vous faites
(Vertu sublime et rare en la place où vous êtes)
Que pour vous faire voir quelle foi j'ai pour vous

Je vous laisse le soin de choisir mon époux.
A ce que vous ferez je suis prête à souscrire.
Après cette assurance, adieu ; je me retire.
Songez à votre Fable en faisant un tel choix.]

ÉSOPE.

Oui, Madame ; et de plus à ce que je vous dois.

LAÏS, *à Esope.*

Comme il s'en faut beaucoup que je ne sois si belle,
Aussi ne suis-je pas si difficile qu'elle.
En lui cherchant son fait si vous trouviez le mien,
Vous n'obligeriez pas un ingrate.

ÉSOPE.

Fort bien.

(*Arsinoé et Laïs sortent.*)

SCENE V.

PLEXIPE, ÉSOPE.

PLEXIPE.

AH ! Monsieur, que de joie, après six mois d'absence,
Dans les murs de Sardis cause votre présence !
Chacun faisant des vœux pour votre heureux retour,
Avec impatience aspiroit à ce jour.
Moi, qui, de vos vertus adorateur sincere,
Ne puis trop vous marquer combien je vous révere,
Pour vous en assurer, j'ai saisi ce moment.

ÉSOPE.

ÉSOPE.

Je suis bien redevable à votre empressement.
A quoi dans vos desseins puis-je vous être utile?

PLEXIPE.

Que l'on est médisant dans cette grande Ville !
Je n'aurois jamais crû qu'on en fût venu là.

ÉSOPE.

Comment ! à quel propos me dites-vous cela ?

PLEXIPE.

Etes-vous assuré qu'aucun ne nous entende ?

ÉSOPE.

Que de précaution votre secret demande !
Le bonheur de Crésus lui fait-il des jaloux ?
Quelqu'un....

PLEXIPE.

En votre absence on a médit de vous.

ÉSOPE.

De moi ?

PLEXIPE.

De vous. Trois fois j'ai pensé vous l'écrire.

ÉSOPE.

On peut dire de moi bien du mal sans médire ;
Je vous l'apprens.

PLEXIPE.

Des gens, que vous comblez de biens,
Blâment votre conduite en tous leurs entretiens ;
Et, comme apparemment aucun ne les soupçonne,
Ce sont....

ÉSOPE.

Gardez-vous bien de me nommer personne.

Peut-être foible et prompt chercherois-je un moyen
De leur faire du mal quand ils me font du bien.
Je ne veux point savoir qui sont ceux qui médisent;
Mais je veux, si je puis, que leur plaintes m'instruisent,
Qu'ils me rendent service, en croyant m'outrager,
Et que leur médisance aide à me corriger.
Dites moi sur quels points ils blâmoient ma conduite.

PLEXIPE.

On tenoit des discours et sans ordre et sans suite....
Soit qu'on eût de la haine ou qu'on fût en courroux....
Je sais confusément qu'on médisoit de vous.
Je ne sais rien de plus dont je vous puisse instruire.

ÉSOPE.

Si vous ne savez rien que me venez-vous dire?
Pourquoi de mes amis me donner du soupçon?
Croyez-vous ne manquer que de mémoire?

PLEXIPE.

Eh! non.
Je suis fait comme un autre, et je ne puis comprendre
Ce qui me peut manquer.

ESOPE.

Je m'en vais vous l'apprendre.

LA MARCHANDISE DE MAUVAIS DÉBIT.

FABLE.

Apollon et Mercure, étant brouillés là-haut,
Ne savoient ici bas où donner de la tête;
Ils n'avoient point d'argent, et c'est un grand défaut:
Jamais de l'indigence on n'a chômé la fête.
« Que deviendrons nous, dirent-ils»

« Si Jupiter ne nous r'appelle ? »
Faire des tours de main, aussi prompts que subtils,
Est un art où Mercure excelle ;
Mais il craignoit les Algoüazils,
Et s'il se rencontroit sous leur patte cruelle,
De mettre en œuvre les outils
De la justice criminelle.
L'ingenieuse pauvreté,
Qui pour vivre de rien, rêve, invente, s'exerce,
Leur fit voir plus de sûreté
A faire un louable commerce ;
Mais comment ? ils n'ont rien, argent, fonds, ni crédit.
Pendant cet embarras il arrive une Foire.
Apollon s'avisa de vendre de l'esprit,
Et Mercure de la Mémoire.
Après s'être postés dans l'endroit le plus beau,
Pour attirer du Peuple et de la Chalandise,
Chacun dans un Ecriteau
Etala sa Marchandise.
Mais à peine Mercure a-t-il planté le sien
Que de toute la Foire il attire la foule :
Le Monde vient, s'en va, puis revient, et s'écoule,
Sans diminuer en rien.
Le Marchand de Mémoire en fournit la Contrée ;
Mais le Marchand d'Esprit à peine fut-il vû :
Il vendoit une Denrée
Dont le plus idiot croit être assez pourvû.
Il s'écrie, il s'emporte, il se rompt la cervelle :
« Messieurs, dit-il, Messieurs, tournez ici vos pas ;
» De quoi la Mémoire sert-elle,

» Quand l'Esprit, par malheur, ne l'accompagne pas ? »
Il eut beau faire et beau dire,
Beau se plaindre et fulminer,
Apollon, avec sa lyre,
S'en alla sans étrêner.

Il n'est pas mal aisé de croire
Que de sa Marchandise il n'eût point de débit ;
On dit à tout moment qu'on n'a point de Mémoire,
Et l'on ne dit jamais que l'on n'a point d'Esprit.

Si l'on tenoit encore une pareille Foire
Vous iriez à grands pas vous fournir de Mémoire,
Et quelque bon marché qu'Apollon vous offrît
Vous n'en feriez pas un pour avoir de l'Esprit.
Est-ce en avoir une once et le mettre en usage
Que de faire à la Cour un si bas personnage ?
Ceux dont vous observez les discours et les pas
Ou sont vos ennemis, ou bien ne le sont pas.
S'ils sont vos ennemis, la passion vous guide :
Si ce sont vos amis, c'est leur être perfide ;
Et de tous les emplois le plus lâche aujourd'hui
Est d'être l'espion des paroles d'autrui.
Plus sincere que vous je dis ce que je pense.

PLEXIPE.

J'attendois de mon zele une autre récompense.

ÉSOPE.

Quand j'aurois un trésor à mettre en votre main,
Vous manquez de Mémoire, et l'oubliriez demain.
C'est perdre ses bienfaits que de les mal répandre.

SCENE VI.

LICAS, ÉSOPE, PLEXIPE.

LICAS.

DANS votre appartement Rodope va se rendre:
Elle m'envoie ici vous le faire savoir.

ÉSOPE, *à Plexipe.*

Adieu. J'ai du regret de trahir votre espoir.
Fassent les médisans tout ce qu'ils pourront faire,
Je sais par quel moyen on les force à se taire;
Et pour me venger d'eux je vais vivre si bien
Qu'ils auront de la peine à me reprocher rien.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ÉSOPE, RODOPE.

ÉSOPE.

Vous me suivez en vain ; souffrez que je respire.
Ne vous ai-je pas dit ce que j'avois à dire ?
Je n'ai rien oublié, dans mon juste courroux,
Des sujets de chagrin que j'avois contre vous.
C'est dans ce lieu, vous dis-je, où le Conseil s'assemble,
Et je ne prétends pas qu'on nous y trouve ensemble ;
J'ai mes raisons.

RODOPE.

Et moi, j'ai les miennes aussi
Pour ne me pas résoudre à vous quitter ainsi.
Il est juste à mon tour que je vous entretienne.

ÉSOPE.

Le Roi dans un moment vient ici.

RODOPE.

Qu'il y vienne ;
Jusqu'à ce qu'il y soit, je ne vous quitte pas.

ÉSOPE.

Vous croyez m'éblouir par vos trompeurs appas ?
Tout difforme et hideux que vous paroisse Ésope,
Ne vous en flattez pas, infidelle Rodope !
Vos yeux n'ont plus sur moi le pouvoir qu'ils ont eu :
Je vous abuserois, si je vous l'avois tû.
Honteux d'avoir vécu dans votre indigne chaîne,
Plus j'eus d'amour pour vous, plus j'ai pour vous de haine.
Je ne sais point de terme à pouvoir l'exprimer.

RODOPE.

Vous me haïssez trop, pour ne me plus aimer.

ÉSOPE.

Non, vos charmes pour moi n'ont plus aucune amorce.

RODOPE.

Vos remords seront vains si nous faisons divorce :
Pensez-y bien, de grace ! avant d'en venir-là ;
Et, si vous m'en croyez, n'éprouvez point cela.
Suivons aveuglément la route accoutumée.
Je suis ce que j'étois quand vous m'avez aimée :
J'en jure....

ÉSOPE.

Epargnez-vous des sermens superflus :
Vous étiez vertueuse, et vous ne l'êtes plus.
Pendant cinq ou six mois qu'a duré mon absence,
Vous avez tout perdu, foi, pudeur, innocence ;
Et les honteux attraits qui vous sont demeurés,
Par l'emploi qu'ils ont eu, sont tous défigurés.

RODOPE.

Si c'est-là mon portrait, et que je lui ressemble

Je ne m'étonne pas de nous voir mal ensemble.
Sur quelle conjecture avez-vous ces soupçons ?
J'aurois fait un beau fruit de toutes vos leçons !
Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai su vous le dire :
J'aime à me divertir, à folâtrer, à rire ;
Et par-tout où je vais les filles que je voi,
A peu près de même âge, ont même goût que moi.
C'est de vous que je tiens qu'une fille avisée
Doit avoir un air libre, une maniere aisée ;
Et qu'il n'est presque rien dont on ne vienne à bout
Lorsqu'avec bienséance on s'accommode à tout.
De quoi vous plaignez-vous ? je suis vôtre doctrine.
Veut-on rire ? je ris ; badiner ? je badine ;
Mais dans tous les plaisirs dont je vous fais l'aveu
Ce n'est qu'amusement, qu'innocence, que jeu.

ÉSOPE.

Ah ! Rodope, Rodope, à qui j'avois envie
De donner les momens les plus chers de ma vie,
Mon cœur, qui sans tendresse auroit moins de courroux,
Préviendroit vos raisons, s'il en étoit pour vous.
Je ne me souviens point de vous avoir instruite
A vivre sans égards, sans pudeur, sans conduite ;
Mais je me souviens bien de vous avoir appris
Qu'un orgueil ridicule attiroit du mépris,
Qu'un air libre, enjoüé, siéyoit bien à votre âge ;
Mais, Rodope, un air libre est ce un libertinage ?
Et dans ce que je fais, ni dans ce que j'écris
Me voit-on d'aucun vice infecter les esprits ?
Si d'un remords, au moins, vous vous sentez capable,
Profitez des leçons que contient cette Fable ;

Et voyez à quel point on doit être confus
D'avoir eu de l'honneur et de n'en avoir plus.

LE JARDINIER ET L'ANE.

FABLE.

L'Ane d'un Jardinier fleuriste,
Ayant pour le marché des paniers pleins de fleurs,
Pour en savourer les douceurs
Une foule de gens le suivoient à la piste.
Mais il trouve au retour un contraire destin :
Pour se faire maudire il suffit qu'il se montre ;
Ceux qui le suivoient le matin
Le soir évitent sa rencontre.
« Ne t'en étonne pas, lui dit le Jardinier ;
» Ces effets differens ont differentes causes :
» Ce matin tu portois des roses,
» Ce soir tu portes du fumier.
» Qui suivoit ce matin ta senteur agréable,
» Ce soir fuit ta puanteur. »
Tant on devient effroyable
Quand on peid sa bonne odeur !

Vous reconnoissez-vous, Rodope, en cette Fable ?

RODOPE.

Non ; l'application n'en est pas raisonnable.
Je veux bien ressembler à l'Ane du matin ;
Mais à celui du soir, j'en aurois du chagrin.
J'ai retenu de vous mille agréables choses,
D'une aussi bonne odeur que les paniers de roses ;

Mais on ne m'a point vue, oubliant mon devoir,
Le matin vertueuse et coupable le soir.
Je hais l'honneur féroce et la vertu chagrine:
Je vous l'ai déja dit, je ris, chante, badine;
Et croyant ma conduite exempte de remords
Je ne prends aucun soin de sauver le dehors.
Il est vrai qu'on en parle, et que de vieilles Dames,
Dont le cœur est encor susceptible de flammes,
Faciles à remplir les desirs d'un amant,
Ne peuvent présumer qu'on rie innocemment;
Et jamais à l'Amour n'ayant été rebelles,
Elles jugent de moi comme elles jugent d'elles.
Rien n'est plus dangereux, dans leurs petits complots,
Que ces femmes de bien qui le sont à huis-clos,
Qui des moindres plaisirs condamnent l'innocence,
Et trouvent tout permis, en sauvant l'apparence.
Pour moi qui marche droit, je ne me contrains pas.

ÉSOPE.

Que vous avez, traîtresse! et d'esprit et d'appas!
Quand le Ciel vous forma sur un si beau modele,
Que ne vous faisoit-il aussi sage que belle!
Il vous a dénié le plus grand bien de tous,
Et je vais être foible autant et plus que vous!
Me trompé-je? êtes vous fidelle à votre gloire?
Tâchez, s'il est possible, à me le faire croire!
Vous aurez peu de peine à me persuader;
Mon cœur à se trahir demande à vous aider:
Vous le verrez se rendre à la plus foible excuse.
Parlez.

RODOPE.

Méritez-vous que je vous désabuse ?
Combien d'injures....

ÉSOPE.

Trop pour d'innocens appas ;
Trop peu si j'ai raison et qu'ils ne le soient pas !....
Mais, adieu ; le Roi vient. Retirez-vous, de grace.
Soit que je vous épouse, ou qu'un autre le fasse,
S'il en est tems encor, faites que votre époux
N'ait aucune raison de se plaindre de vous ;
Et portez-lui pour dot, comme une rare offrande,
Toute l'intégrité que l'hymen vous demande.

(*Rodope sort.*)

SCENE II.

CRÉSUS, TRASIBULE, TIRRENE, ÉSOPE.

CRÉSUS.

ASSEYEZ-VOUS.

(*Il s'assiéd, ainsi que Trasibule et Tirrene.*)

ÉSOPE, *à Crésus.*

Seigneur, je ne suis pas d'un sang....

CRÉSUS.

Ton mérite y supplée, et vaut le plus haut rang.
Assieds-toi ; je le veux.... Depuis plus d'une année,
Mes sujets de leur Roi souhaitent l'hymenée ;

Et tous contens de moi, comme je le suis d'eux,
S'ils me voyoient un fils s'estimeroient heureux.
Cotis, pere d'Argie, épuisé par les guerres,
Qui fatiguent son peuple et désolent ses terres,
Pour nous unir ensemble, à ne rompre jamais,
Me fait offrir sa fille, et demander la paix.
Sa Couronne, lui mort, appartient à sa fille;
Mais en vain à mes yeux cette Couronne brille.
Arsinoé, soumise à tout ce que je veux,
A trouvé le secret de s'attirer mes vœux:
En s'assujétissant à mon pouvoir suprême,
Elle m'a d'un coup d'œil assujeti moi-même.
Le trône de Phrygie à mon trône étant joint,
Sans doute ma puissance iroit au plus haut point;
Pour balancer mon choix cette raison est forte;
Mais enfin sur mon cœur Arsinoé l'emporte,
Et j'attens de vos soins une décision
En faveur de l'amour, ou de l'ambition.
Parlez-moi librement, et qu'un pur zele éclate.

TIRRENE.

Seigneur, cette matiere est un peu délicate.
Vous aimez; il faudroit, pour vous faire ma cour,
Approuver votre choix et flatter votre amour.
Une si vertueuse et si belle Princesse
D'un Monarque si grand mérite la tendresse;
Mais les raisons d'Etat, qui par d'austeres loix
Sont toujours les raisons les plus fortes des Rois,
M'obligent à vous dire, avec un cœur sincere,
Qu'à l'hymen d'un grand Roi l'Amour n'assiste guere;
Que ses plus dignes soins sont ceux de sa grandeur,

Et

Et qu'il doit à sa gloire immoler son ardeur.
Arsinoé pour dot a des yeux qui vous charment,
Des attraits si touchans qu'ils émeuvent, désarment ;
Mais des yeux si charmans et des attraits si doux
Perdront bien de leur prix quand ils seront à vous.
Cinq ou six mois d'hymen rallentissent les flammes ;
Et la vertu des grands n'est pas d'aimer leurs femmes.
Quelque appât que pour vous ait un amour naissant,
Seigneur, une Couronne en est un plus puissant :
En devenant l'époux de la Princesse Argie
A de vastes Etats vous joignez la Phrygie ;
Et quels jaloux voisins oseront vous troubler
Qu'avec tant de pouvoir vous ne fassiez trembler ?

TRASIBULE.

J'ose ajouter, Seigneur, à ce qu'a dit Tirrene
Que c'est de vos sujets rendre l'attente vaine ;
Et que las de la guerre et des maux qu'elle a faits,
Avec impatience ils attendent la paix.
Quoique par vos exploits on ait vu la Phrygie
Du sang de ses enfans assez souvent rougie,
Les succès les plus beaux et les plus glorieux
Ne sont pas sans chagrin pour les victorieux.
Si l'un s'en réjouit, l'autre s'en désespere :
Tel embrasse son fils qui regrette son frere ;
Et la guerre après soi traîne tant de malheurs
Qu'il est peu de lauriers qui ne coûtent des pleurs.
Ceux qu'éleve le ciel aux dignités suprêmes,
Maîtres de tant d'États, ne le sont pas d'eux-mêmes ;
Et lorsque de l'hymen ils subissent les loix,
C'est à la Politique à leur prescrire un choix.

Seigneur, Arsinoé fût-elle encor plus belle,
La Phrygie et la paix ont plus de charmes qu'elle.
L'intérêt de l'Etat me fait parler ainsi :
Voilà mon sentiment.

CRÉSUS, *à Esope.*

Et le tien?

ÉSOPE.

Le voici.
Pour peu qu'à l'écouter votre bonté s'applique,
Vous verrez ce que c'est qu'un hymen politique.

LE COQ ET LA POULETTE.

FABLE.

Un jeune Coq, des mieux huppés,
En rodant par son voisinage,
D'une jeune Poulette, aussi belle que sage,
Eut les yeux et le cœur également frappés.
Le Coq étant fort beau, comme elle étoit fort belle,
Elle sentit pour lui ce qu'il sentoit pour elle :
Leurs cœurs des mêmes traits furent tous deux blessés ;
Et tous deux, pénétrés de la même tendresse,
Du matin jusqu'au soir, ils se voyoient sans cesse,
Et ne se voyoient pas assez.
Pendant que l'un et l'autre à l'amour s'abandonnent,
Et qu'ils jurent si tendrement
De s'aimer éternellement,
Leurs séveres parens autrement en ordonnent.
Le pere du Coq le contraint
A quitter sa chere Poulette :
En vain de sa rigueur il gémit et se plaint,

Il faut qu'il obéisse, ou qu'il fasse retraite.
D'abord il va percher sur le toit le plus haut
De la plus déserte cabane ;
Mais faute d'aliment, il lui fallut bientôt
Epouser, en pestant, une Poule Faisanne.
Ces époux, dès le premier jour,
Empêchés de leur contenance,
S'étant mariés sans amour,
Se traiterent sans complaisance.
Outre qu'ils négligeoient le soin
De se dire des yeux quelque chose de tendre,
Leur langage à tous deux étoit un baragouin
Que chacun ne pouvoit entendre.
Quand le Coq chantoit ou parloit,
Sa Faisanne eût juré que c'étoient des murmures :
Quand la Faisanne l'appelloit,
Il croyoit ouir des injures.
En un mot, leur destin ne fit point d'envieux.
Il faut que pour bien vivre ensemble
L'Amour ait soin d'unir ce que l'hymen assemble :
Il est sûr qu'on s'entend bien mieux.

Qu'à vos desirs, Seigneur, Arsinoé réponde ;
N'êtes-vous pas le Roi le plus heureux du monde ?
Sans un besoin pressant ; qu'à peine je conçoi,
Pourquoi chercher ailleurs ce que l'on a chez soi ?
Les différentes mœurs, le différent langage
Ne sont pas des liens par où le cœur s'engage ;
Et sur celui des Rois c'est faire un attentat
Que de l'assujettir aux maximes d'Etat.

Pour contenter le peuple et le Roi de Phrygie,
Accordez-lui la paix, sans épouser Argie.
Vous auriez, elle et vous, des chagrins infinis:
Vos Etats seroient joints et vos cœurs désunis.
Jamais félicité n'eût été plus parfaite
Que le bonheur du Coq, s'il eût eu sa Poulette.
Sans cesse de l'hymen il se seroit loué,
Comme fera Crésus avec Arsinoé.
Sa vertu vous répond d'un bonheur infaillible.

CRÉSUS.

Que tu me touches bien par où je suis sensible!
Pressé par tes raisons, je vais mettre à ses pieds
Tout ce qu'a d'éclatant le trône où je me sieds,
Et lui faire savoir, par un récit fidele,
Avec quelle chaleur tu m'as parlé pour elle.

(*Il sort.*)

SCENE III.

TIRRENE, TRASIBULE, ESOPE.

TIRRENE.

Crésus à nos conseils préfere vos avis;
Loin d'en être jaloux nous en sommes ravis:
Il ne sauroit pour vous faire voir trop d'estime.

TRASIBULE.

Quel ministre a-t-il eu d'un esprit plus sublime?

Vous le servez si bien que d'un commun aveu,
Quoi qu'il fasse pour vous, il fait encor trop peu.

TIRRENE.

Combien ai-je d'Iphis souhaité la disgrace,
Pour avoir le plaisir de vous voir en sa place ?
Il en étoit indigne, et vous la méritez.

TRASIBULE.

C'étoit un misérable en proie aux lâchetés,
Qui pour toutes raisons écoutoit ses caprices,
Et qui pour s'enrichir faisoit mille injustices.

TIRRENE.

Il étoit violent, vindicatif, brutal,
Lent à faire du bien, prompt à faire du mal,
Faisant tout son bonheur de traverser le vôtre,
Et n'obligeant quelqu'un que pour nuire à quelque autre;
Un esprit inégal, un discernement faux.

TRASIBULE.

Je vais en un seul mot dire tous ses défauts :
Crésus avec raison l'extermine et l'assomme;
Il n'est pas sur la terre un plus mal-honnête homme.
A vous en défier vous avez intérêt :
Il est fourbe, et méchant....

ESOPE.

Dites-moi, s'il vous plaît,
Vous ferois-je plaisir de vous dire une Fable,
Sur le coup imprévu dont la rigueur l'accable ?
Sa peinture et la vôtre y sont en raccourci.

TIRRENE.

Je vous en prie.

TRASIBULE.

Et moi, je vous en prie aussi.
J'en conçois, par avance, une idée agréable.

ESOPE.

N'en perdez pas un mot; tout en est profitable.

LE FIGUIER FOUDROYÉ.

FABLE.

Près de Lesbos fut jadis un Figuier,
Qui rapportoit le plus beau fruit du monde;
Planté sur le bord d'un vivier,
Il se lavoit les pieds dans l'onde.
Tous les oiseaux d'alentour
Se donnoient rendez-vous sous son épais feuillage;
Et tant que duroit le jour
Ils y chantoient leur amour,
Et bénissoient son ombrage.
Mais, comme dans le monde il n'est rien de certain,
Et que c'est une mer qui n'est point sans naufrage,
Après un tems calme et serein,
Il survint, tout à coup, un furieux orage.
Les vents en un moment agiterent les airs;
Il sembloit que la pluie inonderoit la terre:
Enfin, après beaucoup d'éclairs,
Le Figuier malheureux fut frappé du tonnerre.
Les oiseaux, effrayés d'entendre un si grand bruit,
Dans le hameau prochain vont chercher un asyle;
Et l'orage passé chacun d'eux s'entresuit,
Pour venir habiter son premier domicile.
Mais l'arbre, qui pour eux avoit tant eu d'appas,

Accablé sous le faix d'une telle disgrace,
Avoit si fort changé de face
Qu'on ne le reconnoissoit pas.
Les premiers qui le reconnurent
Furent un milan, un autour,
Qui l'insulterent tour-à-tour,
Et, pour ne le point voir, à l'instant disparurent.
« Suivez-nous, et vous ferez bien, »
Dirent-ils aux oiseaux qu'ils crurent pitoyables.
« Ce Figuier, désormais au rang des misérables,
» Ne peut plus nous servir à rien. »
« Pour moi, dit une tourterelle,
Connue aux environs pour un oiseau d'honneur,
» Je prétends partager sa fortune cruelle,
» Puisque j'ai partagé ce qu'il eut de bonheur. »
« Il m'a tant fait de bien, reprit une colombe,
» Que je m'en souviendrai toujours;
» Je veux être avec lui le reste de mes jours,
» Dans quelque disgrace qu'il tombe. »
« Plût au Ciel pouvoir par mes chants,
Ajouta tendrement un rossignol habile,
» Lui rendre ses attraits, et forcer les méchans
» A revenir un jour lui demander asyle; »
Combien au tableau qui paroît
En voit-on qui sont tous semblables?
C'est ainsi que l'on reconnoît
Les faux amis des véritables.

Jamais votre portrait ne fut mieux en son jour:
Vous êtes, vous et lui, le milan et l'autour,

Qui voyant du Figuier le destin déplorable,
Dès qu'il fut malheureux le trouverent coupable.
Tel paroît à vos yeux Iphis disgracié :
Votre infidele cœur, qui le voit foudroyé,
Oubliant ses bienfaits, dans cette humble posture,
Ne le reconnoît plus que pour lui faire injure.
Si du sort inconstant j'éprouvois le courroux,
Que diriez-vous de moi qui ne fais rien pour vous ?
Iphis.... Mais je me trompe ou c'est lui qui s'approche...
Adieu :, de sa présence évitez le reproche.
Son faux discernement se connoît assez bien,
Puisqu'il s'est pu résoudre à vous faire du bien.

SCENE IV.

IPHIS, TIRRENE, TRASIBULE, ESOPE.

IPHIS, *à Tirrene.*

JAmais vit-on disgrace et plus prompte et plus forte ?
Que mon sort, cher Tirrene, est cruel !

TIRRENE.

Que m'importe ?

IPHIS, *à part.*

Qu'entends-je ?.... Trasibule aura plus de bonté....
(*A Trasibule.*)
Mon malheur....

TRASIBULE.

Quel qu'il soit vous l'avez mérité.

IPHIS.

Juste Ciel ! Trasibule et Tirrene me fuient !....
Que d'affronts à la Cour les malheureux essuient !

(*Tirrene et Trasibule sortent.*)

SCENE V.

IPHIS, ESOPE.

IPHIS.

Monsieur, je viens ici, par un ordre du Roi,
Déposer mon crédit, ma faveur, mon emploi.
En de plus dignes mains je ne puis m'en démettre.

ESOPE.

Moi, je vais le prier de ne le pas permettre.
Au chagrin de Crésus dussé-je m'exposer,
J'aime mieux le souffrir que de vous en causer.
Loin qu'à votre pouvoir je veuille rien prétendre,
Je vous offre le mien pour vous le faire rendre.
Voyez auprès du Roi ce que je puis pour vous ?

IPHIS.

Respect, zele, remords, tout aigrit son courroux.
Si pour moi tant de fois sa bonté fut extrême,
Contre moi sa colere est aujourd'hui de même ;
Mais ce qui m'est sensible en un tel changement,
Ceux qui me doivent tout m'insultent lâchement,
Pendant que de vos soins vous m'offrez l'assistance.

Qui voyant du Figuier le destin déplorable,
Dès qu'il fut malheureux le trouverent coupable.
Tel paroît à vos yeux Iphis disgracié :
Votre infidele cœur, qui le voit foudroyé,
Oubliant ses bienfaits, dans cette humble posture,
Ne le reconnoît plus que pour lui faire injure.
Si du sort inconstant j'éprouvois le courroux,
Que diriez-vous de moi qui ne fais rien pour vous ?
Iphis.... Mais je me trompe ou c'est lui qui s'approche.
Adieu : de sa présence évitez le reproche.
Son faux discernement se connoît assez bien,
Puisqu'il s'est pu résoudre à vous faire du bien.

SCENE IV.

PHIS, TIRRENE, TRASIBULE, ESOPE

IPHIS, *à Tirrene.*

Jamais vit-on disgrace et plus prompte et plus forte
Que mon sort, cher Tir...

Juste Ciel ! Trasibule et Tirrene [illegible]
Que d'affronts à la Cour les [illegible]

(*Tirrene et Trasibule [illegible]*)

SCENE V.

IPHIS, ESOPE.

IPHIS.

Monsieur, je viens ici, par un ordre du Roi,
[illegible] mon crédit, ma faveur, mon emploi.
[illegible] je ne puis m'en démettre.

ESOPE.

[illegible], je vais le prier de ne le pas permettre.
[illegible] m'exposer,
[illegible] en causer.
[illegible]
[illegible]
[illegible] pour vous ?

[illegible]

[illegible]

(right margin of facing page: an, — res, — , — , — , — oir, — n. — s,)

Vous, qui ne me devez que de l'indifférence.
En voulant me servir vous déplairiez au Roi.

ESOPE.

Eh ! qui soupçonnez-vous de vous avoir nui ?

IPHIS.

Moi.

Ce qu'a de plus horrible une chûte si haute,
Je ne puis qu'à moi seul en imputer la faute :
Un destin plus cruel me fût-il préparé,
C'est moi qui, sans raison, me le suis attiré :
De ma témérité je reçois le salaire.

ESOPE.

Crésus est trop bon Roi pour garder sa colere.
Votre crime envers lui n'est pas grand, que je crois ?

IPHIS.

En fait-on de petits quand on déplaît aux Rois ?
Hier, dans un festin, dont j'eus le malheur d'être,
Crésus ayant mis bas la qualité de maître,
Et nous regardant tous ainsi que ses égaux,
Voulut qu'en liberté l'on se dît ses défauts.
Quand, pour se divertir, il nous eut dit les nôtres,
Voulant être traité comme il traitoit les autres,
J'eus l'indiscrétion, en lui disant les siens,
De les trouver plus grands qu'il n'avoit fait les miens.
Je lui dis qu'un grand Roi, qui veut qu'on le renomme,
Jusques dans ses défauts doit avoir du grand homme ;
Et qu'avoir pour le vin plus d'amour qu'il ne faut,
Est un vice trop bas dans un degré si haut.
» Pour vous montrer, dit-il d'un air fier, mais auguste,
» Que jamais dans le vin je ne fais rien d'injuste,

» Lorsqu'un sujet s'oublie et trahit son devoir,
» Je reprends mes bontés et ne veux plus le voir.
» Boire comme je fais n'est pas un trop grand vice,
» Puisqu'après avoir bu je rends si bien justice.
» Retirez-vous. »

ESOPE.

Eh! quoi, pour un vieux Courtisan,
Vous-même de vos maux vous êtes l'artisan?
Pour reprendre les Rois, sans craindre leurs murmures,
Il faut bien d'autres soins et bien d'autres mesures;
C'est un sentier étroit qui, de chaque côté,
Présente un précipice à la sincérité.
Les Rois et les flatteurs étant de même date,
Il n'est dans l'univers aucun Roi qu'on ne flatte;
Et qui dans leurs plaisirs a l'honneur d'avoir part,
S'il reprend leurs défauts, le doit faire avec art.
Il faut, plein du respect que leur présence inspire,
Les leur faire sentir, et non pas les leur dire;
Et prendre garde encore, en risquant ces leçons,
Qu'ils ne connoissent pas que nous les connoissons.
Il n'est rien près du Roi que pour vous je ne fasse;
Mais n'oubliez jamais, si j'obtiens votre grace,
Qu'eussions-nous l'un et l'autre encor plus de pouvoir,
Nous sommes des jetons que le Roi fait valoir.
Comme souverain maître, à qui tout est facile,
Il nous fait valoir un, ou nous fait valoir mille;
Et suivant que son choix nous poste mal ou bien,
Nous sommes quelque chose ou nous ne sommes rien.
Sur-tout, souvenez-vous, dans tout ce que vous faites,
De n'abuser jamais de la place où vous êtes:

La Fortune en aveugle ouvre, ou ferme la main ;
Et puissant aujourd'hui, l'on ne l'est pas demain.
Pour vous rendre sensible aux raisons que j'étale,
J'y vais d'un Apologue ajouter la morale.

LA GUENON ET SON MAITRE.

FABLE.

Un grand Seigneur avoit une Guenon
Qui lui sembloit si jolie
Qu'il l'aimoit à la folie :
A ce qu'elle vouloit on n'osoit dire non.
Elle lui demanda s'il auroit agréable
Qu'elle s'assit sur un coin de sa table :
» Oui, dit-il, ce plaisir me semblera bien doux. »
» Trouverez-vous bon, lui dit-elle,
» Que, donnant l'essor à mon zele,
» Je saute quelquefois sur vous ? »
Pour laisser un champ libre à ses badineries,
Il consentit sans peine à ce manége-là.
Je ne vous dirai point combien de singeries
Elle fit après cela.
Je dirai seulement que flattée, applaudie,
(Qu'elle eût tort ou qu'elle eût raison)
La Guenon, un peu trop hardie,
Oublia qu'elle étoit Guenon.
Loin d'avoir pour son maître une sincere attache,
Devenue orgueilleuse à le voir complaisant,
Un matin, en le baisant,
Elle arracha la moustache
D'un maître si bienfaisant.

Ah!

» Ah ! perfide, dit-il, qui t'oses méconnoître ;
» J'ai pour ton insolence un châtiment tout prêt :
» Dans un moment tu sauras ce que c'est
» Que d'abuser des bontés de son maître. »
Elle eut beau de son crime étaler les remords,
Et pour rentrer en grace employer les prieres,
Après vingt coups d'étrivieres,
Elle fut mise dehors.
Comme, en toute rencontre, elle étoit malhonnête,
Chacun avec plaisir la vit humilier,
Tel est auprès des Rois, où la grandeur entête,
Le sort des favoris qui s'osent oublier.

Quelque soumission que cette Fable inspire,
J'aurois sur ce sujet encor beaucoup à dire ;
Mais comme votre grace est mon plus doux espoir,
Je vais trouver Crésus et faire mon devoir.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CRÉSUS, GARDES.

CRÉSUS.

ESOPE ne suit pas ?

UN GARDE.

Non, Seigneur.

CRÉSUS.

Qu'on l'appelle....

(*Le Garde sort.*)

SCENE II.

CRÉSUS, *seul.*

QUEL Ministre à son Roi fut jamais plus fidele ?
Quelque prix de ses soins qu'il exige aujourd'hui,
Il fait bien plus pour moi que je ne fais pour lui....
(*Aux Gardes.*)
Le voici.... Laissez-nous.

(*Tous les Gardes sortent.*)

SCENE III.

ESOPE, CRÉSUS.

CRÉSUS.

MON aspect t'embarrasse?
De l'indiscret Iphis tu demandes la grace ?
Je sais que la clémence est la vertu des Rois,
Et tu me l'as toi-même appris assez de fois ;
Mais, après les bienfaits dont il m'est redevable,
L'injure qu'il m'a faite est-elle pardonnable?
Et, sans te prévenir, si tu veux y penser,
Puis-je lui faire grace, et peux-tu m'en presser ?

ÉSOPE.

Je ne veux point, Seigneur, pour avoir cette grace,
Par de vaines raisons, excuser son audace :
Je vous l'ai déjà dit, c'est avec équité
Que vous l'avez puni de sa témérité ;
Mais, quand votre justice a ce qu'elle souhaite,
Votre bonté, Seigneur, est-elle satisfaite ?
Le trouble où je vous vois me fait connoître assez
Que vous pardonnez mieux que vous ne punissez.
Quel plaisir ont les Rois de pouvoir faire grace !

CRÉSUS.

Songes-tu que d'Iphis je t'ai donné la place?
Puis-je lui pardonner, sans la lui rendre ?

ÉSOPE.

Non.
Je remets en vos mains un si précieux don.
Plus on est élevé, plus on cause d'ombrage.
Un vaisseau trop chargé n'est pas loin du naufrage ;
Au lieu qu'il vogue à l'aise et ne craint nul assaut
Quand il n'a justement que le poids qu'il lui faut.
« Les bienfaits excessifs font souvent qu'on raisonne
» Contre qui les reçoit, et contre qui les donne ;
» Et si j'osois, Seigneur, prendre la liberté
» De donner tout son lustre à cette vérité,
» Je vous rapporterois un petit trait d'histoire,
» Digne qu'un grand Monarque en garde la mémoire.
» Peut-être à ce sujet quadre-t-il assez bien.

CRÉSUS.

» Parle. J'écoute tout d'un zele égal au tien.

ÉSOPE.

» En été, que la pluie est chaude et passagere,
» Un des Rois vos ayeux, chassant avec sa Cour,
» Vit pleuvoir dans une riviere,
» Et ne vit point pleuvoir aux endroits d'alentour.
» Comme il en témoignoit une surprise extrême :
» Seigneur, dit à ce Prince un de ses Courtisans,
» Voilà comme sont vos présens :
» C'est de l'eau qui tombe en l'eau même.
» Ceux sur qui tous les jours vous versez vos bienfaits,
» Semblent être accablés sous ce précieux faix :
» Ils en sont si chargés qu'ils n'en savent que faire,
» Pendant que tant de malheureux,
» A qui votre bonté seroit si nécessaire,

» Avec un zele égal n'attirent rien sur eux.
» J'ai tort, lui dit le Roi, d'en user de la sorte:
» Cet avis est utile, et je veux m'en servir.
» Vers qui que ce puisse être où mon penchant m'emporte,
» Je veux les contenter, et non les assouvir.
» En suivant des conseils aussi bons que les vôtres,
» Mes bienfaits partagés deviendront plus communs:
» J'en veux faire un peu moins aux uns,
» Pour en faire un peu plus aux autres.
» Seigneur, vos sentimens sont conformes aux siens:
» Non content d'enrichir, vous accablez de biens.
» Par des soins prévenans, votre ame bienfaisante
» En répand sur un seul de quoi suffire à trente;
» Et ce qu'un seul obtient répandu sur chacun,
» Vous feriez trente heureux, et vous n'en faites qu'un,
» Qui de vos propres biens, riche comme vous l'êtes,
» Ne prend plus aucun goût à ceux que vous lui faites.
» Par exemple, Seigneur, trente braves guerriers
» Qu'on a vus de leur sang arroser vos lauriers,
» Au sentier de la gloire encor prêts à vous suivre,
» D'un seul de vos bienfaits auroient tous de quoi vivre.
» Par vos ordres exprès je vous parle sans fard.
» Vous le voulez?

CRÉSUS.

Pourquoi t'ai-je connu si tard?
» Qu'un Monarque est heureux, quand un ami fidele
» Joint un si grand respect avec un si grand zele!
» Mais l'insolent Iphis avec un ton brutal...

ÉSOPE.

» Peut-être à sa maniere a-t-il un zele égal.
» Il n'est pas à la Cour le premier qui s'oublie,
» Et qui devienne sage, après une folie. »
Combien en a-t-on vu, de toutes qualités,
Qui pendant leur jeunesse imprudens, emportés,
Dans un âge plus mûr, dépouillés de tous vices,
Vous ont rendu, Seigneur, de signalés services?
Rendez-lui vos bontés : sensible à ce bienfait,
Il vous rendra service encor mieux qu'il n'a fait.
Le Ciel, à ce propos, me suggere une Fable,
Qui peut être à mes vœux vous rendra favorable:
Pour fléchir votre cœur c'est mon dernier moyen.
Ce que je vous demande est de l'écouter bien.
Je ne dirai plus rien, si ma Fable est frivole.

CRÉSUS.

J'écoute; souviens-toi de me tenir parole.

ÉSOPE.

LE LION ET LE RAT.

FABLE.

Un Lion endormi, s'éveillant en sursaut,
Rencontre un Rat sous sa patte.
Comme un Lion est fier et qu'il a le sang chaud,
Il fulmine, tonne, éclate.
Pour apaiser son courroux,
Le Rat, que la crainte glace,
Se prosterne à ses genoux,

Et, d'un ton suppliant, lui demande sa grace.
« L'intervalle est si grand, dit-il, de vous à moi
» Qu'en me faisant périr vous auriez peu de gloire;
» Et la clémence d'un Roi
» Eternise sa mémoire.
» Si vous avez la bonté
» De me conserver la vie,
» La prodiguer par tout pour votre Majesté
» Sera ma plus forte envie. »
Le Lion généreux, mettant la griffe bas,
Sensible à cette requête,
Fit grace à la pauvre bête,
Et ne s'en repentit pas.
En poursuivant une proie,
Trois ou quatre jours après,
Le Lion pris en des rets,
Pour s'en débarrasser ne trouve aucune voie.
Par des efforts vigoureux
Il tâche à rompre sa chaîne;
Mais plus il y prend de peine,
Plus il en serre les nœuds.
De chaque animal qui passe,
En vain dans ce péril il attend du secours:
Quand le destin nous menace,
Nos meilleurs amis sont sourds.
Le Rat seul, d'un pas agile,
L'ayant entendu rugir,
Vient voir à quel usage il lui peut être utile,
Et sans beaucoup parler cherche à beaucoup agir.
Il s'attache avec soin à ronger une corde.

Qui de tout l'attirail est le nœud gordien ;
Et par bonheur tout succéde si bien,
Tant de fortune à son zele s'accorde
Que du Lion captif il brise le lien,
Pour le récompenser de sa misericorde.

Princes, qui, pouvant tout, vous croyez tout permis,
Aux malheureux soyez toujours propices.
Tels que l'on croit d'inutiles amis,
Dans le besoin rendent de bons services.

Eh ! bien, Seigneur, mes vœux seront-ils exaucés....
Vous ne répondez rien ?

CRÉSUS.

C'est te répondre assez.
Le Lion me prescrit ce qu'il faut que je fasse :
Je dois, Roi comme lui, comme lui faire grace.
Qu'Iphis de mon courroux n'apprehende plus rien ;
Puisqu'il est ton ami, je veux être le sien.

ÉSOPE.

Seigneur ! ...

CRÉSUS.

Je te défends d'oser ouvrir la bouche
Pour me persuader que ma bonté te touche.
Le plaisir le plus grand, trop long-tems attendu,
Par celui qui le fait est toujours trop vendu ;
Et c'est, je te l'avoue, une tache à ma vie
D'avoir été si lent à remplir ton envie.
« Fais moi, je t'en conjure, un plaisir, à ton tour.
» Iphicrate, autrefois l'ornement de la Cour,

» Qui se fait estimer de tous ceux qui le voient,
» Va te rendre visite, et les Dieux te l'envoient.
» Jamais plus honnête homme à tes yeux n'a paru;
» Mais apprends sa foiblesse; il n'a jamais rien cru.
» C'est le cœur le mieux fait que le Ciel ait vû naître,
» L'ami le plus ardent que l'on puisse connoître,
» Généreux, magnifique, affable, officieux:
» Pour tout dire, accompli, s'il pouvoit croire aux Dieux....
» Il vient; de son erreur fais-lui voir l'injustice.
» Je l'aime; et c'est à moi que tu rendras service.

(Il sort.)

SCENE IV.

IPHICRATE, ÉSOPE.

IPHICRATE.

« MONSIEUR, de vos vertus le bruit s'étend si loin
» Qu'on ne peut pour vous voir se donner trop de soin.
» Après un long service, en differentes guerres,
» Relégué, par la paix, dans une de mes Terres,
» Où, sans ambition, sans amour, sans desir,
» Je préfere l'étude à tout autre plaisir,
» Tout ce que j'ai d'amis, qui m'y rendent visite,
» M'ont tant parlé de vous, et de votre mérite,
» Qu'ayant vû ce matin qu'il faisoit un beau jour,
» J'ai quitté pour vous voir mon tranquille séjour;

» Et je suis si content d'avoir cet avantage
» Que mon plaisir paroît jusques sur mon visage.

ÉSOPE.

» Si vous en exceptez la rareté du fait,
» J'ignore quel plaisir ma figure vous fait;
» Pour me bien définir je ne sais point de phrase.

IPHICRATE.

» Je viens pour la liqueur, et non pas pour le vase.
» Le corps, quel qu'il puisse être, est l'ouvrage d'autrui;
» Mais la vertu d'un homme est son ouvrage à lui,
» Et je croirois lui faire une injustice extrême,
» Si je ne le voyois par son mérite même.

ÉSOPE.

» Quand j'aurois un mérite à vous frapper les yeux
» Ne le devrois-je pas à la bonté des Dieux ?

IPHICRATE.

» Des Dieux ? bon !

ÉSOPE.

Comment ! bon?

IPHICRATE.

Eh ! quoi ! vous qu'on renomme,
» Vous avez la foiblesse et l'erreur d'un autre homme !
» Vous croyez donc devoir votre mérite aux Dieux ?

ÉSOPE.

» Avant que, vous et moi, nous nous expliquions mieux,
» Avec qui, s'il vous plaît, ai-je ici l'honneur d'être ?

IPHICRATE.

» On me nomme Iphicrate, et vous m'allez connoître.
» Je ne sais ici-bas d'autre félicité
» Que dans une flatteuse et douce volupté.
» Non dans la volupté dont le peuple s'entête,
» Qu'on évite avec soin, pour peu qu'on soit honnête,
» Et qui pour des plaisirs peu durables et faux,
» Cause presque toujours de véritables maux.
» J'appelle volupté proprement ce qu'on nomme
» Ne se reprocher rien et vivre en honnête homme,
» Appuyer l'innocent contre l'iniquité,
» Briller moins par l'esprit que par la probité,
» Du mérite opprimé réparer l'injustice,
» Ne souhaiter du bien que pour rendre service,
» Être accessible à tous, par son humanité :
» Non, rien n'est comparable à cette volupté.

ÉSOPE.

» Votre plaisir est grand, je n'en fais point de doute,
» A suivre une si juste et si charmante route.
» Je ne vous cele point que je suis enchanté
» De cette délicate et pure volupté.
» Je rends graces aux Dieux....

IPHICRATE.

Eh ! quoi ! les Dieux encore?
» Laissez-là ces beaux noms, que le vulgaire adore.
» Peut-on être si foible, avec tant de raison ?

ÉSOPE.

» Vous ne croyez donc pas qu'il soit des Dieux ?

IPHICRATE.

Moi? non.

» Et vous ne le croyez non plus que moi, je pense?

ÉSOPE.

» Vous le conjecturez avec peu d'apparence.
» Sur quoi vous fondez-vous pour n'en pas croire?

IPHICRATE.

Moi?

» Sur quoi vous fondez-vous pour en croire?

ÉSOPE.

Sur quoi?

» J'ai, vous n'en doutez point, pour moi le plus grand nombre.

IPHICRATE.

» Il est vrai; mais qui marche à tâtons et dans l'ombre,
» Qui bronche à chaque pas, chancele à chaque point
» Et qui les craint si peu que c'est n'en croire point.
» Les Dieux doivent leur être aux foiblesses des hommes.

ÉSOPE.

» Ne convenez-vous pas que vous et moi nous sommes?

IPHICRATE.

» Sans doute.

ÉSOPE.

Croyez-vous que nous venions de rien?
» Mon pere avoit son pere, et son pere le sien;
» Et que nous parcourions mes ayeux ou les vôtres,
» Il en faut un premier d'où soient venus les autres.
» Vous êtes trop prudent pour me nier cela?
» Eh! qui donc, je vous prie, a fait ce premier-là?
» Voilà sur quel article il faut qu'on me réponde.

IPHICRATE.

IPHICRATE.

» Je crois l'homme éternel de même que le monde.

ÉSOPE.

» Peut-il être éternel et sujet au trépas ?
» Il commence et finit, vous ne l'ignorez pas ?
» Tout être dépendant vient d'un être suprême;
» Et ce que nous voyons ne s'est point fait soi-même.
» Jetez les yeux par-tout, l'air, la terre, les eaux,
» Le Ciel, où jour et nuit brillent des feux si beaux,
» L'ordre toujours égal des saisons, des planetes,
» Prouvent par quelles mains elles ont été faites.
» Vous qui paroissez être homme ferme, esprit fort,
» Parce que d'un peu loin vous croyez voir la mort,
» Si par quelque accident, maladie ou blessure,
» Dans une heure, au plus tard, votre mort étoit sûre,
» Penseriez-vous des Dieux ce que vous en pensez ?
» Et pour n'y croire pas seriez-vous ferme assez ?
» Parlez de bonne foi sur le fait que je pose.

IPHICRATE.

» Si je devois mourir dans une heure ?....

ÉSOPE.

Oui.

IPHICRATE.

La chose
» Est un peu délicate, et je ne sais pas bien....

ÉSOPE.

» Croiriez-vous quelque chose, ou ne croiriez-vous rien ?
» Vous, et tous vos pareils, qui semblez intrépides,
» A l'aspect de la mort vous êtes si timides

» Que pour un insensé qui craint d'ouvrir les yeux,
» Mille de cris perçans importunent les Dieux.
» S'il vous falloit mourir que croiriez-vous ?

IPHICRATE.

Peut-être
» Que mon cœur combattu par la peur du non-être....

ÉSOPE.

» Eh ! Monsieur, le non-être est ce qu'on craint le moins :
» La peur d'être toujours cause bien d'autres soins ;
» Le passé fait trembler, l'avenir embarrasse.
» Mais, sans nous écarter, répondez-moi, de grace.
» Si vous deviez mourir dans une heure, au plus tard,
» Que croiriez-vous ? parlez, sans énigme et sans fard.

IPHICRATE.

» Sans énigme et sans fard ! je ne suis pas un homme
» Qui par le nom d'athée aime qu'on me renomme.
» Je ne dispute point pour vouloir disputer ;
» Je cherche à m'éclaircir, et non pas à douter.
» Loin d'avoir du plaisir, j'ai de l'inquiétude
» A floter dans le trouble et dans l'incertitude ;
» Et, chagrin contre moi d'avoir ainsi vécu,
» Le bonheur où j'aspire est d'être convaincu.
» J'ai vu la mort de près dans plus d'une bataille ;
» Je l'ai vue à l'assaut de plus d'une muraille,
» Sans que dans ce péril elle ait pu m'inspirer
» Ni de croire des Dieux, ni de les implorer.
» Peut-être ma carriere approchant de son terme,
» Que dans ces sentimens je ne suis plus si ferme ;

» Et que si dans une heure, au plus tard, je mourois,
» Plus juste, ou plus craintif, je les implorerois.
» Eh ! que ne fait-on point quand il faut que l'on meure !

ÉSOPE.

» Votre raison alors sera-t-elle meilleure ?
» Aurez-vous de l'esprit plus que vous n'en avez ?
» Saurez-vous sur ce point plus que vous ne savez ?
» Seront-ce d'autres Dieux, ou sera-ce un autre homme ?
» Pouvez-vous ne rien croire, et dormir d'un bon somme ?
» De la vie à la mort il s'agit d'un instant ;
» Et que peut-on risquer qui soit plus important ?
» Qui dit Dieux, dit vengeurs ; et leur foudre...

IPHICRATE.

Au contraire :
» Qui dit Dieux, dit clémens. Un remords bien sincere,
» Arrête, en expirant, leur foudre prête à choir.

ÉSOPE.

» Eh ! ce remords sincere est-on sûr de l'avoir ?
» Sur le point d'expirer, quoi qu'on se persuade,
» Le repentir est foible autant que le malade.
» Je vais, non vous prouver, mais vous faire entrevoir
» Qu'un espoir si tardif est un fragile espoir,
» Et qu'aux derniers momens les beaux esprits qui doutent
» Ne sont pas assurés que les Dieux les écoutent.
» Voulez-vous à m'entendre appliquer votre soin ?

IPHICRATE.

» Pour quel autre sujet viens-je ici, de si loin ?

» Le plaisir le plus grand que vous me puissiez faire,
» C'est de m'ouvrir votre ame et de ne me rien taire.

ÉSOPE.

LE FAUCON MALADE.

FABLE.

» Un Faucon qui croyoit les Dieux muets et sourds,
» Etant à son heure derniere,
» D'un lamentable ton sollicita sa mere
» D'aller en sa faveur implorer leur secours.
» Mon enfant, lui dit-elle, en mere habile et sage,
» Pendant que tu te portois bien,
» Tu disois qu'ils ne pouvoient rien:
» Ils ne peuvent pas davantage.

» C'est presque ainsi que l'homme en use envers les Dieux:
» Pour en croire il attend qu'il soit malade, ou vieux.
» Jusqu'au moment funeste où leur vengeance arrive,
» Il les croit impuissans, voyant leur foudre oisive;
» Et pour les apaiser fait des cris éclatans,
» Quand ils sont fatigués et qu'il n'en est plus tems.
» La clémence des Dieux, dont on voit tant de preuves,
» Est semblable, à-peu-près, à ces paisibles fleuves
» Qui n'ont pu résister au tems rude et fatal,
» Qui tient leurs flots captifs, sous un mur de cristal:
» Jusques à certain poids, qu'on y passe et repasse,
» On est en sûreté sur leur épaisse glace;
» Mais lorsqu'on la surcharge elle fond sous nos pas,
» Et qui tombe dessous ne s'en retire pas.
» Voilà ce que je crois.

IPHICRATE.

Monsieur, cessons, de grace!
» Ce discours vous fatigue autant qu'il m'embarrasse.
» A lutter contre vous j'applique en vain mes soins,
» Si vous ne m'abattez, vous m'ébranlez, au moins.
» Mais quel fruit, après tout, auroit votre victoire?
» Croire comme l'on fait, par exemple, est-ce croire?
» A parler sans contrainte et d'un cœur ingénu,
» Quel Dieu, hors la Fortune, à la Cour est connu?
» Pour peu que l'on y prie on est toujours en garde:
» On observe avec soin si le Prince y regarde;
» Et lorsque, par hasard, on rencontre ses yeux,
» C'est lui que l'on invoque encor plus que les Dieux....
» Adieu: je sors d'ici plein de votre mérite.
» Souffrez que je vous rende encore une visite:
» Je crois, par les efforts que vos bontés feront,
» Si mes yeux sont fermés qu'ils se déferneront.
» Je demande un jour fixe encor cette semaine.

ÉSOPE.

» Non, Monsieur, je saurai vous en sauver la peine;
» Et je vous promets bien, pour vous faire ma cour,
» Que j'irai vous trouver jusqu'en votre séjour.

IPHICRATE.

» Vous, Monsieur? plut aux Dieux, que je commence à croire,
» Que vous me voulussiez accorder cette gloire.
» C'est un endroit riant dans la belle saison;
» Les ondes du Pactole entourent la maison:
» On y voit d'un coup d'œil le printems et l'automne,
» Les richesses de Flore et les dons de Pomone;

» Et je ne vous dis point le plaisir que j'aurai
» A vous y recevoir le mieux que je pourrai.
» Précipitez l'honneur que vous voulez me faire.
» Adieu.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

ÉSOPE, *seul.*

Que de clartés, hors la plus nécessaire!
» Et que d'honnêtes gens à la Cour aujourd'hui
» Ont la même foiblesse éclairés comme lui!

SCENE V.

LÉONIDE, ÉSOPE.

LÉONIDE.

Bon jour, Monsieur.

ÉSOPE.

Bon jour. Que voulez-vous, Madame?

LÉONIDE.

Eh! Monsieur, je ne suis qu'une bien pauvre femme;
Je n'ai point de parens, pere, frere, ni sœur
Qui jamais ait été Madame, ni Monsieur:
J'ai loué cet habit pour paroître un peu brave;
La Thrace est mon pays, et j'y suis née esclave.

Ce que je vous apprends montre assez, que je croi,
Qu'en m'appellant Madame, on se mocque de moi.

ÉSOPE.

Eh ! bien, ma bonne femme, à quoi vous suis-je utile ?
Qui vous fait de si loin venir en cette ville ?
J'écoute les raisons, sans distinguer les rangs ;
Et je crois me devoir plus aux petits qu'aux grands.
Comme ils sont situés plus près de l'indigence,
Leur besoin plus pressant veut plus de diligence.
Si je puis vous servir ici, je le ferai.
Y serez-vous long-tems ?

LÉONIDE.

Le moins que je pourrai.
Sans vous, de qui la vue adoucit ma disgrace,
Je me repentirois d'avoir quitté la Thrace.
J'ai bien pris de la peine, et bien fait du chemin,
Pour ne trouver au bout que mépris et chagrin.

ÉSOPE.

Avez-vous de quelqu'un essuyé quelque injure ?

LÉONIDE.

Oui, Monsieur ; et sans doute une qui m'est bien dure !

ÉSOPE.

Et de qui ?

LÉONIDE.

D'une main de qui mon cœur déçu
N'attendoit point du tout le coup qu'il a reçu,
De Rodope.

ÉSOPE.

Rodope ! elle qui plaît, qui brille ?
Rodope, dites-vous ?

LÉONIDE.

Eh ! bons Dieux, quelle fille !
Elle vient de me faire un si cruel affront....

ÉSOPE.

Elle, Rodope ?

LÉONIDE.

Un jour les Dieux l'en puniront !....
J'en conçois par avance une douleur mortelle.

ÉSOPE, *appellant.*

Hola ! quelqu'un.

SCENE VI.

LICAS, ÉSOPE, LÉONIDE.

ÉSOPE, *à Licas.*

Voyez si Rodope est chez elle.
Je la prie instamment de vouloir me mander
Quand je pourrai la voir, sans trop l'incommoder.
Je vous attends ici pour avoir sa réponse.

(*Licas sort.*)

SCENE VII.

LÉONIDE, ÉSOPE.

LÉONIDE.

CACHEZ bien, s'il vous plaît, ce que je vous annonce,
Mon cher Monsieur : je l'aime ; et, quoi qu'elle m'ait fait,
Si je lui faisois tort j'en aurois du regret :
Je le sens bien.

ÉSOPE.

D'où vient qu'elle vous est si chere ?

LÉONIDE.

Pour m'avoir méconnue en suis-je moins sa mere ?

ÉSOPE.

Vous, sa mere ?

LÉONIDE.

Oui, Monsieur. Si cet aveu lui nuit,
Je consens, avec joie, à n'en faire aucun bruit.
Après l'avoir pleurée, et cru sa mort certaine,
Un Marchand de Sardis qui vint à Clazomene,
Au bout de quatorze ans m'ayant appris son sort,
Je pars, je cours, j'arrive, et fais naufrage au port.
Pour le prix de mes soins j'ai la douleur amere
De trouver un enfant qui méconnoît sa mere ;
Et, contrainte à partir pour retourner si loin,
J'implore vos bontés dans le dernier besoin.
Pardon, si jusqu'à vous ma douleur est venue !

ÉSOPE.

Rodope est votre fille, et vous a méconnue !
Est-il bien vrai ? vos yeux en sont-ils les témoins,
Et n'y mêlez-vous rien, ou du plus ou du moins ?
Quelles fausses raisons colorent cet outrage ?

LÉONIDE.

Je suis pauvre, elle est riche ; en faut-il davantage ?
Elle a peur que ma vue infecte sa maison.
C'est tout.

ÉSOPE, *à part.*

La pauvre femme a peut-être raison.
Rodope n'est pas seule, en sa bonne fortune,
Qui d'un pauvre parent fuit la vue importune.
Il n'est pas sous le Ciel de gens plus malheureux
Que ceux dont les enfans sont plus élevés qu'eux.
Qu'un homme de finance ait ennobli sa race,
En l'avouant pour pere on croit lui faire grace ;
Et qu'un riche Marchand fasse un fils Conseiller,
Ce fils en le voyant craint de s'encanailler.
Un mépris infaillible est le digne salaire
D'avoir plus fait pour eux que l'on ne devoit faire ;
Et quoique tous les jours on éprouve cela,
On retombe sans cesse en cette faute-là.

(*A Léonide.*)

Ce n'est pas envers vous tout-à-fait même chose ;
Rodope de son sort elle seule est la cause :
Le jour qu'elle respire est votre unique don.

LÉONIDE.

Est-ce un juste sujet de ne me pas voir ?

ÉSOPE.

Non.
Elle a dû vous voyant avoir l'ame ravie.
Eh ! que ne doit-on pas à qui l'on doit la vie ?...
Bientôt de ses raisons je vais être éclairci.

SCENE VIII.

LICAS, ÉSOPE, LÉONIDE.

LICAS.

Rodope suit mes pas, et va se rendre ici.
Je n'ai pu l'empêcher de prendre cette peine.

ÉSOPE, *à Licas.*

Conduisez cette femme à la chambre prochaine ;
Et, sur-tout, ayez soin de la placer si bien
Que de tous nos discours elle ne perde rien.
(*A part.*)
Allez.... Ce que j'entends de Rodope m'étonne.
(*Licas et Léonide sortent.*)

SCENE IX.

RODOPE, ÉSOPE.

RODOPE.

Je viens savoir de vous à quoi je vous suis bonne.

ÉSOPE.

Je m'en allois vous voir.

RODOPE.

Et moi je vous préviens,
Sûre que vos momens sont plus chers que les miens.
Que vous plaît-il ?

ÉSOPE.

Vous dire une Fable nouvelle,
Que bien des Courtisans m'ont paru trouver belle;
Mais étant la plupart ou flateurs ou jaloux,
Je veux m'en rapporter uniquement à vous.
Mon but est qu'une Fable instruise, plaise, touche;
Et j'en crois plus le cœur que je n'en crois la bouche.
Si le vôtre s'émeut, je serai satisfait.

RODOPE.

J'en dirai mon avis, comme j'ai toujours fait,
Sans vanité pour moi, pour vous sans flatterie.

ÉSOPE.

C'est ce que je demande et de quoi je vous prie.

LE

LE FLEUVE ET SA SOURCE.

FABLE.

Un Fleuve, enflé d'orgueil de l'abondance d'eau
Qui, de plusieurs endroits, avoit grossi sa course,
Avec indignité désavoua la Source
Qui l'avoit en naissant fait un simple Ruisseau.
« Ingrat! lui dit la Source, à qui ce coup fut rude,
» Que tu reconnois mal ma tendresse et mes soins;
» Quelque injuste raison qu'ait ton ingratitude,
» Sans moi, qui ne suis rien, tu serois encor moins. »

Eh! bien, de cette Fable avez-vous l'ame émue?
Sentez-vous qu'en secret votre cœur se remue?
Vous pleurez?

RODOPE.

Est-ce à tort?... je suis au désespoir!
J'ai trahi la nature, oublié mon devoir,
Sacrifié ma gloire à des chimeres vaines,
Et fait taire le sang qui coule dans mes veines:
Semblable au Fleuve ingrat, né d'un foible Ruisseau,
Qui méconnut sa Source, orgueilleux de son eau,
Ayant reçu le jour d'une esclave étrangere,
Par orgueil comme lui, j'ai méconnu ma mere.

ÉSOPE.

Vous, Rodope?

RODOPE.

Moi-même. Est-il rien de si bas?
Surprise d'un accueil qu'elle n'attendoit pas:
« Eh! bien, m'a-t-elle dit, en versant quelques larmes,

» Rassurez-vous, Rodope, et n'ayez point d'alarmes,
» Prête à m'aller rejoindre à mes pauvres ayeux,
» Je venois vous prier de me fermer les yeux,
» Et croyois que le sort, lassé de me poursuivre,
» Souffriroit qu'avec vous j'achevasse de vivre.
» Puisqu'il est si contraire à mes plus doux souhaits,
» Tout ce que je demande est de mourir en paix.
» Adieu. » La pauvre femme à l'instant est sortie,
Et, pour s'en retourner, est sans doute partie.
A peine de ma chambre a-t-elle été dehors
Que pour la retrouver j'ai fait de vains efforts.
Faites, au nom des Dieux ! qu'on me rende ma mere :
Plus elle est malheureuse et plus elle m'est chere ;
Je veux souffrir sa peine, ou me faire un honneur
De lui voir avec moi partager mon bonheur.
Calmez l'émotion où me met votre Fable.

ÉSOPE.

Ce que vous m'avez dit, Rodope, est-il croyable ?

RODOPE.

Non, il n'est pas croyable, à vous parler sans fard,
Qu'un enfant pour sa mere ait eu si peu d'égard.
Si mon crime fut grand, mon remords est extrême.
Envoyez après elle, ou bien j'y vais moi-même.
Je ne puis sans la voir demeurer plus long-tems.

ÉSOPE.

Est-ce d'un cœur touché que part ce que j'entends ?
Ne me faites-vous point une promesse vaine ?

RODOPE.

Quel plaisir prenez-vous à prolonger ma peine ?
Les momens sont trop chers pour les perdre en discours.

Ma mere à qui tout manque a besoin de secours.
Je dois à sa misere une prompte assistance.

ÉSOPE.

J'entrevois dans ce zele un peu de bienséance:
Un amour tendre et pur ne vous fait point agir;
C'est la crainte du blâme et la peur de rougir.
Votre faute est secrette et deviendroit publique;
Et la nature agit moins que la politique.

RODOPE.

Mon cœur de vos mépris, désesperé, confus,
Quelques rudes qu'ils soient, en mérite encor plus.
Soupçonnez d'artifice un repentir sincere;
Je ne me plains de rien que des maux de ma mere.
Loin que notre dispute en termine le cours,
Pendant que nous parlons, ils augmentent toujours.
Ce que je sens pour elle est si pur que je jure
De ne prendre jamais repos, ni nourriture
Que nous ne partagions, pour tout dire en deux mots,
La même nourriture et le même repos.
J'aime mieux devancer que voir ses funerailles....
Adieu.

(*Elle veut sortir.*)

SCENE X.

LÉONIDE, RODOPE, ÉSOPE, LICAS.

LÉONIDE, *à part.*

Ce que j'entends me perce les entrailles.
Mon cœur est pénetré des plus sensibles coups.
(*Haut.*)
Venez, ma chere fille !

RODOPE.

Eh ! ma mere est-ce vous ?
Après ce que j'ai fait puis-je vous être chere,
Et reconnoissez-vous qui méconnoît sa mere ?
Quel prix vous recevez de m'avoir mise au jour !

ÉSOPE.

Je vous ait fait pleurer, et je pleure à mon tour.
Consolez-vous, Rodope; une si belle faute
Vous donne plus d'éclat qu'elle ne vous en ôte.
Ce que je viens de voir m'a si fort satisfait
Que je vous aime plus que je n'ai jamais fait.
Dans votre appartement conduisez-là vous même.
(*A Léonide.*)
Ayez pour votre fille une tendresse extrême....
(*A Rodope.*)
Et vous, à l'avenir, soumise à son aspect,
Ayez pour votre mere un extrême respect.

Pour être un des premiers à lui montrer mon zele,
Ce soir je vous convie à souper avec elle.
Satisfait de l'entendre et ravi de la voir,
Je ferai mes efforts pour la bien recevoir.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARSINOÉ, LAYS.

LAÏS.

Au plus riche des Rois vous voilà presque unie;
Il n'y manque plus rien que la cérémonie,
Et dans un beau fauteuil, assise à son côté,
Votre Altesse demain deviendra Majesté.
Le Ciel à votre sang devoit ce privilege.
Mais moi, Madame, moi, demain que deviendrai-je ?
Je voudrois bien....

ARSINOÉ.

J'entends ce que tu voudrois bien,
Et ton bonheur, Laïs, suivroit de près le mien.
Mais j'y vois un obstacle.

LAÏS.

Eh ! quel est-il ?

ARSINOÉ.

Rodope :
Elle a fait ce matin sa paix avec Ésope,
Tu sais en quelle estime il est auprès du Roi ?
Et je songeois à lui pour l'attacher à toi.

LAÏS.

Qui? lui, Madame?

ARSINOÉ.

Ésope est né dans l'indigence;
Mais, Laïs, ses vertus corrigent sa naissance.
Quel honneur n'a-t-il point de ne devoir qu'à lui
Le poste glorieux qu'il occupe aujourd'hui?
Ésope sans naissance est dans une posture....

LAÏS.

Avez-vous parcouru sa bizarre figure?
Je renonce à vos biens, si le plus grand de tous
Consiste à me donner Ésope pour époux.
Je n'en veux vraiment point.

ARSINOÉ.

Connois-tu bien Ésope?

LAÏS.

Il ne faut pour le voir prendre aucun microscope:
De son hideux aspect on est d'abord frappé.
Hors l'esprit qu'il a droit, il a tout éclopé;
Et quoique sa morale ait des traits admirables,
L'Hymen n'est pas un Dieu qu'on repaisse de Fables.
En un mot, quelque époux qui me soit destiné,
Je le veux, si je puis, bien conditionné,
Que rien n'y manque.

ARSINOÉ.

Ésope a l'esprit net, affable.

LAÏS.

L'esprit net, il est vrai; le corps indéchiffrable.
C'est d'une fort belle ame un fort vilain étui.
Que feroit-il de moi? que ferois-je de lui?

Pardon, si ma pensée est contraire à la vôtre;
Mais il faut pour s'aimer être faits l'un pour l'autre:
Si l'époux que l'on prend n'a le don de toucher,
La vertu de la femme est facile à broncher.
La mienne jusqu'ici ne s'est point démentie;
De la contagion elle s'est garantie:
Je veux, s'il m'est possible, être femme de bien,
Et si je suis à lui, je ne réponds de rien.
Préservez ma pudeur, qu'il rendroit chancelante,
D'une tentation qui seroit violente....
Le voici.... Justes Dieux, détournez un tel coup!
J'aime mieux mourir fille; et c'est dire beaucoup!

SCENE II.

ÉSOPE, ARSINOÉ, LAYS.

ÉSOPE.

Vous me voyez confus d'oser vous faire attendre,
Moi qui dois à votre ordre avec respect me rendre;
Mais enfermé, Madame, au cabinet du Roi....

ARSINOÉ.

Eh! qui de vos bontés sait mieux le prix que moi?
Pouvez-vous m'en donner de plus sensibles marques?
Destinée à l'hymen du plus grand des Monarques,
Je dois plus ce bonheur, que je n'attendois pas,
A vos soins empressés qu'à mes foibles appas.
Vous avez seul vers moi fait pencher la balance.

ÉSOPE.

Eh ! puis-je avoir pour vous trop de reconnoissance ?
La qualité de Reine est due à vos vertus ;
Mais plût aux Dieux, Madame, avoir pu faire plus !
Je n'oublirai jamais qu'à la premiere vue
Crésus de ma présence eût d'abord l'ame émue,
Et que si dans ces lieux j'éprouve un sort si doux,
Je le dois à l'appui que je reçus de vous.
Un bienfait tôt ou tard trouve un prix infaillible,
Et vous en allez voir une preuve sensible.

LA COLOMBE ET LA FOURMI.

FABLE.

La Colombe qui s'égayoit,
Au bord d'une fontaine, où l'onde étoit fort belle,
Vit se démener auprès d'elle
Une Fourmi qui se noyoit.
Sensible à son malheur, mais encor plus active
A lui prêter secours par quelque prompt moyen,
Elle cueille un brin d'herbe, et l'ajuste si bien
Que la Fourmi l'attrape et regagne la rive.
Quand elle fut hors de danger,
Sur le mur le plus près la Colombe s'envole.
Un Manant à pieds nuds, qui la voit s'y ranger,
Fait d'abord vœu de la manger,
Et ne croit pas son vœu frivole.
Assuré de l'arc qu'il portoit,
De sa fléche la plus fidelle
Il alloit lui donner une atteinte mortelle ;
Mais la Fourmi, qui le guettoit,

Voyant sa bienfaitrice en cet état réduite,
Le mord si rudement au pié,
Que se croyant estropié,
Il fait un si grand bruit que l'oiseau prend la fuite.

Par la foible Fourmi ce service rendu
A la Colombe bienfaisante
Est une preuve suffisante
Qu'un bienfait n'est jamais perdu.

ARSINOÉ.

Il est vrai qu'un bienfait n'est jamais sans salaire,
N'eût-on que le plaisir que l'on goûte à le faire.
Épouse de Crésus que mon sort sera doux,
Pouvant faire du bien, de commencer par vous!
Je viens exprès ici vous le dire moi-même.
Demain, associée à son pouvoir suprême,
Comme de votre bien usez de mon crédit.

(Elle sort.)

SCENE III.

ÉSOPE, LAYS.

ÉSOPE, *arrêtant Laïs, qui veut suivre Arsinoé.*

J'AI fait, belle Laïs, ce que vous m'avez dit :
Tantôt, d'un air galant, votre main dans la mienne,
Vous m'avez demandé quelqu'un qui vous convienne;
Et, sur qui que ce soit que j'arrête les yeux,

Je crois être celui qui vous convient le mieux.
Si le parti vous plaît, la main est toute prête.

LAÏS.

Moi, Monsieur, de Rodope enlever la conquête!
Que diroit-elle? Non, je rends grace à vos soins;
Vous lui convenez plus, et je vous conviens moins.
J'ai pour votre mérite une estime sincere:
Pour de l'amour... tout franc, vous n'en inspirez guere;
Et vous savez le sort de quantité d'époux
Qui, sans vous offenser, sont bien mieux faits que vous?
S'il vous faut, comme un autre, éprouver ce supplice,
Je vous honore trop pour en être complice.

ÉSOPE.

Allez; c'est être sage, et l'être au dernier point
Que de ne s'unir pas à ce qu'on n'aime point.
Je voulois éprouver quelle étoit votre pente.
Aimez, et qu'on vous aime; et vous vivrez contente:
C'est le sort le plus doux.

(*Laïs sort.*)

SCENE IV.

CLÉON, ÉSOPE.

CLÉON.

Eh! bon jour, mon Patron.

(*Ils s'embrassent.*)

Baisez moi, je vous prie.... Encore une fois.... Bon.

Les yeux vifs, le teint frais, la face rubiconde:
Vous ferez, j'en suis sûr, l'épitaphe du monde.
Jamais homme à mon gré, ne se porta si bien.

ÉSOPE.

Ma santé, par malheur, ne vous est bonne à rien.

CLÉON.

Puis-je compter sur vous pour me rendre un service?

ÉSOPE.

Pouvez-vous en douter et me rendre justice?
M'en offrir un moyen c'est flatter mon desir:
Le plaisir d'obliger est mon plus grand plaisir.
Quand il faut à quelqu'un refuser quelque chose,
J'en ai plus de chagrin que ceux à qui j'en cause.
Rien ne m'est plus sensible et ne me touche tant
Que lorsque d'avec moi l'on s'en va mécontent.

CLÉON.

J'ai tablé là-dessus, et viens vous mettre en œuvre.
Je suis homme de guerre, et j'en sais la manœuvre.
Expert en ce métier, je distingue d'abord
D'une armée ennemie et le foible et le fort.
Chagrin contre Ariston, qui ne fait rien qui vaille,
A le couler à fond sourdement je travaille;
Et pour m'aider, sous main, à le rendre odieux,
C'est sur vous, mon Patron, que je jette les yeux.
Je vous préfere à tous, tant je vous crois fidele.

ÉSOPE.

Pour le couler à fond? La préférence est belle!
Pourquoi chercher à nuire à ce Brigadier-là?

CLÉON.

Pour mettre un habile homme en la place qu'il a.

J'en

J'en sais un (avec vous je m'explique sans feindre)
Qu'on ne feroit pas mieux, quand on le feroit peindre;
Fier, sans être orgueilleux ; doux, sans être soumis ;
Estimé des soldats, et craint des ennemis;
Enfin ce qu'on appelle un des plus jolis hommes
Qu'on ait vu de long-tems à la Cour où nous sommes.
C'est le meilleur présent qu'on puisse faire au Roi.

ÉSOPE.

Eh ! quel est, s'il vous plaît, cet habile homme ?

CLÉON.

Moi.

ÉSOPE.

Vous !

CLÉON.

Oui. Je vous surprends de ce que je me nomme ?
Eh ! qui sait mieux que moi que je suis habile homme ?
La modestie est belle enchassée à propos;
Mais hors de son endroit, c'est la vertu des sots.
Fiez-vous-en à moi ; je sais un peu la carte :
Quand on a mes talens rarement on s'écarte.
Me proposer au Roi ce sera le ravir.

ÉSOPE.

Du meilleur de mon cœur je voudrois vous servir.
Vous ne pouvez jamais me causer plus de joie
Que de m'en procurer une équitable voie ;
Mais quel tort, dites moi, m'a fait cet Officier,
Pour obliger Crésus à le disgracier ?
Parlez-moi d'élever et non pas de détruire.
Je n'ai point de pouvoir quand il s'agit de nuire.
Ne me demandez point ce qui n'est pas permis.

CLÉON.

Il est permis, parbleu ! d'obliger ses amis.
Et je vous crois le mien, comme je suis le vôtre.

ÉSOPE.

Pour en obliger un faut-il en perdre un autre ?
Il n'est rien de si beau que d'être généreux.
Vous auriez du scrupule à faire un malheureux.

CLÉON.

Bon ! c'est bien à la Cour que l'on a du scrupule ?
On cherche à s'avancer, sans voir qui l'on recule.
Il n'est point de moment où l'on ne soit au guet,
Pour y mettre à profit les faux pas qu'on y fait ;
Et pourvu qu'à son but un Courtisan arrive,
On l'applaudit toujours, quelque route qu'il suive.
Aller à la fortune est mon unique fin.

ÉSOPE.

Allez-y, croyez-moi, par un autre chemin.
Crésus, des Potentats l'un des plus équitables,
A qui, depuis un an, j'ai dédié mes Fables,
Se fait lire avec soin, le matin et le soir,
Celles que sans foiblesse un grand Roi peut savoir ;
Et le plus lâche crime étant la calomnie,
Pour ne pas un moment la laisser impunie,
Il s'est fait un devoir d'apprendre celle-ci.
Quel bonheur, si les Rois en usoient tous ainsi !
L'envie, au désespoir honteusement réduite,
De leurs paisibles Cours prendroit bientôt la fuite.
Ecoutez.

LE LION DÉCRÉPIT.

FABLE.

Le Lion, accablé par les ans,
Et n'ayant presque plus de chaleur naturelle,
Avoit autour de lui nombre de Courtisans,
Qui par grimace ou non lui témoignoient leur zele.
Le Loup, qui ne peut faire une bonne action,
Voyant que le Renard n'étoit pas de la bande,
Le fit remarquer au Lion,
Qui jura de punir une audace si grande.
Mais le rusé Renard, plus adroit que le Loup,
Averti de son insolence,
Non content de parer le coup
Résolut d'en tirer vengeance.
Il va rendre visite au Roi des animaux.
Et d'un ton assuré : » Vous voyez, dit-il, Sire,
» Des sujets de votre Empire
» Le plus sensible à vos maux.
» Pendant qu'on vous faisoit des complimens stériles,
» Qui ne partent souvent que d'un zele affecté,
» Je cherchois des secrets utiles
» Pour le soulagement de votre Majesté.
» Elle est hors de péril, et l'état hors de crainte.
» La peau d'un Loup, écorché vif,
» Est un remede aussi prompt qu'effectif
» Pour ranimer votre chaleur éteinte. »
Son attenté eut un plein effet.
On écorche le Loup, on en couvre le Sire ;

Et ceux qui du Renard l'avoient ouï médire,
Dirent tous que c'étoit bien fait.

Messieurs les Courtisans, qui cherchez à vous nuire,
Quel plaisir prenez-vous à vous entre-détruire ?
Si par la calomnie un homme a réussi,
Cent pour un, tout au moins, s'y sont perdus aussi.
Je sais bien qu'à la Cour, au milieu des caresses,
La jalousie immole amis, parens, maîtresses:
A qui veut s'agrandir le cas n'est pas nouveau;
Mais je sais bien aussi que cela n'est pas beau.
Quand d'une bonne race on a l'honneur de naître,
On cherche à mériter le poste où l'on veut être;
Et si de vos ayeux vous avez les vertus,
Vous irez par leur route aux emplois qu'ils ont eus.
C'est la plus juste voie, et la plus raisonnable.

CLÉON.

N'avez-vous autre chose à m'offrir qu'une Fable,
Le bon ami !

ÉSOPE.

Meilleur que vous ne le croyez.
C'est moi qui me dois plaindre, et c'est vous qui criez.
Je ne murmure point que pour votre service,
Vous me sollicitiez à faire une injustice;
Et vous murmurez, vous, qui me la proposez,
De ce qu'à vos desirs les miens sont opposés !
Qui de vous ou de moi mérite qu'on l'excuse,
Vous qui la demandez, ou moi qui la réfuse ?

CLÉON.

Vous ne voulez donc pas me servir ?

ÉSOPE.

J'y suis prêt,
Et même, s'il le faut, contre mon intérêt.
Ne me proposez rien dont pour vous je rougisse,
Et vous verrez alors si je rends bien service.
Vous seriez mal paré des dépouilles d'autrui.

CLÉON.

Savez-vous de quel sang j'eus l'honneur de naître ?

ÉSOPE.

Oui.
Vous avez des ayeux dont la gloire est insigne.
Héritier de leur nom, tâchez d'en être digne ;
Tâchez....

CLÉON.

Point de leçons. Je suis, graces aux Dieux,
Plus habile que vous, quoique je sois moins vieux.

ÉSOPE.

Je le crois. J'ai de l'âge et n'ai point de science ;
Mais j'ai du train du monde un peu d'expérience.
A la guerre, et par-tout, la générosité
Est ce qui sied le mieux aux gens de qualité.
Et quiconque est formé d'un sang comme le vôtre
Doit naturellement en avoir plus qu'un autre.

CLÉON.

Parlons net. Mon dessein est de perdre Ariston :
Voulez-vous m'y servir ?

ÉSOPE.

Pour cela, Monsieur, non.
Si c'est le seul motif qui vers moi vous amene
C'est, à vous parler net, une visite vaine.

CLÉON.

Eh! vous figurez-vous, mon cher petit Monsieur,
Qu'un Ministre inutile ait un vrai serviteur?
Lorsqu'à vous encenser tant de monde travaille,
Est-ce pour vos beaux yeux, ou votre belle taille?
Le présumez-vous?

ÉSOPE.

Non; qui feroit ce projet
Auroit assurément grand tort sur mon sujet.
Autant que je l'ai pu pendant une heure entiere,
Je vous ai combattu d'une honnête maniere;
Mais les coups éloignés ne vous émeuvent point:
Il faut vous les tirer plus à brûle pourpoint.
Puis donc qu'à votre insulte il faut que je réponde,
Je n'ai pas en laideur mon pareil dans le monde:
Je le sais; mais le Ciel, propice en mon endroit,
Dans un corps de travers a mis un esprit droit.
Quelque hommage forcé que la crainte leur rende,
Je méconnois les grands qui n'ont pas l'ame grande;
Et je n'ai du respect pour l'éclat de leur sang
Que lorsque leur mérite est égal à leur rang.
Les grands et les petits viennent par même voie;
Et souvent la naissance est comme la monnoie,
On ne peut l'altérer sans y faire du mal,
Et le moindre alliage en corrompt le métal.
Un soldat comme vous s'imagine peut-être....

CLÉON.

Je ne suis point soldat, et nul ne m'a vu l'être.
Je suis bon Colonel, et qui sert bien l'Etat,

ÉSOPE.

Monsieur le Colonel, qui n'êtes point soldat,
Je ne sais ce que c'est que de rendre service
Contre la bienséance et contre la justice.

CLÉON.

Adieu, Monsieur. Bientôt.... Je ne m'explique pas.
(*Il sort.*)

SCENE V.

ESOPE, *seul.*

Peut-on être si noble, avec un cœur si bas!
On dit que la noblesse a la vertu pour mere.
S'il est vrai, ses enfans ne lui ressemblent guere;
Et pour un qui l'imite et qui fait son devoir....
Mais quel homme important en ce lieu me vient voir?

SCENE VI.

M. GRIFFET, ÉSOPE.

M. GRIFFET.

Vous voyez un vieillard d'une assez bonne pâte,
Qui va voir ses ayeux, sans pourtant avoir hâte,
Et qui souhaiteroit être assez fortuné
Pour vous entretenir, sans être détourné.
C'est pour le bien public que je vous rends visite.

ÉSOPE.

Ah ! pour le bien public il n'est rien qu'on ne quitte....

(A Licas , en dehors.)

Holà ! s'il vient quelqu'un, on ne me parle point....

(A M. Griffet.)

J'agirai de concert avec vous sur ce point.
Allons d'abord au fait : point d'inutiles termes.

M. GRIFFET.

On doit le mois prochain renouveller les Fermes ;
Et si par votre appui j'y pouvois avoir part,
Jamais homme pour vous n'auroit eu plus d'égard.
Pour me voir élever à cette place exquise
Je me crois le mérite et la vertu réquise :
Il ne me manque rien qu'un Patron obligeant.

ÉSOPE.

Et quelle est la vertu d'un Fermier ?

M. GRIFFET.

De l'argent.

Il ne fait point de cas des vertus inutiles,
Des soins infructueux et des veilles stériles.
D'une voix unanime et d'un commun accord,
Les vertus d'un Fermier sont dans son coffre-fort ;
Et son zele est si grand pour des vertus si belles
Qu'il en veut tous les jours acquérir de nouvelles.
La vertu toute nue a l'air trop indigent ;
Et c'est n'en point avoir que n'avoir point d'argent.

ÉSOPE.

Fort bien. Mais croyez-vous y trouver votre compte ?
Avez-vous calculé jusques où cela monte ?

Toute charge payée y voyez-vous du bon ?
Parlez, en conscience.

M. GRIFFET.

En conscience, non.
Mais un homme d'esprit versé dans la finance,
Pour n'avoir rien à faire avec sa conscience,
Fait son principal soin, pour le bien du travail,
D'être sourd à sa voix, tant que dure le bail.
Quand il est expiré, tout le passé s'oublie ;
Avec sa conscience il se réconcilie,
Et libre de tous soins, il n'a plus que celui
De vivre en honnête homme, avec le bien d'autrui.
Si vous me choisissez et que le Roi me nomme,
Je doute que la Ferme ait un plus habile homme.
J'ai du bien, du crédit et de l'argent comptant.
Quant au tour du bâton vous en serez content :
Votre peine pour moi ne sera point perdue ;
Je sais trop quelle offrande à cette grace est due.
Quoi que vous ordonniez tout me semblera bon.

ÉSOPE.

Qu'est-ce que c'est encor que le tour du bâton ?
Je trouve cette phrase assez particuliere.

M. GRIFFET.

Vous voulez m'avertir qu'elle est trop familiere :
J'ai regret avec vous de m'en être servi.

ÉSOPE,

Vous en avez regret, et moi j'en suis ravi.
Pour familiere, non ; je vous en justifie.
Dites-moi seulement ce qu'elle signifie.

M. GRIFFET.

Le tour du bâton ?

ÉSOPE.

Oui.

M. GRIFFET.

C'est un certain appas....
Un profit clandestin.... Vous ne l'ignorez pas!

ÉSOPE.

J'ai là-dessus, vous dis-je, une ignorance extrême.

M. GRIFFET.

Pardonnez-moi.

ÉSOPE.

Vraiment, pardonnez-moi vous-même.
C'est peut-être un jargon qu'on n'entend qu'en ces lieux?

M. GRIFFET.

C'est par tout l'univers ce qu'on entend le mieux.
Que l'on aille d'un grand implorer une grace,
Sans le tour du bâton je doute qu'il la fasse;
Pour avoir un emploi de quelque Financier,
C'est le tour du bâton qui marche le premier;
On ne veut rien prêter, quelque gage qu'on offre,
Si le tour du bâton ne fait ouvrir le coffre;
Il n'est point de coupable un peu riche et puissant
Dont le tour du bâton ne fasse un innocent;
Point de femme qui joue, et s'en fasse une affaire,
Que le tour du bâton ne dispose à pis faire;
Ministres de Thémis, et Prêtres d'Apollon
Ne font quoi que ce soit sans le tour du bâton;
Et tel paroît du Roi le serviteur fidele
Dont le tour du bâton fait les trois quarts du zele.
Vous êtes dans un poste à le savoir fort bien.

ÉSOPE.

Je vous jure pourtant que je n'en savois rien.
Je vois, par ses effets et ses métamorphoses,
Que le tour du bâton est propre à bien des choses;
Mais je ne conçois point où l'on peut l'appliquer.

M. GRIFFET.

Pour vous faire plaisir, je vais vous l'expliquer.
Rien n'est plus nécessaire au commerce des hommes;
Et pour ne point sortir de la Ferme où nous sommes,
Lorsque l'on offre au Roi la somme qu'il lui faut,
On ne biaise point et l'on parle tout haut :
Cent millions, dit-on, plus ou moins, il n'importe.
On ajoute à cela; mais d'une voix moins forte,
D'un ton beaucoup plus bas, qu'on entend bien, pourtant,
Et pour notre Patron une somme de tant,
Soit par reconnoissance, ou soit par politique :
C'est l'usage commun qui par-tout se pratique.
Il n'est point d'Intendant en de grandes maisons
Qui n'ait le même usage et les mêmes raisons.
Quand on y fait un bail, de quoi que ce puisse être,
Et qu'on a dit tout haut ce que l'on offre au maître,
On prend un ton plus bas pour le revenant bon,
Et voilà ce que c'est que le tour du bâton.
Son étymologie est sensible, palpable.

ÉSOPE.

Ce n'est pas le seul tour dont vous soyiez capable ?
Peu de Fermiers, je crois, sont plus intelligens?

M. GRIFFET.

J'en connois quelques-uns assez habiles gens;

Mais qui ne feront point, tant ils sont débonnaires,
Ni le bien de l'état, ni leurs propres affaires.
Pour faire aller le peuple il faut être plus dur.

ÉSOPE.

Il est vrai : vous voulez le bien public, tout pur.
Vous avez l'appétit toujours bon ?

M. GRIFFET.

Je dévore !

ÉSOPE.

Quel âge avez-vous bien pour travailler encore ?
Ne mentez point.

M. GRIFFET.

Lundi j'eus quatre-vingt-deux ans.

ÉSOPE.

Vous avez des enfans et des petits enfans ?

M. GRIFFET.

Aucun : je suis garçon. Le ciel m'a fait la grace,
De même qu'au Phénix, d'être seul de ma race.
Avec économie ayant toujours vécu,
J'ai depuis soixante ans mis écu sur écu ;
Si bien que ce matin, en consultant mes Livres,
J'ai trouvé de bien clair quinze cents mille livres,
Sans avoir un parent à qui laisser un sou.,

ÉSOPE.

Vous ?

M. GRIFFET.

Moi.

ÉSOPE.

Point d'enfans ?

M. GRIFFET.

M. GRIFFET.

Non.

ÉSOPE, *à part.*

Peste soit du vieux fou !
Un homme de bon sens travaille en sa jeunesse,
Pour passer en repos une heureuse vieillesse;
Mais c'est un insensé qu'un voyageur bien las,
Qui peut se reposer, et qui ne le fait pas.
Quel indigne plaisir peut avoir l'avarice ?
Et que sert d'amasser, à moins qu'on ne jouisse ?
C'est bien être ennemi de son propre bonheur.

M. GRIFFET.

Je veux, si je le puis, mourir au lit d'honneur.
Quelque vieux que je sois, je me sens les pieds fermes.
J'ai rempli dignement tous les emplois des Fermes.
Directeur, Reviseur, Caissier, *& cætera*;
Et je prétends aller jusqu'au *non plus ultrà*,
Être Fermier.

ÉSOPE.

Eh ! quoi n'avez-vous rien à faire,
Et de plus sérieux et de plus nécessaire ?
La mort toujours au guet avec son attirail,
Est-elle caution que vous passiez le bail ?
Ne l'entendez-vous pas qui vous dit de l'attendre !
Et que demain peut-être elle viendra vous prendre !
Il faudra tout quitter quand elle arrivera;
Et vous ne songez point à ce *non plus ultrà* !
Quel âge attendez-vous pour être raisonnable ?
Voulez-vous là-dessus écouter une Fable ?

M. GRIFFET.

Volontiers.

ÉSOPE.

Elle est longue ; aurez-vous le loisir ?

M. GRIFFET.

Plus elle durera, plus j'aurai de plaisir.
Une Fable un peu longue est une double grace.

ÉSOPE.

Vous y verrez des foux dont vous suivez la trace,
Et vous en verrez tant de toutes qualitez
Que vous réfléchirez sur vous-même. Ecoutez.

L'ENFER,

FABLE.

A l'exemple d'Hercule, un certain téméraire,
S'étant fait jour jusques dans les Enfers,
Voulut voir des damnés les supplices divers :
Ce n'étoit pas une petite affaire.
Un jeune diable, à qui Pluton
Permit ce jour-là d'être bon,
(Sans tirer à consequence)
Conduisit l'homme par-tout,
Et, de l'un à l'autre bout,
L'honora de sa présence.
Il trouva là des gens de toutes les façons,
Hommes, femmes, filles, garçons,
Grands, petits, jeunes, vieux, de tout rang, de tout âge :
Il n'est profession, art, négoce, métier
Qui n'ait là-dedans son quartier,

Et qui n'y jouë un personnage.
Combien trouva-t-il dans les fers
De gros marchands drapiers, le teint livide et jaune,
Qui, par le calcul des Enfers,
De trois quarts et demi faisoient toujours une aune!
Combien de merciers du palais,
Tourmentés d'autant de méthodes
Que pour flatter le luxe ils lui prétent d'attraits
Par la multitude des modes,
Que de coiffeuses en lieu chaud
Pour avoir, au tems où nous sommes,
Coiffé les femmes aussi haut
Que les femmes coiffent les hommes!
Que de cabaretiers, caffetiers, et traiteurs!
Ces premiers corrupteurs de la vie innocente
Sont dans une chambre ardente
Au rang des empoisonneurs.
Combien de financiers et de teneurs de banque,
Voulant compter le tems qu'ils seront encor là,
Trouvent que le chiffre leur manque,
Et ne peuvent nombrer cela!
Combien de grands Seigneurs, qui d'un devoir austere,
D'une dette du jeu s'acquittoient sur le champ,
Et qui sont morts sans satisfaire
Ni l'ouvrier, ni le marchand!
Combien de magistrats, l'un bouru, l'autre avare,
Que jamais la main vuide on n'osoit approcher,
Voyant que de leur tems la justice étoit rare,
Prenoient occasion de la vendre bien cher!
Combien d'avocats célébres,

Qui rendoient noir le blanc, par leurs subtilités,
Maudissent dans les ténébres
Leurs malheureuses clartés !
Si je voulois nommer les fragiles notaires,
Les dangereux greffiers, les subtils procureurs,
Les avides secrétaires
Des nonchalans raporteurs,
Et certains curieux, galopeurs d'inventaires,
Qui séduisent l'huissier pour tromper les mineurs:
Si je voulois parler de tant de commissaires,
Qui font, comme il leur plaît, avoir raison, ou tort,
Des médecins sanguinaires,
Et précurseurs de la mort;
Enfin, si je faisois une liste fidelle
De tous les réprouvés que Pluton a chez lui,
Ce seroit une kyrielle
Qui ne finiroit d'aujourd'hui.
Voici pour vous. Le jeune diable et l'homme,
Qui voyoient de l'Enfer tous les bijoux *gratis*,
Après s'être bien divertis
A voir les damnés que je nomme,
Entendirent hurler des vieillards langoureux.
« Qui sont ceux-là, dit l'homme, et quel soin les agite?
» Nous sommes, répond l'un d'entr'eux,
» Les affligés de mort subite. »
» Taisez-vous, imposteur, ou parlez autrement, »
Dit le jeune habitant du pays des ténébres;
» Vous mentez aussi hardiment
» Qu'un faiseur d'oraisons funébres.
» Le plus jeune de vous a quatre-vingt dix ans,

» Et vous avez eu tout ce tems
» Pour penser à la mort, sans y donner une heure.
» Vieux, cassé, décrépit, la mort vient et vous prend :
» Après un terme si grand
» Est-il étonnant qu'on meure ?
» Dans le moment que la mort vous surprit,
» Une vetille, un rien occupoit votre esprit,
» Vous aviez l'œil à tout, jusqu'à la moindre rente ;
» Et vous faisiez, quant au surplus,
» L'affaire la moins importante
» De celle qui l'étoit le plus.
» Allez, pour jamais, misérable !
» Pleurer d'un tems si cher l'usage si fatal. »
Ne m'avouerez-vous pas que, pour un jeune diable,
Il ne raisonnoit pas trop mal ?

Examinons un peu, vous et moi, quel usage
Vous avez fait du tems pendant un si grand âge.
Vos quatre-vingt deux ans contiennent dans leurs cours
Le nombre, ou peu s'en faut, de trente mille jours ;
Et de ces jours usez pour bien finir le terme,
Près d'entrer au tombeau, vous entrez dans la Ferme !
Et pourquoi pour du bien vous donner tant de soin,
Vous, qui dans quatre jours n'en aurez plus besoin ?
Pour vous ouvrir les yeux j'ai dit ce qu'on peut dire :
Adieu. Quoique ma Fable ait su vous faire rire,
Faites réflexion, en homme prévoyant
Que c'est la verité que je dis, en riant.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CRÉSUS, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

CRÉSUS.

Ce que vous m'apprenez a si peu d'apparence!
Que je ne puis sans honte y donner de croyance.
Ésope me trahir! lui, qui me sert si bien!
J'en serois assuré que je n'en croirois rien.
Je n'ai point de sujet qui me soit plus fidele.

TIRRENE.

Il se peut qu'on ait tort de soupçonner son zele:
Peut-être de l'envie est-ce un subtil poison;
Mais il se peut aussi, Seigneur, qu'on ait raison,
Et, de qui que ce soit que cet avis puisse être,
De celui qu'on soupçonne il faut se rendre maître.
Donnez ordre, Seigneur, qu'on l'arrête.

CRÉSUS.

Qui? moi!
Que je sois insensible à ce que je lui doi!
Et qu'une ingratitude odieuse, effroyable
(Vice le plus honteux dont un Roi soit capable)
Soit l'injuste salaire et du zele et des soins

Dont vos yeux et les miens ont été les témoins !
Pouvez-vous m'inspirer un sentiment si lâche ?

TRASIBULE.

Seigneur, à vous servir appliqué sans relâche,
J'aurois cru faire un crime à vous dissimuler
Ce que votre intérêt me défend de céler.
J'ai du, comme sujet et fidele et sincere,
Vous avertir qu'Ésope, avec son air austere,
Qui semble être ennemi de l'argent et de l'or,
A dans une cassette, en secret, un trésor.
J'ignore le détail de ses supercheries,
Quel argent il possede, ou quelles pierreries ;
Mais, à parler sans haine et sans prévention,
Je crois dans sa cassette, au moins, un million.

TIRRENE.

Un million ! Seigneur, il supprime le reste :
Dans la place d'Ésope on n'est point si modeste.
Quand on peut ce qu'on veut on étend loin ses droits.
C'est peu d'un million, il en a plus de trois :
L'ambition, Seigneur, n'a gueres de limites.

CRÉSUS.

Pensez bien, l'un et l'autre, à ce que vous me dites.
Ésope criminel, quelques soient ses remords,
Je vous donne à tous deux ce qu'il a de trésors ;
Mais Ésope innocent, par la même justice,
Je lui fais de vos biens un égal sacrifice.
La récompense est sûre, ou la punition.

TRASIBULE.

J'accepte avec plaisir cette condition.

TIRRENE.

Je m'y soumets aussi, Seigneur, et, par avance,
Je soutiens....

CRÉSUS.

Vous direz le reste en sa présence.
Pour le rendre suspect en vain l'on me prévient :
Je l'ai fait avertir, et je le vois qui vient.
Il faut que cette intrigue ici se développe.
Laissez-moi lui parler ; je vous l'ordonne.

SCENE II.

ÉSOPE, CRÉSUS, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

CRÉSUS.

Ésope,
On t'accuse en ce lieu de me manquer de foi.
Je t'en veux croire seul. Me trompes-tu, dis ?

ÉSOPE.

Moi,
Seigneur? De votre part ce soupçon m'est sensible ;
Je ne vous ai point dit que je fusse infaillible.
Peut-être, avec ardeur prenant vos intérêts,
Ai-je pu me tromper et vous tromper après ;
Mais d'aucune action je ne me sens capable
Qui me puisse envers vous rendre un moment coupable,

CRÉSUS.

Et si je te convaincs, quand je me fie à toi,
De me faire un secret contre la bonne foi,
Que diras-tu ?

ÉSOPE.

Seigneur, ce discours m'inquiette !
Moi, des secrets pour vous !

CRÉSUS.

Et dans une cassette,
Qui dans ton cabinet conduit souvent tes pas,
N'as-tu rien de caché, que je ne sache pas ?

ÉSOPE.

Eh ! bons Dieux ! se peut-il que pour si peu de chose
Vous ayez du chagrin et que j'en sois la cause ?

CRÉSUS.

Je la veux voir.

ÉSOPE.

Seigneur, daignez m'en dispenser !
J'ai mes raisons.

CRÉSUS.

Qu'entends-je ? et que puis-je penser ?
Quelles raisons as-tu que tu n'oses me dire ?

TIRRENE.

Eh ! n'est-ce pas, Seigneur, assez vous en instruire ?
Que voulez-vous de plus ? interdit et contraint,
Le refus qu'il vous fait montre assez ce qu'il craint.

TRASIBULE.

Seigneur, de la parole il a perdu l'usage :
Vous faut-il de son crime un plus grand témoignage ?
S'il étoit innocent, pour sortir d'embarras,

Une Fable à propos ne lui manqueroit pas;
Mais de sa trahison la preuve est si facile
Qu'un si foible secours lui paroît inutile.

CRÉSUS.

On t'accuse, on t'insulte, et tu ne réponds rien?

ÉSOPE.

Que dirois-je, Seigneur, que vous ne sachiez bien?
Quel que soit l'embarras où leur haine me jette,
Elle est de mon silence un mauvais interprête:
L'innocence est timide et non la trahison.
Si je ne réponds pas, en voici la raison.

LA TROMPETTE ET L'ÉCHO.

FABLE.

« D'où vient, dit un jour la Trompete,
» Qu'il ne m'échappe rien qu'Écho ne le repete?
» Et que, pendant l'été, quand il tonne bien *fort*,
» Loin de vouloir répondre, il semble qu'elle dort?
» Le bruit est bien plus grand quand le tonnerre gronde
» Que lors qu'en badinant je m'amuse à sonner. »
Echo, de sa grotte profonde,
L'entendant ainsi raisonner:
« A tort mon silence t'étonne.
» Je n'hésite jamais à répondre à tes sons;
» Mais j'ai, dit-elle, mes raisons
» Pour ne répondre pas lors que Jupiter tonne.
» Aux suprêmes divinités
» Jamais nos respects ne déplaisent;
» Et quand les grands sont irrités,
» Il faut que les petits se taisent. »

CRÉSUS.

Parle : je ne suis point irrité contre toi ;
Tu n'as aucun ami qui le soit plus que moi.
Ta vertu soupçonnée est tout ce qui m'irrite.

TIRRENE.

En disant une Fable il croit en être quitte.
C'est ainsi que du peuple obsédant les esprits,
Par sa fausse morale il en a tant surpris
Pendant qu'à vos sujets il débite des Fables,
Il acquiert sourdement des trésors véritables.
Combien dans sa cassette en va-t-on découvrir !

ÉSOPE.

Eh! bien, Seigneur, eh ! bien, il la faut faire ouvrir.
Quoi que jusqu'à ce jour j'ose croire ma vie
A couvert des efforts de la plus noire envie,
J'avoue ingénûment qu'il m'eût été bien doux
Que jamais ce secret n'eût été jusqu'à vous.
Vous le voulez savoir, il faut vous satisfaire.

TRASIBULE.

Seigneur, s'il y va seul, il en va tout distraire,
Détourner les moyens de sa conviction,
Et, peut-être, en bijoux sauver un million :
Il peut en un moment faire tout disparoître.

ÉSOPE.

Pour ne rien détourner je veux bien n'y pas être.
En garde contre vous, comme vous contre moi,
Tout ce que je demande est que ce soit le Roi
(Lui qui de l'équité fait son plaisir suprême) .
Qui la fasse apporter et qui l'ouvre lui-même.

(A Crésus, en lui donnant ses clefs.)
Heureusement, Seigneur, j'en ai les clefs ici.
La clef du cabinet est celle que voici ;
L'autre, qu'aucun mortel n'auroit qu'avec ma vie,
Est celle du trésor dont on a tant d'envie.
Je les mets avec joie entre vos mains.

CRÉSUS, *appellant.*

Holà !....

(Il parle bas aux Gardes.)

(Haut.)
Observez bien mon ordre, et ne touchez que là.
Je vous attends.

(Les Gardes sortent.)

SCENE III.

CRÉSUS, ÉSOPE, TIRRENE, TRASIBULE.

TIRRENE.

Seigneur, souvenez-vous du pacte :
La parole des Rois jamais ne se rétracte.

CRÉSUS.

Quand il en sera tems, je m'en souviendrai bien.
Esope criminel, c'est à vous tout son bien ;
Et, pour être aussi juste envers l'un qu'envers l'autre,
Vous calomniateurs, c'est à lui tout le vôtre....
(A Esope.)
Tu dois, s'ils m'ont dit vrai, par tes exactions,
Avoir en ta puissance, au moins, trois millions.

Ne

Ne me déguise point ce que je puis connoître.
Es-tu riche ?

ÉSOPE.

Moi, riche? Eh! demandé-je à l'être?
Loin que le bien, Seigneur, me cause aucun souci,
N'ayant besoin de rien, je ne veux rien aussi.
Si vous me retirez la main qui me protege,
Tel que je suis venu, tel m'en retournerai-je;
Et je verrai l'éclat dont sous vous j'ai brillé,
Comme on voit un beau songe, après être éveillé.
Soyez content de moi, je le suis du salaire.

TRASIBULE.

Vous allez, sur le champ, découvrir le contraire;
Et ce que par votre ordre on apporte en ces lieux
Va lui fermer la bouche et vous ouvrir les yeux,
Seigneur.

SCENE IV.

LES GARDES, *apportant une cassette;* CRÉSUS, ÉSOPE, TIRRENE, TRASIBULE.

CRÉSUS.

C'EST ton trésor, Ésope; avant qu'on l'ouvre,
Et que ce qu'il renferme à mes yeux se découvre,
Fais-m'en, je t'en conjure! un sincere détail.
C'est le prix de tes soins, le fruit de ton travail:
Cette épreuve t'est rude et me fait violence.

ÉSOPE.

Cette épreuve à l'envie imposera silence ;
Et je ne puis, Seigneur, en être mieux vengé
Qu'en la rendant témoin de tout le bien que j'ai.
Tout ce que je dirois lui sembleroit frivole.

TIRRENE.

Qu'attendez-vous, Seigneur, à nous tenir parole ?
De sa fausse fierté faites-le répentir.

CRÉSUS.

Eh! bien, puisqu'on m'y force, il y faut consentir.

(*Après avoir ouvert la cassette, et vu ce qu'elle contient.*)

Ouvrons.... Ciel! quel spectacle est-ce ici que l'on m'offre ?....
Gardes!

UN GARDE.

Seigneur?

CRÉSUS.

Voyez ce qu'enferme ce coffre.

(*Le Garde cherche dans le coffre, et n'y trouve que l'habit d'Ésope, quand il étoit esclave.*)

Est-ce-là le trésor qu'on m'oblige à chercher ?

ÉSOPE.

Oui, Seigneur; vous voyez ce que j'ai de plus cher.
C'est l'habit que j'avois quand par un sort propice,
Il vous plût me choisir pour me rendre service.
Habit vil, mais qu'on porte avec tranquillité,
Qu'inventa la pudeur, et non la vanité,
Qui jamais contre moi n'eût soulevé l'envie,
Si je l'eusse porté pendant toute ma vie,
Et que je redemande à votre Majesté,
Avec plus de plaisir que je ne l'ai quitté.

Comme je n'ai rien fait pour m'attirer la haine
Dont vouloient m'accabler Trasibule et Tirrene,
C'est de mon crédit seul dont ils sont mécontens,
Et tous deux ne font rien qu'on n'ait fait de tout tems.
Quelque soin qu'il se donne, et quelque bien qu'il fasse,
Quel Ministre est aimé, pendant qu'il est en place?
Et quand de sa carriere il a fini le cours,
Ceux qui le haïssoient le regrettent toujours.
D'un si dangereux poste approuvez ma retraite:
Je connois, mais trop tard, la faute que j'ai faite.
Que ferois-je à la Cour, moi, qui ne suis, Seigneur,
Hypocrite, jaloux, médisant, ni flateur?

CRÉSUS.

Pour ta retraite, non; tu m'es trop nécessaire.
Mais pourquoi cet habit, et qu'en voulois-tu faire?
Quel bizarre plaisir t'obligeoit à le voir?

ÉSOPE.

L'orgueil suit de si près un extrême pouvoir
Que souvent dans la place où j'avois l'honneur d'être
De ma foible raison je n'étois pas le maître.
Souvent l'éclat flateur de ce rang fortuné,
M'élevant au-dessus de ce que je suis né,
Pour être toujours prêt à rentrer en moi-même,
Je gardois ce témoin de ma misere extrême;
Et quand l'orgueil sur moi prenoit trop de crédit,
Je redevenois humble, en voyant mon habit.
Voilà tout mon trésor. Quelque peu qu'il me coûte,
Je ne m'en dédis point, c'est un trésor, sans doute,
Puisque lorsqu'on travaille à me sacrifier,
Il vient à mon secours pour me justifier.

Si contre mon devoir c'est tout ce qu'on oppose,
Combien de gens, Seigneur, s'ils faisoient même chose,
Sachant ce qu'ils étoient, et voyant ce qu'ils sont,
Auroient à votre Cour moins d'orgueil qu'ils n'en n'ont.

CRÉSUS, *à Tirrene et à Trasibule.*

Eh! bien, mes vrais amis, que ce succès désole,
Vous ne me pressez plus de vous tenir parole!
Je vous pardonnerois un effort plus puissant
Pour me faire trouver un coupable innocent;
Mais de vous pardonner je me sens incapable
Lorsque d'un innocent vous faites un coupable.
Pour agir sans aigreur je suis trop irrité;
Ésope plus tranquille aura plus d'équité.
Sûr qu'il est toujours juste, en tout ce qu'il ordonne,
A son ressentiment le mien vous abandonne:
Il ne peut, quoi qu'il fasse, après vos duretés,
Vous causer tant de maux que vous en méritez.
(*Aux Gardes.*)
Vous, que je laisse exprès pour garder cette porte,
Que sans l'aveu d'Ésope aucun n'entre ou ne sorte;
Et que son ordre ici puisse autant que le mien.

(*Il sort.*)

SCENE V.

ÉSOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

ÉSOPE.

A votre tour, Messieurs, vous ne dites plus rien ?
Tantôt vous souteniez, pour me tirer d'affaire,
Qu'une Fable, à propos, eût été nécessaire ;
Je vous ai cru. Voyons, pour vous mettre en repos,
Ce que vous me direz qui puisse être à propos.
Que vous avois-je fait pour vouloir me détruire ?

TIRRENE.

Eh ! que vous faisons-nous en cherchant à vous nuire ?
Plus de vos ennemis attaquent vos vertus,
Plus vous avez de gloire à les voir abbatus.
Malgré tout le chagrin dont votre ame est saisie,
Vous êtes redevable à notre jalousie :
Aucun de vos amis, le fût-il à l'excès,
N'a travaillé pour vous avec tant de succès.
Quel honneur plus parfait voulez-vous qu'on vous fasse ?

ÉSOPE.

Il est vrai, j'oubliois à vous en rendre grace !
Je dois être content de vos bontés pour moi.

TRASIBULE.

Est ce un crime à punir que de servir son Roi ?
Ayant su qu'un trésor, que l'on disoit immense,
Pouvoit de ce Monarque affoiblir la puissance,
Pour ne le pas trahir, nous avons cru devoir,

En fideles sujets, le lui faire savoir.
Par bonheur pour l'État, ce sont des impostures :
Au milieu des trésors vous avez les mains pures.
Puisse un si digne exemple un jour être, à l'envi,
Par tous vos successeurs exactement suivi !
Voilà le plus grand mal dont vous puissiez vous plaindre.
Celui qui nous menace est beaucoup plus à craindre :
Par une loi sévére, entre Crésus et nous,
Nous ne possédons rien qui ne doive être à vous ;
Mais c'est un foible appât pour une ame si haute.

ÉSOPE.

Si mon mal n'est pas grand, ce n'est pas votre faute.
De votre intention pleinement éclairci,
La mienne est d'imiter l'exemple que voici.

L'HOMME ET LA PUCE.

FABLE.

Par un Homme en courroux la Puce un jour surprise,
Touchant, pour ainsi dire, à son moment fatal,
Lui demanda sa grace, et d'une voix soumise :
» Je ne vous ai pas fait, dit-elle, un fort grand mal. »
» Ta morsure, il est vrai, me semble un foible outrage,
» Dit l'Homme ; cependant n'espere aucun pardon.
» Tu m'as fait peu de mal ; mais j'en sais la raison :
» C'est que tu ne pouvois m'en faire davantage. »

Si j'eusse été coupable et que j'eusse eu du bien,
Est-il un mal plus grand que l'eût été le mien ?
Je dois à votre insulte une peine aussi grande ;
Et mon honneur. . .

UN GARDE.

Rodope est là qui vous demande :
Nous n'avons, sans votre ordre, osé la faire entrer.

ÉSOPE.

J'ignore quel sujet peut ici l'attirer....
Qu'elle entre.

TIRRENE, *à Trasibule.*

Elle a pour nous une haine mortelle.

SCENE VI.

RODOPE, ÉSOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

RODOPE.

MA mere attend votre ordre, et je l'attends comme elle.
Vous l'avez conviée à souper avec vous :
Il est tard.

ÉSOPE.

Ce plaisir m'auroit été bien doux ;
Mais qu'à la Cour, Rodope, on est près du naufrage !
Trasibule et Tirrene, à qui je fais ombrage,
Ont voulu m'accabler sous leurs injustes coups.
Si je veux me venger, je le puis.

RODOPE.

Vengez-vous.
Tous deux dans leur patrie, et nous loin de la nôtre,
Ma faveur les irrite aussi bien que la vôtre.

Que leur haine pour nous rejaillisse sur eux:
Une faute impunie en fait commettre deux.
D'un ruisseau qui peut nuire interrompez la course;
Et, pour faire encor mieux, tarissez-en la source.
Vous avez le pouvoir; decidez, ordonnez.

SCENE VII.

CRÉSUS, ARSINOÉ, ESOPE, RODOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

CRÉSUS.

EH! bien, Ésope, à quoi les as-tu condamnés?
Dans mes premiers transports me trouvant trop à craindre,
Je me suis retiré pour ne pas te contraindre.
As-tu vengé sur eux ton honneur offensé?
Parle.

ÉSOPE.

Je n'ai, Seigneur, encor rien prononcé.
Peut-être que mon cœur pénétré de l'offense,
Sous le nom de justice useroit de vengeance;
Et que de ma rigueur, bien loin de me louer,
Vous n'hésiteriez pas à me désavouer.

CRÉSUS.

Te désavouer! moi, qui t'estime, qui t'aime,
Et qui prends à ton sort plus de part que toi même?
Je suis en ta faveur prêt à souscrire à tout.

ÉSOPE.

Ils n'ont rien épargné pour me pousser à bout.
Permettez qu'à mon tour, Seigneur, je les y pousse :
Un outrage est sensible, et la vengeance est douce.

CRÉSUS.

La tienne est toute juste, ou l'on n'en vit jamais.

ÉSOPE.

Me la permettez-vous ?

CRÉSUS.

Oui, je te la permets.
Venge-toi, tu le peux, tu le dois ; je l'ordonne.

ÉSOPE.

Puisque je puis user du pouvoir qu'on me donne :
Je les condamne donc, dussé-je être trahi,
A tâcher à m'aimer autant qu'ils m'ont haï.
A l'égard de leur bien, loin d'y vouloir prétendre,
Je les condamne aussi, Seigneur, à le reprendre :
Si votre ordre contre eux avoit tout son effet,
Leurs enfans souffriroient d'un mal qu'ils n'ont pas fait;
Enfin, je les condamne à n'avoir de leur vie
De l'emploi que j'occupe une imprudente envie.
Un ministre honnête homme, et qui fait son devoir,
Est lui-même accablé sous un si grand pouvoir.
Quoiqu'avant le soleil tous les jours il se leve,
Jusqu'à ce qu'il se couche il n'a ni paix, ni tréve;
Et durant la nuit même, attentif à prévoir,
Le repos de l'État l'empêche d'en avoir.
Du plus foible parti souffrez que je me range,
Et que ce soit ainsi, Seigneur, que je me venge.
Ils avoient de la joie à causer mon malheur,
Et j'aurois du chagrin si je causois le leur.

CRÉSUS.

Non, je prétens, au moins, que leurs biens t'appartiennent.

ÉSOPE.

Que voulez-vous, Seigneur, que sans biens ils deviennent?
Etre de qualité, sans du bien, c'est un sort,
Pour peu qu'on ait de cœur, plus cruel que la mort.
Il suffit qu'à vos yeux je ne sois point coupable:
La vengeance facile est honteuse et blâmable.
C'est un honneur pour moi préférable à leur bien,
De pouvoir me venger et de n'en faire rien.
Tandis que la balance est encor suspendue,
Donnez à vos bontés toute leur étendue.
Les Rois, comme les Dieux, sont faits pour pardonner.

TIRRENE.

Ah! c'en est trop, Seigneur; quoi qu'on puisse ordonner,
Quelque punition qui suive notre crime,
La plus dure à souffrir est la plus légitime.
De la bonté d'Ésope étonnés et confus,
Nous ne pouvons tenir contre tant de vertus.

TRASIBULE.

Oui, Seigneur, de son bien avides l'un et l'autre,
C'est à lui justement qu'appartient tout le nôtre.
Vous avez fait la loi, nous y sommes soumis.

ÉSOPE.

Non, laissez-moi, Seigneur, acquérir deux amis!
Si jamais mon service eut le bien de vous plaire,
Accordez-moi, Seigneur, leur grace pour salaire:
C'est une récompense un peu forte pour moi;

Mais un Roi doit toujours récompenser en Roi.
Par leur confusion, leurs remords, leurs alarmes,
Leur crime n'est-il pas expié ?

CRÉSUS.

Tu me charmes !
A remplir tes desirs je n'ai tant hésité
Que pour voir jusqu'au bout ta générosité....
(Aux deux Courtisans.)
Trasibule, Tirrene, Ésope vous pardonne,
Et j'aime à profiter des exemples qu'il donne.
Quel sujet fut jamais plus utile à son Roi ?...
(A Arsinoé.)
Mais de tous ses conseils le plus charmant pour moi,
Madame, c'est celui que son zele me donne
De vous sacrifier Argie et sa couronne,
Plus heureux d'être esclave en de si beaux liens
Que de me voir un jour maître des Phrygiens !

ARSINOÉ.

Quelle faveur pour moi qu'un pareil sacrifice !
D'Ésope, à qui je dois cet important service,
Faites que la fortune arrive au plus haut point.

CRÉSUS.

Eh ! quel bien puis-je faire à qui n'en cherche point ?
Je ne sais qu'un plaisir que je lui puisse faire :
Comme à toute ma cour, Rodope a su lui plaire,
Et je veux que demain, au même autel que nous....

ÉSOPE.

Nous avons, elle et moi, trop de respect pour vous,
Et le ciel entre nous, Seigneur, met trop d'espace

Pour oser accepter une pareille grace.
Ce seroit un orgueil inexcusable à moi
De joindre mon hymen à celui de mon Roi;
Quelque mois de délai, loin de fâcher Rodope....

SCENE VIII et derniere.

ATIS, CRÉSUS, ARSINOÉ, ÉSOPE, RODOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

ATIS.

Seigneur, le peuple ému demande à voir Ésope.
On répand dans Sardis des bruits confus et sourds
Que, pour sa récompense, on attente à ses jours.

CRÉSUS.

A ce peuple agité viens te faire paroître.
Du jour de ton hymen je te laisse le maître;
Mais pour moi, c'est un terme assez long que demain.

ÉSOPE.

Unissez bien vos cœurs, en vous donnant la main.
Puissiez-vous tout un siecle, oubliés par les parques,
De la faveur des Dieux sans cesse avoir des marques!
Et puissent vos enfans, aimés et craints de tous,
Voir un jour naître d'eux d'aussi grands Rois que vous.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE LA VEUVE VALADE.

Ly
+ [illegible]

OCT - 7 1929

[illegible]

OCT - 7 1929